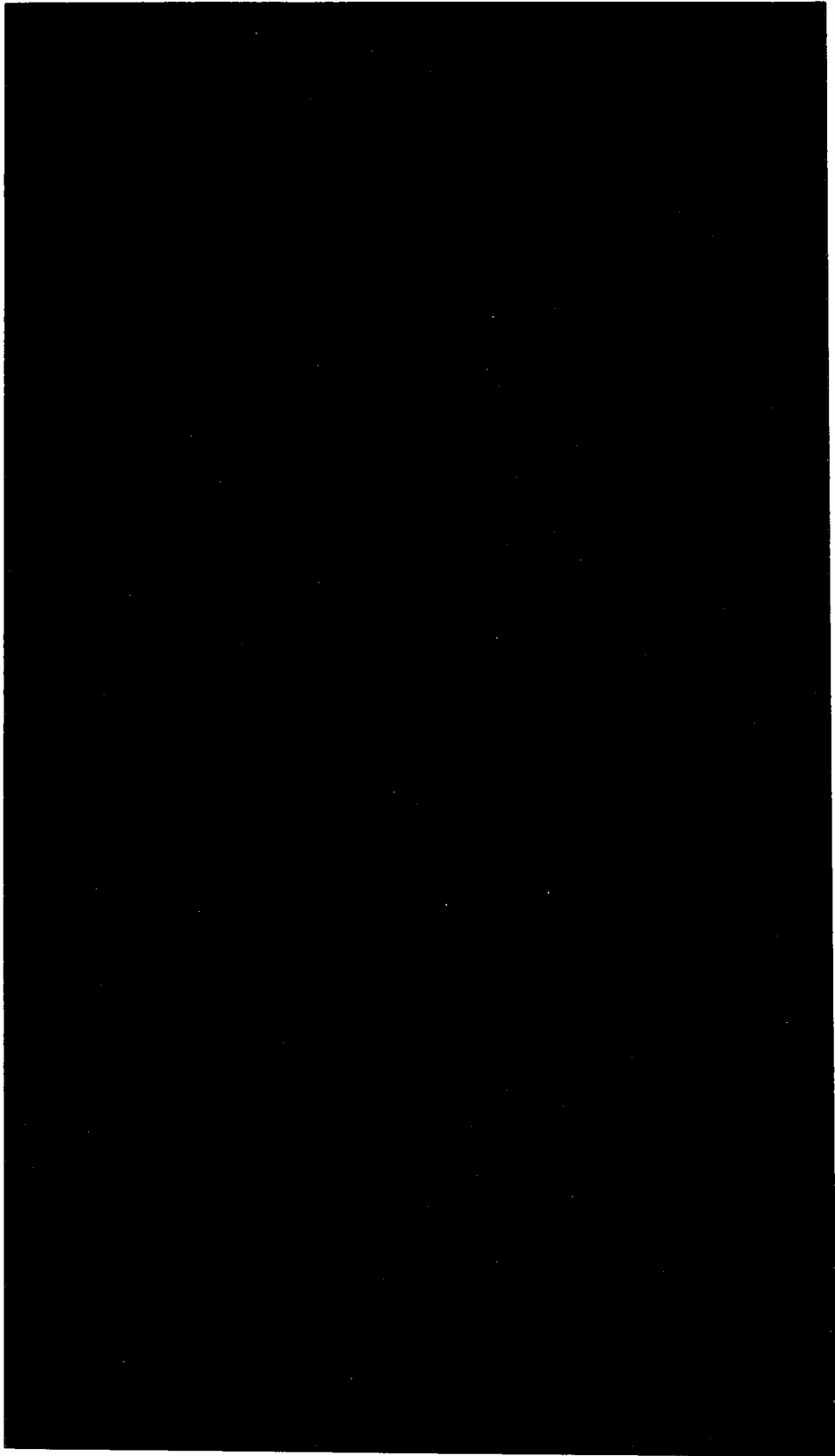


---

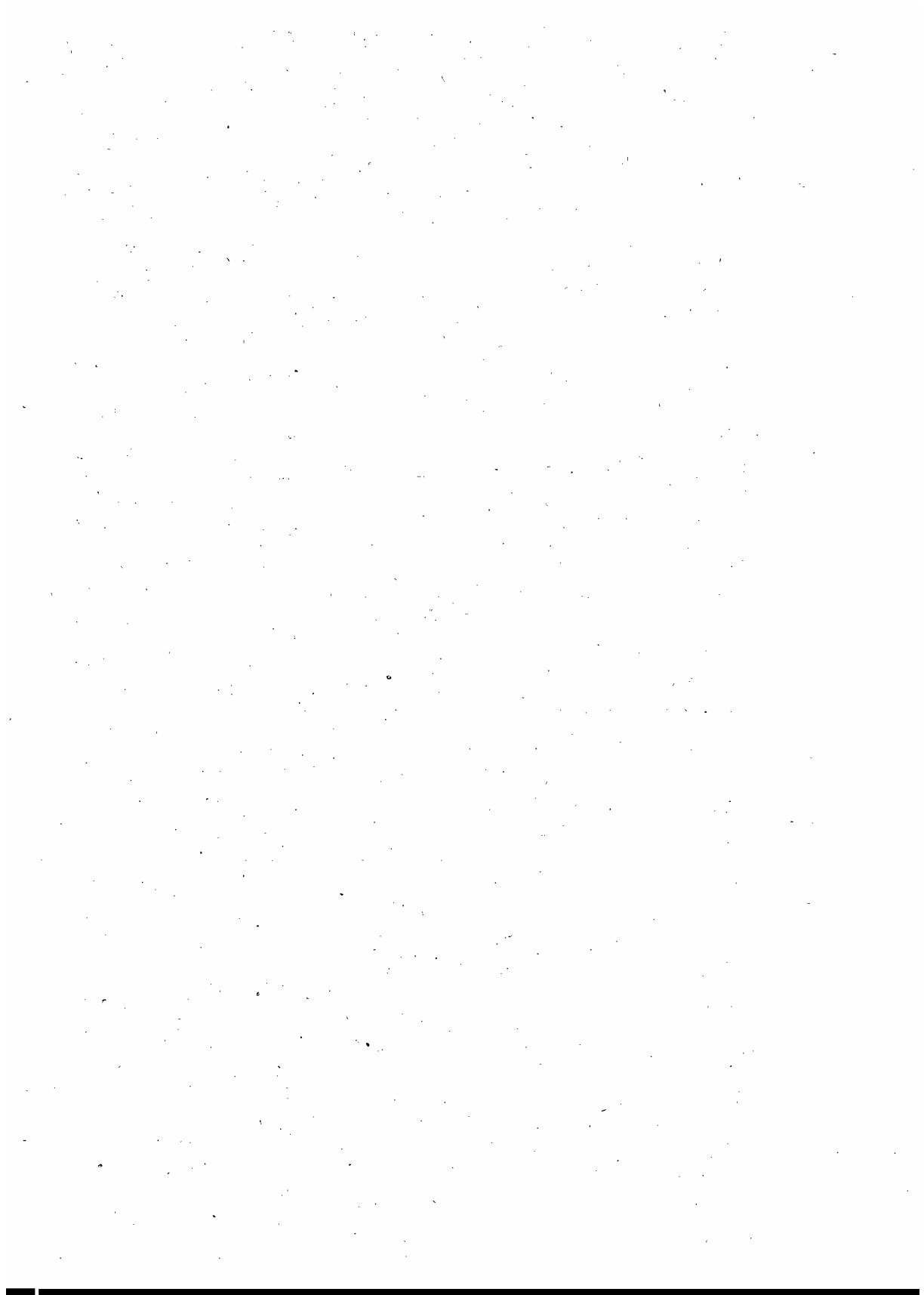


# PROCÈS-VERBAUX

RAPPORTS ET COMMUNICATIONS DIVERSES

XXVI

---



SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE COMPIÈGNE

---

# PROCÈS-VERBAUX

RAPPORTS ET COMMUNICATIONS DIVERSES

XXVI

1923

---

COMPIÈGNE

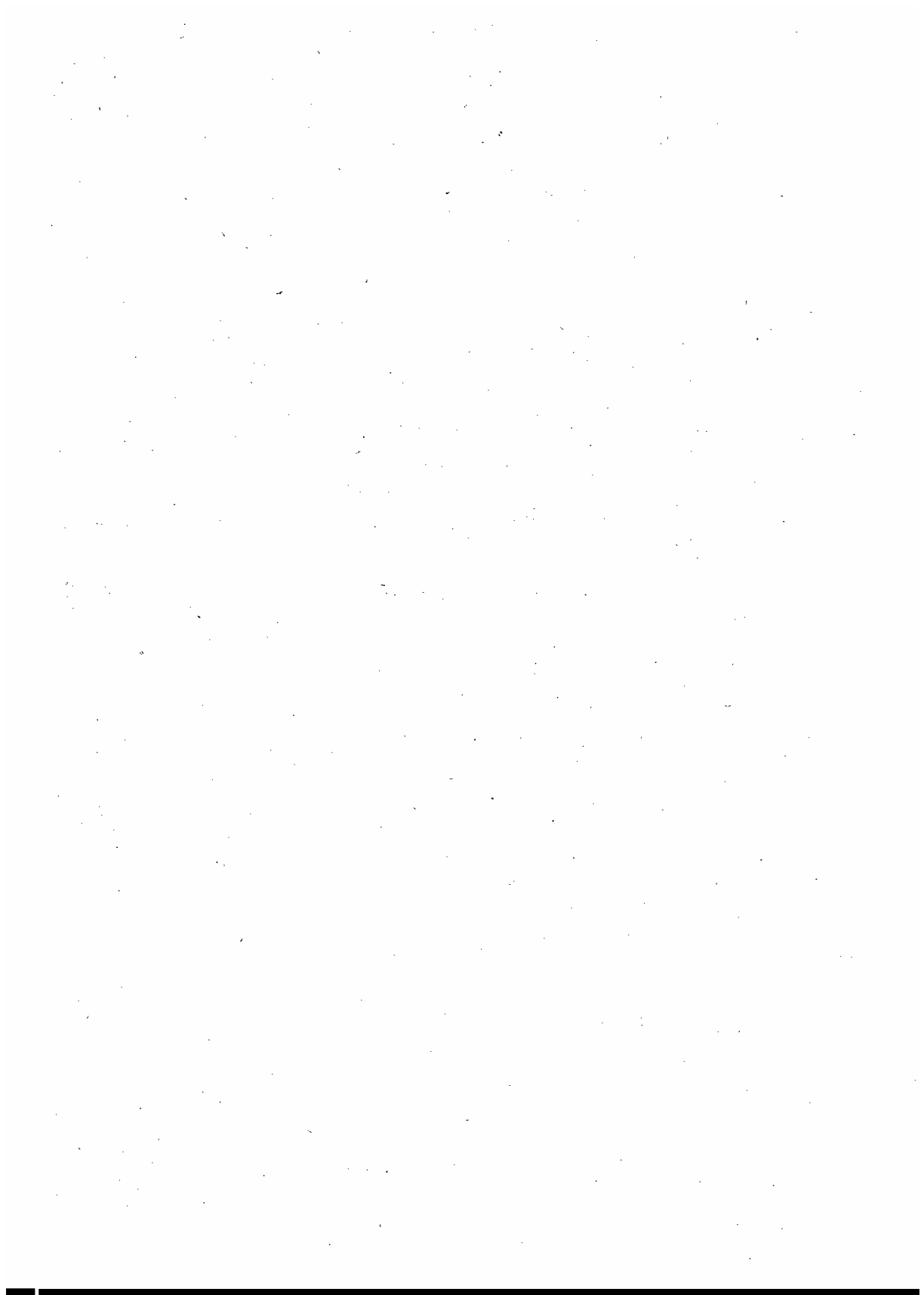
IMPRIMERIE DU PROGRÈS DE L'OISE

Rue Pierre-Sauvage, 17

---

1924

---



# SOCIÉTÉ HISTORIQUE

DE COMPIÈGNE

---

*Séance du Vendredi 19 Janvier 1923*

---

Présidence de M. le Comte de Breda, Président

Etaient présents : MM. Hippolyte Ancel, Comte Jean de Breda, Cauchemé, Raymond Chevallier, Chapon, M<sup>me</sup> Flot, Hémary, Hutin, Lefèvre, Mestre, Ragu, Général de Seroux, Abbé Toillon, Trabucco.

Absents excusés : MM. Escard, Baron de Bonnault, le Chanoine Pihan.

La lecture du Procès-Verbal de la Séance de Décembre est donnée par M. le Président en l'absence du Secrétaire.

Sont présentés comme nouveaux membres titulaires de la Société :

M. Trabucco Joseph, Professeur au Collège, présenté par MM. Hémary et Mestre.

M. J.-R. Lefèvre, 37, rue Fauvalle, présenté par MM. Hémary et Mestre.

M. Tassart Edmond, avenue de Clairoux, 19, présenté par MM. Hippolyte Ancel et Cauchemé.

Publications reçues :

Bulletin mensuel de la *Société d'Archéologie Lorraine et du Musée Historique Lorrain*, année 1922.

Bulletin de la *Société des Antiquaires de l'Ouest*, 3<sup>e</sup> trimestre 1922.

Bulletin de la *Société Française d'Archéologie* (1922).

le camp romain du bois du Fay, notre collègue indique les découvertes de sarcophages et de monnaies romaines qui ont été faites à Nampcel, ainsi que les emplacements où se rencontrent les vestiges des établissements gallo-romains qui furent probablement détruits lors des invasions germaniques qui ravagèrent la Gaule après la mort de l'empereur Aurélien (270-275), ainsi que paraissent en témoigner les fouilles faites en 1913, près de la ferme des Loges, à Nampcel, par M. Hémerly. Quelques objets et dessins à l'appui sont aussi présentés par notre collègue.

M. Hémerly rappelle également la récente protestation de M. le Dr Parmentier, président de la *Société Archéologique de Clermont*, relative à la destruction de la porte romane de l'ancien prieuré de Bulles (Oise), et donne lecture d'une lettre de M. Collin, architecte en chef des monuments historiques de l'Oise, faisant savoir à la Société Historique que l'administration des Beaux-Arts prépare un inventaire des recherches artistiques de la France, conformément à l'article 2 de la loi sur les monuments historiques.

Cet inventaire doit comprendre tous les édifices ou parties d'édifices publics ou particuliers et les monuments mégalithiques qui, sans justifier une demande de classement immédiat, présentent cependant un intérêt archéologique suffisant pour en rendre désirable la préservation.

On vote ensuite, à mains levées, l'admission comme membres de la Société de MM. Trabucco, J.-R. Lefèvre et Tassart Edmond, présentés au début de la séance.

\*\*

L'ordre du jour de la prochaine réunion (16 février), reste fixé de la manière suivante :



1. Mme Flot. — Description des Vases Grecs du Musée Vivénel (*suite*).
2. M. le Général de Seroux. — La Famille de Jeunne d'Esgrigny à Compiègne.
3. M. Hémerly. — La Montinette à Jonquières (Oise).
4. M. Flamant. — Compte rendu de l'état financier de la Société, année 1922.

*Pour le Secrétaire empêché :*

V. CAUCHEMÉ.

Le rapport financier est adopté à l'unanimité des membres présents et M. le Président, au nom de tous, remercie le zélé Trésorier des efforts qu'il veut bien consacrer à la bonne administration des fonds de la Société.

\*\*

Mme Flot continue la lecture de son remarquable travail sur les Vases grecs du Musée Vivenel.

Cette communication est consacrée à l'analyse des peintures de trois Vases de cette importante collection.

Grâce à ces notices, les scènes et les personnages mythologiques représentés par les artistes grecs auront leur histoire, et la visite de cette partie du Musée Vivenel n'en sera que plus intéressante.

\*\*

M. Hémerly, mettant en pratique la maxime suivante : « Toute fouille fructueuse ou non doit être décrite et publiée » fait connaître l'existence d'une motte artificielle connue sous le nom de « Montinette » dans le bois de la Montelle, à Jonquières (Oise). Ce tertre, d'une hauteur de 8 m 72 et d'un diamètre de 50 mètres, fut d'abord fouillé par M. Dervillé, de Jonquières, puis par M. Hémerly, qui découvrit, au centre de la motte, une chambre sépulcrale qui ne contenait aucun ossement ni objet permettant de dater ce tumulus qui, suivant l'opinion de notre collègue, pourrait bien avoir été élevé jadis pour perpétuer la mémoire de quelque chef Gaulois.

\*\*

Avant de lever la Séance, M. le Président rend compte du désir exprimé par plusieurs membres pour le changement du jour de réunion de la Société.

Il est alors décidé que ces réunions auront lieu le 3<sup>e</sup> mercredi de chaque mois.

La prochaine séance se tiendra donc le mercredi 21 Mars, à 13 h. 1/2, mais à partir du mois d'avril, l'heure d'ouverture sera retardée jusqu'à 14 heures.

L'ordre du jour de la prochaine séance est fixé de la manière suivante :

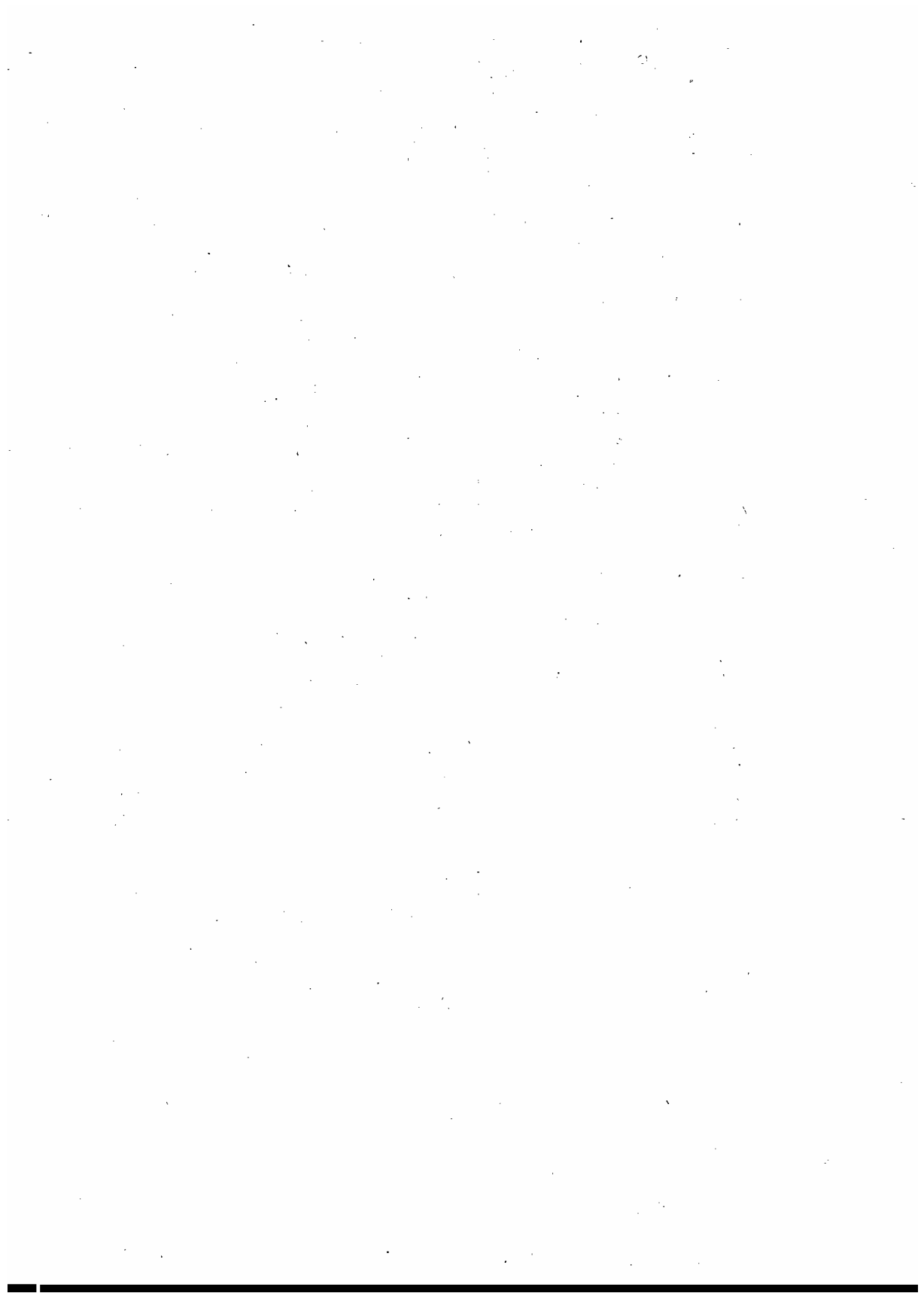
1. Général de Seroux. — La Famille de Jouenne d'Esgrigny.
2. Mme Flot. — Description des Vases Grecs du Musée Vivenel.
3. M. Daussy. — Notes sur les Vieilles Maisons de Compiègne.
4. M. J. - Robert Lefèvre. — Les Lectures d'un homme de goût au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle : M. de Cayrol (1775-1859).

*Pour la Société :*

J.-B. MESTRE.

---

---



# La Famille de Jouenne d'Esgrigny

## A COMPIÈGNE

### Compte rendu de la première Conférence

Par son étude « La famille de Jouenne d'Esgrigny à Compiègne », le général de Seroux fait en réalité une revue de tout le vieux Compiègne d'autrefois. Le titre, dit-il, est peut-être un peu prétentieux et pourrait faire croire que les représentants de la famille de Jouenne d'Esgrigny, dont il sera parlé, ont été des personnages importants à Compiègne, et qu'ils lui auraient rendu des services extraordinaires. Ils sont tout simplement entrés dans la famille le Caron, une des plus vieilles familles de Compiègne : Martin le Caron était gouverneur attourné en 1287, et se sont trouvés par suite, eux et leur descendance, apparentés avec un nombre considérable de familles de la région de Compiègne.

Cette famille de Jouenne est elle-même très ancienne : Originaire d'Irlande, prend part aux croisades ; ses armes portent d'azur aux trois croisettes potencées d'or, posées 2 et 1 ; transplantée en France au début du xvi<sup>e</sup> siècle, une filiation de Jean II, Jean III, Jean IV, habite d'abord Falaise, en Normandie ; un frère de ce Jean IV se marie au Mans et s'y installe ; son fils se marie en 1646 et fut le premier

---

seigneur d'Esgrigny; il habite Fontenay-Saint-Père, près de Mantes; de lui se détachent 3 branches : l'aînée s'établit dans le Languedoc, la cadette fait souche à Paris, et la 3<sup>e</sup> branche, dite de Picardie, après un séjour à Montreuil-sur-Mer, où l'auteur tient garnison, se retire à Compiègne, vers 1740. C'est cette 3<sup>e</sup> branche qui fait l'objet principal de cette étude.

Les deux grand'mères du général sont issues de la famille le Caron; et c'est en dressant la généalogie de la branche le Caron de Mazencourt, qu'il a trouvé une Antoinette le Caron, tante de son arrière-grand-père, Louis le Caron de Mazencourt, mort en 1820 1<sup>er</sup> adjoint de Compiègne. Elle avait épousé, en 1723, Augustin Maresse, et celui-ci était lui-même fils d'une Catherine le Caron, de la branche de Chantereine, et de Louis Maresse, seigneur de Saint-Maurice. Ce Louis Maresse, né en 1650, filleul de Louis XIV et de Anne d'Autriche, eut une descendance considérable du mariage de 5 de ses 9 enfants, tous nés à Compiègne. Le général résume aujourd'hui la descendance de 3 de ces mariages :

1<sup>o</sup> *Descendance de Louise-Catherine-Charlotte Maresse.* — Celle-ci, née en 1699, se marie en 1724 à Louis Bosquillon, seigneur du Bouchoir, d'une famille originaire de Montdidier, et a, d'une fille unique, les descendances suivantes : de Montovillers, du Puget, de la Villeboisnet, de Ribes, de Bourbon-Chalus, de Saint-Trivier, de Marguerye, etc.

2<sup>o</sup> *Descendance de Marie-Jeanne-Françoise Maresse.* — Née en 1707, elle se maria en 1730 à Louis-Auguste le Pelletier de Glatigny et de Liancourt, lieutenant général des armées du Roi, inspecteur général de l'artillerie royale, grand cordon de Saint-Louis, dont de nombreuses alliances : du Passage, de Maupeou d'Ableiges, de Courville, de Liron d'Airolles, de Lambertye, de Saint-Laurens, de Paix de Cœur, le Marchand, de Fayet, de Brignac, de Boberil, de Muysart, de Bicquille, du Puget, Personne de Songeons, de Beynast de Septfontaines, de Montarby, de Villedey de Paule, de Salvert, Bouttier, de Nonville, de Valicourt, d'Escots d'Estrées, de Witte, etc.

3<sup>o</sup> *Descendance de Marie-Jeanne Maresse.* — Née en 1709, morte en 1792, elle s'était mariée en 1730 à Marie-Jean-François-Hyacinthe Esmangart, seigneur de Beauval, seigneur du Fresnel, et par son mariage seigneur de Saint-Maurice, d'une famille Esmangart de Bournonville, originaire de Bournonville près Pierrefonds, dont les premiers représentants furent capitaines du château de Pierrefonds, et furent déposés de ce titre par la ligue en 1592. Jean Esmangart de Bournonville, garde des sceaux royaux à Compiègne, fut l'auteur des branches d'Arioches, de Bournonville, de Beauval et de Varanval. Dans la branche d'Arioches les alliances sont nombreuses : Seroux d'Agincourt, de Crouy, Aubrelieque, Boitel de Dienval, Rillard de Verneuil, Hoves de Fosseux, Haudiquet du Quesnoy, Mignot de la Martinière, Perrot

du Vernay, de Cayrol, Magnien de Magnienville, Faivre d'Arcier, de Witte, Grandin de l'Éprevier, Roussel de Cintray, Pinart, Ledoux de Montroy, Le Boucher d'Hérouville, Clément de Givry, Joly de Sailly, le Caron de Fleury, Ameil, Moreau de Champlieu, de Monchy; de Bréda, Mariani Savelli, de Madières, Colas des Francs, de Brettes, de Vallois, Mollot, de Montarby, Coquelin de Lisle, Moreau de Bellaing, de Colomès de Gensac, etc.

Du mariage de Marie-Jean-François-Hyacinthe Esmangart de Beauval et de Marie-Jeanne Maresse est née une fille, Françoise-Angadrême-Catherine, qui épousa son cousin, Antoine-Charles Esmangart de Bournonville, et les alliances de la branche de Bournonville sont nombreuses : de Cayrol, d'Argy, Ackermann, Jouneau, Barthon de Montbas, Sabatier, Mariau, Guimet de Juzancourt, de Cussy, de la Motte de la Motte-Rouge, de Poul de Lacoste, de Bonnault d'Houët, de Fayolle, de Cambourg, de Seroux, de Saint-Martial, du Lac, de la Brunerie, de Trémisot, de la Brunelière, de Chivré, de Beaucoudray, etc.

Du mariage de Jean-François-Hyacinthe Esmangart de Beauval, son frère, et de Charlotte Constant d'Yanville, les alliances sont : de Frézals de Bourfaud, de Bréda, Curial, de Faily, de Villardi de Montlaur, Roger d'Arquinvillers, Courtet d'Arquinvillers, de Bérenger, de Vismes; de Mory de Neufieux, Kirgener de Planta, de Masin, Briois, de Finance de Clairbois, de Valicourt, d'Adhémar de Cransac, de Bonnault,

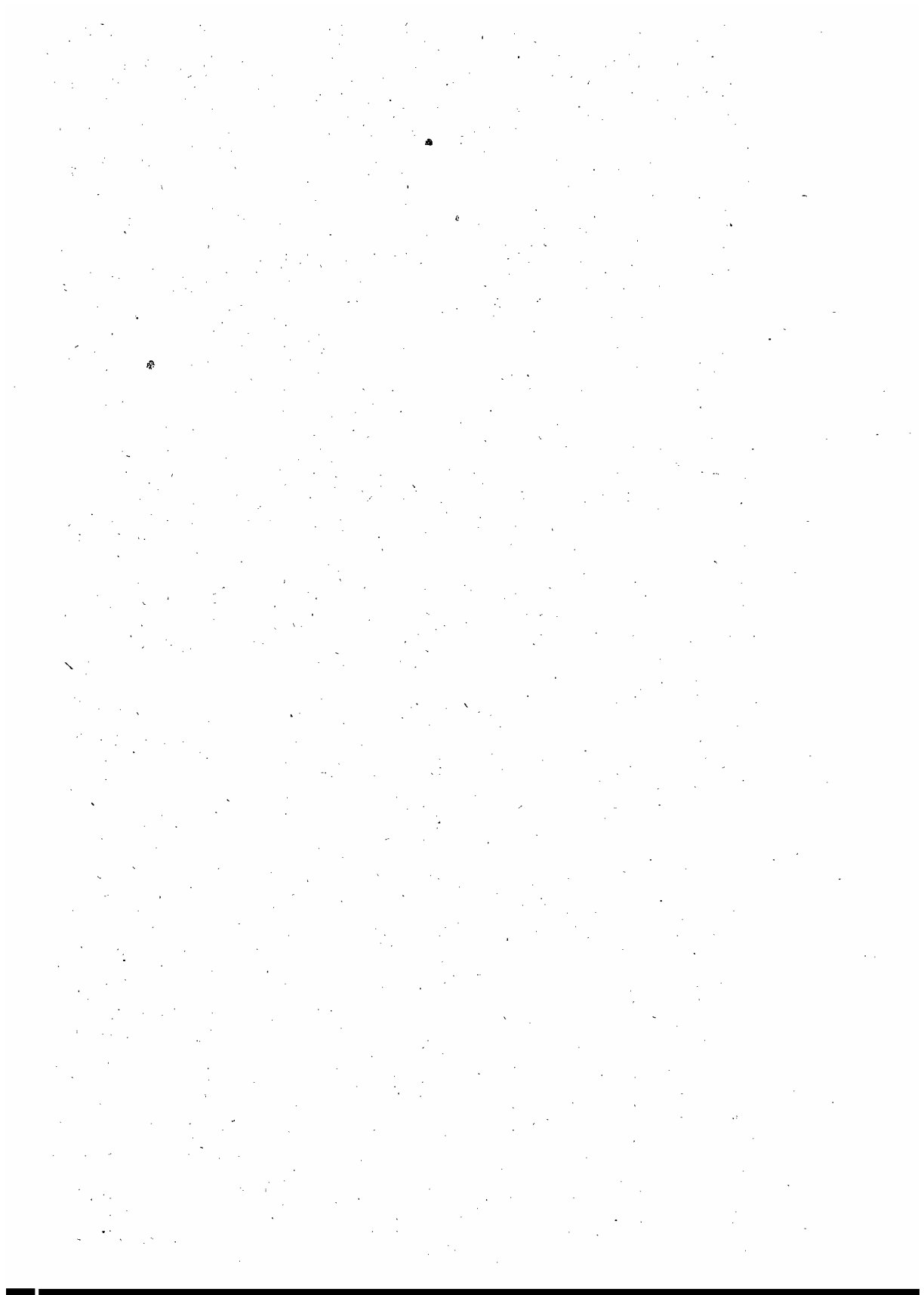


de Kermel, de la Neigeric, Lévesque de Varanval, Poulletier, etc.

Cette longue série d'alliances, dont plusieurs n'ont été que citées, a été rendue des plus intéressantes par le récit de faits historiques et d'anecdotes concernant les personnes, leurs mariages, les lieux, maisons et rues qu'elles habitaient, les fiefs dont elles étaient seigneurs, etc.

Le général termine sa première conférence en lisant l'acte de décès de Jérôme le Caron, mort en 1758, frère de Catherine le Caron, dont les 2 témoins déclarants sont les deux frères de Jouenne d'Esgri-gny, qui, par alliance, étaient entrés dans la descendance des deux autres enfants Maresse, et qui, en épousant deux cousines germaines, étaient devenus, « à cause de leurs femmes », ses petits neveux. Ils feront l'objet de la prochaine conférence.

Général DE SEROUX.



# SOCIÉTÉ HISTORIQUE

DE COMPIÈGNE

*Séance du 21 Mars 1923*

Présidence de M. de Breda, Président

Étaient présents : MM. H. Ancel, Carolus Barré, Comte Jean de Breda, Cauchemé, Raymond Chevallier, Daussy, Delaidde, M<sup>me</sup> Flot, Hémerly, J.-R. Lefèvre, Mestre, Chanoine Pihan, Général de Seroux, Abbé Toillon, J. Trabucco.

Excusé : M<sup>e</sup> Chereau.

Les questions suivantes ont été traitées au cours de cette Séance :

1. Allocution de M. le Président au sujet de la mort de M. le Baron de Bonnault d'Houët.
2. La Famille de Jouenne d'Esgrigny (2<sup>e</sup> étude), par le Général de Seroux.
3. Notes sur les vieilles maisons de Compiègne (1<sup>re</sup> partie), par M. Paul Daussy.
4. Les lectures d'un homme de goût : M. de Cayrol (1775-1859), par M. J.-R. Lefèvre.

\*  
\*\*

Après lecture et approbation du procès-verbal de la dernière séance, le Président prend la parole pour rendre, d'une voix émue, un juste hommage à la mémoire de M. le Baron de Bonnault d'Houët qui fut, pendant de longues années, l'âme et le guide de la Société Historique de Compiègne.

Rappelant d'abord les discours prononcés par lui-même et par M. Raymond Chevallier devant

la tombe de l'homme de bien, du maître et du savant vénéré, M. le Comte de Breda nous montre ensuite la Famille de Bonnault, originaire du Berry, venant s'établir en Picardie, à Montdidier.

C'est dans cette ville, au Collège de la Providence, que M. de Bonnault fit ses premières études. Celles-ci terminées, il entra à l'École des Chartes. Ainsi se trouva-t-il préparé par la plus sérieuse des disciplines aux grands travaux d'érudition dont il devait si largement faire profiter la Société Historique de Compiègne.

En effet, après son mariage avec Mlle Henriette Esmangard de Bournonville, M. le Baron de Bonnault s'était fixé à Compiègne, et la Société Historique ne pouvait manquer de s'honorer en s'attachant un collaborateur aussi éminent.

Son admission dans la Société eut lieu en 1878.

Élu Président pour la première fois en 1891, il est réélu pour la période de 1898-99, puis successivement en 1908-09 et 1910-11.

Entre temps, il avait succédé à M. de Marsy dans les fonctions plus modestes de secrétaire, de 1900 à 1907.

La bibliographie suivante, encore incomplète malheureusement, dont M. le Président donne lecture, suffit déjà pour indiquer quelle fut l'activité de M. de Bonnault.

1. *Étude sur Saint Riquier*. — Abbeville : C. Paillard, 1886.
2. *Une Inscription chrétienne en Picardie*. — Caen, Delesque (s. d.)
3. *Pèlerinage d'un Paysan picard à Saint-Jacques de Compostelle au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle*. — Montdidier, Radenez, 1890.
4. *André Dumont et la Révolution à Montdidier*.
5. *La Création d'un Jardin*.
6. *Les Domestiques d'autrefois*.
7. *Vieux Chasseurs Montdidériens*.

8. *Un Picard: Antoine Erlaut, confesseur de Catherine de Médicis.* — Compiègne, Lefebvre, 1894.

9. *Les Francs-Archers de Compiègne, 1448-1524.* — Compiègne, H. Lefebvre, 1897.

10. *Voyage au Mont Athos.* — Compiègne, Menecier, 1900.

11. *Alexandre Sorel, 1826-1901. (Sa mort, ses funérailles; notice biographique).* — Compiègne, H. Lefebvre, 1901.

12. *Compiègne pendant la Ligue et les Guerres de Religion.* — Compiègne, Imp. du Progrès de l'Oise, 1910.

13. *Les Seigneurs de Thézy (Somme) d'après les Archives du Château.* — Compiègne, Toubon, 1912.

14. *Impressions florentines d'un Paysan picard au XVIII<sup>e</sup> siècle.* — Bull. de la Soc. Hist., t. X.

15. *Béatification des Carmélites de Compiègne.* — Bull., t. XII.

16. *L'Hôtel du Mess.* — Bull., t. XIV.

17. *Les Débuts du Jansénisme dans le Diocèse d'Amiens.* — Abbeville, F. Paillart, 1912.

18. *La Vie dans un Collège de Jésuites.* — Abbeville, F. Paillart.

19. *Excursion à Morienval et Vez. — Congrès archéologique de Poitiers.* — Procès-Verbaux de la Société Historique, 1901-03.

20. *Allocution prononcée dans la Séance du 15 Janvier 1909 à l'occasion de la mort du Cardinal Lécot.* — Jules Périn du Lac (1824-1909).

*Excursion du 3 Juin 1909 à Laon, Liesse et Marchais.*

*Excursion du 7 Juillet 1909 à Montdidier et Rolleville.*

Procès-Verbaux Soc. Hist. 1907-09.

21. *Le Moulin de Mortemer.* — Procès-Verbaux 1910-13.

22. *Le Logis abbatial de Saint-Corneille.* — Bull., t. XV.

23. *Madame de Maignelay.* — Etude historique importante en préparation ; prochain Bull. de la Société.

24. *Une interdiction à Compiègne.* — Dernière communication de M. de Bonnault à la Société au mois de Décembre dernier.

25. *Souvenirs*, parus récemment à petit nombre d'exemplaires et non mis dans le commerce.

A propos de ce dernier ouvrage, M. Raymond Chevallier rappelle la belle et chrétienne allocution de M. le Chanoine Humbert, dans la Basilique Saint-Jacques, devant le cercueil de M. de Bonnault, et, comme suite aux quelques paroles de piété que la circonstance lui inspire, il nous parle de la dernière lettre de l'ami regretté. Elle est un touchant témoignage d'une sollicitude qui semble dire : « hâtez-vous de profiter de moi, car vous ne m'aurez pas toujours ».

En terminant, M. le Président s'adresse spécialement aux jeunes et, leur montrant l'exemple de M. le Baron de Bonnault, il les invite à s'inspirer de cette vie consacrée tout entière à l'étude et au bien. Ainsi se continueront les nobles et laborieuses traditions de la Société Historique de Compiègne.

A son tour M. le Chanoine Pihan, en quelques mots venus du cœur, fait appel à certains souvenirs, mettant bien en relief la grande bonté de M. de Bonnault.

Enfin, pour répondre au désir exprimé par plusieurs membres, il a été décidé que des dispositions seraient prises, par la Société Historique, pour la publication d'une étude biographique, digne de Celui qui l'a si particulièrement honorée.

\*\*

### La Famille de Jouenne d'Esgrigny à Compiègne

#### *Compte rendu de la 2<sup>e</sup> Conférence*

Le Général de Seroux continue son étude sur les relations de la Famille de Jouenne d'Esgrigny avec les familles de Compiègne :

4<sup>o</sup> *Descendance de Marie - Anne - Henriette Maresse*, née en 1696 ; elle épouse en 1721, à Saint-Jacques, Claude de Bertin, Seigneur de Dreslincourt, Mousquetaire et Gendarme de la Garde du Roi — Famille originaire de Montdidier — Seigneurie de Dreslincourt, achetée en 1595 à la Famille d'Humières. Deux demoiselles de Bertin aux mêmes prénoms : Marie-Catherine - Françoise. — Mariage de l'aînée en 1745, à Giroménail - Saint - Sauveur, avec Jean - François - René de Jouenne d'Esgrigny et de la deuxième, à Giroménail, en 1748, avec Michel-Laurent le Pelletier, Seigneur de Woillemont, frère de Louis-Auguste Le Pelletier de Glatigny. — Mort à Compiègne, en 1792, de Jean-François-René d'Esgrigny de Dreslincourt ; son inhumation à Dreslincourt. Son fils, François-René, né à Saint-Sauveur en 1747 ; son mariage à Compiègne en 1775 ; sa conduite pendant la Révolution. Son fils, René-François-Jean-Marie, né à Compiègne en 1777 ; son mariage en 1800, à Cambronne, avec Marie - Thérèse Luglienne de Montguiot, dame de Cambronne. — Seigneurie de Cambronne à Antoval, sa ruine, sa destruction. — Seigneurie de la Motte-Béthancourt. — La Famille de Montguiot. — Un souvenir d'enfance à Salency : le portrait, par Largillière, de Madeleine le Vaillant, épouse François Danré. — Le fief de « Grand Sénéchal de Picardie ». — Abandon de Compiègne, en 1807, par la Famille d'Esgrigny, de Cambronne. — Circonstances qui permettent de retrouver trace des enfants. — Le Colonel d'Esgrigny. — Le Maire du Pouliguen. — Partage, en 1861, de l'héritage de M<sup>lle</sup> de Pom-

En 1856, il publia les nombreuses lettres inédites de Voltaire que renfermait son portefeuille d'amateur d'autographes.

Au moyen de ses notes, dont plusieurs ne sont pas sans intérêt littéraire, M. J.-R. Lefèvre retrace la noble figure de ce lettré averti. Et, suivant le plan qu'il a adopté, il analyse successivement dans cette première partie les notes de voyages, les informations scientifiques, les pensées morales et les mots d'esprit. Évocation d'un passé légèrement suranné, le monde a marché depuis le commencement du siècle dernier.

\*\*

Pour la prochaine réunion de la Société, qui aura lieu le Mercredi 18 Avril, à 14 heures, l'ordre du jour est fixé de la manière suivante :

1. M. J.-R. Lefèvre. — Les lectures d'un homme de goût : M. de Cayrol (1775-1859).

2. M. le Général de Seroux. — La Famille de Jouenne d'Esgrigny à Compiègne.

3. Mme Flot. — Description des Vases Grecs du Musée Vivenel.

4. M. P. Daussy. — Notes sur les vieilles maisons de Compiègne.

Pour la Société,

*Le Secrétaire* : J. MESTRE.



# SOCIÉTÉ HISTORIQUE

DE COMPIÈGNE

*Séance du 18 Avril 1923*

Présidence de M. de Breda, Président

Etaient présents : MM. Ancel, Comte J. de Breda, Blondelle, Cauchemé, R. Chevallier, Daussy, Delaidde, Mme Flot, Hémerly, Hutin, Lefèvre, De Magnienville, Maze, Mestre, Panthou, Chanoine Pihan, Général de Seroux, Mme et Mlle de Thannberg.

Excusés : MM. Trabucco, Sarradin et l'Abbé Toillon.

Le Procès-Verbal de la Séance du 21 Mars 1923 est lu et adopté.

Ensuite a lieu la présentation des membres nouveaux : Mme de Thannberg, présentée par M. le Comte de Breda et M. Hémerly ; M. Maze, présenté par les mêmes.

Puis M. le Président donne lecture de la réponse de M. Sarradin, Conservateur du Palais de Compiègne, au sujet de la visite projetée par la Société Historique. Très aimablement, M. Sarradin se met à la disposition de ses collègues. Mais, après diverses observations, il est convenu que la date de cette visite sera fixée à la prochaine Séance qui doit avoir lieu le Mercredi 16 Mai.

Il en est de même pour la promenade archéologique de Beauvais sous la direction du Dr Leblond. M. le Chanoine Pihan promet de fournir pour cette date tous les renseignements

utiles sur l'organisation et le programme de cette intéressante journée.

M. le Président donne ensuite lecture de la lettre suivante de M. Hémary :

« Monsieur le Président et Cher Collègue,

« J'ai l'honneur de vous informer qu'il a été découvert, il y a une quinzaine de jours, à Compiègne, rue d'Alger, une tirelire du XIII<sup>e</sup> siècle, contenant une centaine de deniers des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles que je suis en train de classer, grâce à l'amabilité de M. Maze, qui a bien voulu me permettre de faire ce petit travail pour la Société Historique.

« D'autre part, comme il a été découvert, dans cette même propriété, trois entrées curieuses de souterrains-refuges avec puits de sortie et d'aération, j'ai demandé à M. Maze de bien vouloir permettre à la Société Historique de visiter les abords de ces souterrains, Mercredi prochain, vers 16 heures.

« Nous pourrions donc descendre dans les galeries sous la direction de M. Maze, qui se tiendra à notre disposition ».

Il est en effet décidé que cette visite aurait lieu après la lecture des communications qui sont à l'ordre du jour.

\*\*

M. J.-R. Lefèvre poursuit le dépouillement des notes de lecture de M. de Cayrol qui ne dédaignait pas la fréquentation des romans de ses contemporains.

Notre collègue sait nous le montrer par une analyse et des citations appropriées.

Mais M. de Cayrol s'intéressait aussi vivement aux choses de la vie publique de son époque. Quelques extraits judicieusement choisis éclairent le sujet et sans besoin de commentaires.

En ce qui concerne les nombreuses lettres

curieuses ou inédites dont M. de Cayrol prenait copie, le champ est vaste et M. Lefèvre a eu raison de s'y attarder. Cette documentation aux sources mêmes témoigne du plus noble souci.

Enfin, le commentateur de Gresset fut aussi poète à ses heures. Certes, il le fut sans prétention, pour sa famille ou ses amis. C'est aussi à ce titre qu'on peut louer sans réserve la sincérité de ses sentiments traduits en vers corrects.

En résumé, l'excellent travail de M. J.-R. Lefèvre sera un guide utile pour les chercheurs qui voudront plus tard exploiter les richesses et les matériaux réunis si patiemment par M. de Cayrol.

\*\*

### La Famille de Jouenne d'Esgrigny à Compiègne

*Compte rendu de la 3<sup>e</sup> Conférence*

Le Général de Seroux continue ses conférences par une étude sur la Famille de Jouenne d'Esgrigny.

#### CHAPITRE II

#### LA FAMILLE DE JOUENNE D'ESGRIGNY

Analyse très résumée d'un ouvrage intitulé « *Souvenirs de Garnisons* », écrit en 1871 par le Commandant (d'Esgrigny) d'Herville, ouvrage incomplet s'arrêtant en 1840. La suite n'existerait pas. Naissance du Commandant en 1810. Origine irlandaise de sa famille, son arrivée en France lors de la mort, en 1536, d'Anne Boleyn ; ses armoiries, leurs brisures. Les 3 branches existant à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Recherche de l'époque à laquelle la Famille de Jouenne est arrivée en France. Sans doute une erreur de date. L'auteur, dans sa jeunesse, revendiquait comme un de ses ancêtres, Jean de Jouvengues, gouverneur attourné de Com-

piègne en 1499, 1502 et 1511. Il n'en parle pas dans son livre. Aurait-il reconnu qu'il y avait erreur. Les Jouvengues de Soissons, Chauny, Compiègne. Avis de d'Hozier. Les Jouvengues de Compiègne : l'hôtel d'Agincourt. Jean de Jouvengues épouse demoiselle Morlière, fille du tenancier de l'hôtel de l'hostellerie de la Grande Croix d'Or, le Compagnon du Roi Louis XI. Origine en 1468 de la Chapelle Notre-Dame de la Salvation. Règlement des comptes. Construction de l'Hôtel de Ville de Compiègne. Une fille de l'attourné Jean de Jouvengues, épouse Jean Louvet, Seigneur de Venette et du fief des Tournelles ; sa fille, Suzanne, épouse Louis le Seroulx. Descendance : le Seroulx, Charmolue, le Féron. Quelques mots sur la famille le Féron : branche de l'Hermitte rue le Féron, Branche de Ville, Branche d'Eterpigny ; famille sur le point de s'éteindre. Recherche de la 1<sup>re</sup> résidence de la famille de Jouenne. Ses étapes successives, en remontant : Montreuil, Fontenay-Saint-Père, le Mans, Falaise, dans le Calvados. Conclusions tirées d'actes, de correspondances, d'archives. Rectification de certaines erreurs : la Prieure et l'abbesse de l'abbaye Royale de Sainte-Austreberte. Etablissement de la branche de Picardie à Compiègne. Les goûts d'un fils de notaire ; les manœuvres des troupes royales au camp de Coudun. Dépenses excessives du Maréchal d'Humières. Quelques notes sur la branche du Languedoc et sur quelques illustrations de la famille d'Esgrigny. Fin tragique des 3 frères de la branche cadette d'Alais : l'aîné guillotiné, le 2<sup>e</sup> assassiné, le 3<sup>e</sup> décapité. Les d'Esgrigny de la branche aînée : Jean-René, aide de camp du prince de Condé. Ses ascendants. Parents plus rapprochés et plus contemporains. Les amitiés de « Ces Messieurs ». Parents directs : son grand-père Louis d'Herville. Ses onze duels. Le combat d'Ouessant. Son brevet de capitaine. Sa mort à Paris, en 1786. Son père, caissier des Inva-

---

lides de la marine à Quimper. Sa famille d'après le nobiliaire de Saint-Allais.

\*\*

L'intéressante conférence de M. Daussy sur les vieilles maisons de Compiègne a clôturé cette séance de la plus agréable façon.

Les pittoresques maisons d'autrefois, situées aux environs de la Place du Marché-aux-Herbes ont été pour la plupart victimes des bombardements allemands pendant la guerre; d'autres ont été transformées.

Grâce aux dessins de M. Daussy et aux documents qui les accompagnent, le cadre de l'histoire de ce quartier, vieilli à l'ombre de Saint-Corneille, se reconstitue plus facilement.

Les pierres et les monuments sont des témoins qui parlent; aussi faut-il louer spécialement ceux qui s'appliquent à nous en garder le souvenir.

\*\*

L'excursion imprévue, faite sur la proposition de M. Hémerly, dans les souterrains dont l'entrée a été découverte lors des travaux de déblaiements de la maison Poilane, n° 4, rue d'Alger, a vivement intéressé les membres de la Société Historique qui y ont pris part. L'escalier d'accès, voûté en anse de panier, à arceaux successifs, conduit dans un véritable labyrinthe de galeries creusées dans l'assise calcaire, lesquelles s'étendent très loin et dans diverses directions, sous la ville.

De nombreux tessons céramiques gisent sur le sol de ces galeries, qui sont soutenues, par endroits, par des voûtes en plein cintre. Des puits à eau et d'aération, pourvus quelquefois d'échelons en fer, se rencontrent en différentes parties des souterrains.

Parmi les inscriptions relevées sur les parois des contreforts, on a particulièrement noté cel-

le-ci : « *Route qui mène à l'Escalier de la Congrégation* ».

L'existence de ces souterrains, connus par la tradition, découverts et explorés à diverses époques, fragmentairement, ont déjà été signalés par M. Mortillet, mais en existe-t-il un plan quelconque ? Et quelle est leur origine et quel était leur but ?

\* \* \*

La prochaine réunion de la Société aura lieu le Mercredi 16 Mai.

L'ordre du jour est ainsi fixé :

M<sup>me</sup> Flot. — Vases grecs du Musée Vivenel.

Général de Seroux. — La Famille de Jouenne d'Esgrigny à Compiègne.

M. Hémary. — Note sur un trésor de monnaies médiévales trouvé à Compiègne.

M. Escard. — Compte rendu du dernier Congrès des Sociétés Savantes tenu à Paris.

M. Daussey. — Notes sur les vieilles maisons de Compiègne.

D'autre part, nous apprenons avec plaisir que M. J.-Robert Lefèvre prépare une « *Histoire de Compiègne depuis 1914* ».

La première partie de ce travail sera soumise prochainement à la Société Historique.

Pour la Société,

Le Secrétaire : J.-B. MESTRE.

---

# SOCIÉTÉ HISTORIQUE

## DE COMPIÈGNE

*Séance du 16 Mai 1923*

Présidence de M. de Breda, Président

Etaient présents : MM. Barré, Comte de Breda, Cauchemé, R. Chevallier, Daussy, Delaidde, Dubloc, Evilliot, Mme Flot, Hémary, Lefèvre, Mestre, De Montbas, Chanoine Pihan, Général de Seroux, Mme de Thannberg, Abbé Toillon, Trabucco.

Excusés : MM. Fournier Sarlovèze, Dr Jean Vergnet, Escard, Mareuse.

M. Lallement, juge de paix de Ribécourt, est présenté comme membre nouveau par M. de Breda et M. Mestre.

Après lecture et adoption du procès-verbal de la dernière séance, M. le Président explique le but de la nouvelle Société « *La Sauvegarde de l'Art Français* ». Dans la mesure où elle le pourra, la Société Historique de Compiègne ne manquera pas de s'associer à l'œuvre poursuivie, qui est la protection de notre patrimoine artistique.

\*\*

Mme Flot a commencé la série des communications par une étude descriptive de deux vases grecs du Musée Vivenel.

Ces deux vases, trouvés en 1838 et devenus propriété du prince de Canino, étaient portés disparus dans les catalogues depuis leur sortie de la collection primitive.

La publication du 2<sup>e</sup> fascicule du « Corpus vasorum antiquorum », consacré tout entier à la collection Vivenel, va heureusement les remettre en lumière.

Le premier vase présenté date de la fin du VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Sa forme singulière rappelle celle des bouchons de liège appelés flotteurs, dont se servent les pêcheurs à la ligne ; c'est en effet un flotteur. Des peintures céramiques montrent des vases de cette nature qui se tiennent en équilibre, à la surface d'un liquide contenu dans de grands cratères ; le vin qu'ils renfermaient se trouvait ainsi maintenu dans un certain état de fraîcheur. Le nôtre est décoré de peintures d'un beau style, représentant Dionysos et Héraclès, entourés d'une bande de Silènes. Il est remarquable que les Grecs aient donné à ce vase, considéré comme un objet de prix, une forme que nous serions tentés de trouver disgracieuse. C'est une preuve de plus que l'esthétique des Grecs ne s'enfermait pas dans des bornes aussi étroites que la nôtre.

Le second vase, un peu plus récent, offre un sujet dont on ne peut que signaler l'importance ici : Dionysos assis, tend, vers les lèvres du petit Kômos qui lui tient les genoux, un cithare dans lequel une femme, Ariadne, verse du vin. Derrière le Dieu, une autre femme tient d'une main un thyrsé, de l'autre un lièvre : c'est la tragédie. Chaque personnage est désigné par une inscription. Le Dieu du vin est ici représenté avec ce caractère intellectuel que seuls les Attiques ont su lui donner. Il est entouré de sa famille spirituelle : Kômos, personnification de la gaieté un peu bruyante et licencieuse, mais fertile en bons mots, en saillies mordantes, et la Tragédie, à l'aspect si grave... Mais pourquoi tient-elle un lièvre ? Symbole amoureux, symbole de fécondité ; le lièvre est un animal familier de la maison athénienne. Quel rapport a-t-il avec Dionysos ? Il y a là

---



un point encore obscur qu'il était intéressant de signaler.

\*\*

**La Famille de Jouenne d'Esgrigny  
à Compiègne**

*Compte rendu de la 4<sup>e</sup> Conférence*

**BIOGRAPHIE DU COMMANDANT D'HERVILLE**

— : *Sa Jeunesse* : —

A la naissance de Jules d'Esgrigny d'Herville, en 1810, son cousin François-Jacques Dalmas devient son parrain et son oncle d'adoption. Carrière de celui-ci au Royal-Auvergne, ses fiançailles, guerre d'Amérique, son mariage. Rentré d'émigration en 1803, est nommé maire de la ville de Compiègne en 1805, et sous-préfet de l'arrondissement en 1811. Démissionne aux Cent Jours. Sa mort en 1818. Jules d'Herville est mis au Collège de Compiègne en 1818. Sa tante, Mme Dalmas, tâche d'éveiller en lui la vocation religieuse. Elle le confie à l'abbé Gueudet, curé de Carlepont. Conséquence des coups de martinet. L'abbé Gueudet est nommé principal du Collège en 1823. Mort de Mme Dalmas en décembre 1823. Elle recommande son neveu à l'abbé Gueudet, à M. Decrouy, notaire, et à son amie, Mme Andravi, nièce du poète et du peintre Ducis, ce dernier habitant Compiègne. Arrivée de Charles X à Compiègne, lors de son avènement. Les fêtes après la cérémonie du Sacre. Vue de Compiègne à vol d'oiseau. Récit anticipé d'impressions ressenties lors d'une visite à Compiègne en 1841. Souvenirs de ses amis d'enfance. Dernières années de Collège, 1825-1826. Une boutade contre le Collège. Mort de sa sœur Julie, quelques jours après un séjour à Compiègne. Voyage en Bretagne avant son entrée à l'École préparatoire de Versailles. Souvenirs de Picardie. Sa tante, Mme de Mory de Neuflieux. Son grand-oncle,

1. M. Escard. — Compte rendu du 56<sup>e</sup> Congrès des Sociétés Savantes, tenu à Paris.
2. Général de Sercoux. — La Famille de Jouenne d'Esgrigny à Compiègne.
3. M. J.-R. Lefèvre. — Essai d'une histoire de Compiègne depuis 1914 (1<sup>re</sup> partie).
4. M. Daussy. — Notes sur les vieilles maisons de Compiègne.
5. Présentation et admission de nouveaux membres.

Pour la Société,  
*Le Secrétaire. J.-B. MESTRE.*

---

# SOCIÉTÉ HISTORIQUE

DE COMPIÈGNE

Séance du 20 Juin 1923

Présidence de M. de Breda, Président

Étaient présents : MM. H. Ancel, Brulé, R. Chevallier, Daussy, Delaidde, Mme Deseaues, Evilliot, Mme Flot, Hémerly, R. Lefèvre, Mestre, Comte de Montbas, Paté, Général de Seroux, Abbé Toillon.

Excusés : MM. Fournier Sarlovèze, Carolus Barré, Escard, Fr. de Sessevalle, Mme de Thannberg, M. Trabucco, Chanoine Pihan.

Après l'adoption du procès-verbal de la dernière séance, M. le Président donne lecture d'une lettre de M. le chanoine Pihan relative aux excursions de différentes Sociétés archéologiques, à Beauvais et dans le département de l'Oise.

Il fait particulièrement remarquer le grand intérêt de la saison d'Art à Beauvais (du 22 juin au 15 octobre) avec les expositions de la Manufacture nationale et celle des éventails, etc.

La lecture du rapport de M. Escard est renvoyée à la séance du 18 juillet.

\*\*

*Essai d'une Histoire de Compiègne depuis 1914*  
par J.-R. LEFÈVRE

M. J.-R. Lefèvre nous dit d'abord pourquoi une histoire de Compiègne pendant la guerre lui a paru une œuvre nécessaire. En effet, le rôle de Compiègne pendant la dernière guerre a été assez important et son nom a été assez souvent cité dans les communiqués du G. Q. G. pour

pignan, et ses détachements de Mont-Louis, Bellegarde, Pratz de Mollo. Il est détaché à Bourg-Madame. Le général comte de Castellané. Fin, en 1840, des « Souvenirs de Garnison ». Etat des services du commandant d'Herville. Ses campagnes aux chasseurs à pied. Un accident dans sa carrière. Campagne d'Italie au 76<sup>e</sup> d'infanterie. Souvenir de Solferino où il est fait officier de la Légion d'honneur. Retraité en 1864. Rapporteur au Conseil de Guerre de Marseille. Commandant supérieur des gardes mobilisés des Basses-Alpes en 1870-1871. Sa famille. Ses frères et leur descendance. Le commandant Jules d'Herville, est le seul de la famille d'Esgrigny et de sa branche d'Herville ayant eu des relations avec Compiègne depuis 1810. Il les conserve jusqu'à sa mort, en 1884.

\*\*

*Notes sur les vieilles maisons de Compiègne*  
par M. DAUSSY

M. Daussy a su continuer d'intéresser ses collègues par ses notes sur les vieilles maisons de Compiègne.

Successivement, il nous a présenté et décrit des vues de : La Porte-Chapelle ; le vieux Collège ; les plaques de cheminées du Palais ; la place de l'Hôtel-de-Ville en 1650, en 1850, 1887, et aujourd'hui ; l'Hôtel des monnaies sous Saint-Louis, Henri III et Henri IV, en 1250, 1575 et 1609 ; la chapelle Saint-Nicolas ; l'abbaye de Royallieu ; la porte La Reine, un reposoir en 1864, place de l'Hôtel-de-Ville ; le château de Frézals ; le château des avenues.

\*\*

Sur la proposition de M. Hémery, la Société historique de Compiègne a décidé d'organiser, pour le jeudi 5 juillet, une excursion archéologique, en suivant l'itinéraire suivant :

Saint-Jean-aux-Bois, visite de l'église ; Pier-

refonds, château, visite des parties inconnues au simple touriste; l'église de Morienval; les ruines romaines de Champlieu; Orrouy; Béthisy-Saint-Pierre; Saint-Sauveur. Au cours de cette excursion, les membres de la Société historique auront l'avantage de visiter des châteaux et des collections archéologiques peu connues. Le déjeuner aura lieu à Vaudrampont, entre les visites de Morienval et de Champlieu, à l'« Hostellerie du Bon Accueil ».

\*\*

En fin de séance, ont été admis comme membres de la Société historique: Mme Deseaues, institutrice à Saint-Léger-aux-Bois, M. Lambin, 16 bis, rue d'Abbeville, à Margny, M. Lesueur, rue des Veneurs, à Compiègne, M. Poierrier Henri, archéologue, à Saint-Sauveur (Oise), présentés par M. Hémerly et M. Mestre;

M. Henry d'Aulnoy, rue Solferino, présenté par M. Hémerly et M. Ancel.

M. Michon Charles, représentant de commerce à Compiègne, présenté par M. Ancel et M. C. Barré.

\*\*

L'ordre du jour de la prochaine séance est fixé de la manière suivante :

1. Mme Flot. — Vases grecs du Musée Vivienel.
2. M. J.-R. Lefèvre. — Essai d'une histoire de Compiègne depuis 1914.
3. Général de Seroux. — La Famille de Jouenne d'Esgrigny.
4. M. Escard. — Rapport sur le 56<sup>e</sup> Congrès des Sociétés Savantes.
5. M. R. Chevallier. — Rapport sur le Congrès de la Société française d'Archéologie (Valence-Montélimar).

Pour la Société,

*Le Secrétaire* : J.-B. MESTRE.

---

Musée Vivenel. Notons d'abord qu'il y a lieu d'établir une différence fondamentale entre l'art grec et l'art étrusque proprement dit.

Si une confusion a pu s'établir à ce sujet par suite du résultat des premières fouilles faites en l'Etrurie, d'autres recherches ont mis les savants en face d'une technique tellement différente de l'art grec qu'il a bien fallu trouver une raison à ce fait.

Malgré les théories allemandes, la céramique étrusque ne procède point de celle de l'Europe centrale; son origine est asiatique, ainsi que le confirme un texte d'Hérodote.

D'ailleurs, ce qui caractérise à première vue toute poterie étrusque, c'est l'imitation du métal obtenue par l'emploi d'une sorte de pâte fumigée noire qui se prête aux mêmes motifs de forme et de décoration que le bronze, par exemple.

C'est ce dont les auditeurs de Mme Flot ont pu se rendre compte par l'examen de différents spécimens de céramique étrusque.

\*\*

### **La Famille de Jouenne d'Esgrigny à Compiègne**

*Compte rendu de la 6<sup>e</sup> et dernière Conférence*

Le général de Seroux a terminé son étude, par l'examen des relations de Jules (d'Esgrigny) d'Herville, avec le collège de Compiègne.

Jules d'Herville fréquenta le collège de Compiègne, de 1818 à 1826. Il y fut un excellent élève, et nul doute qu'il n'ait conservé de cette période de sa vie, le meilleur souvenir.

Aussi, lorsque fut décidée, en 1873, la formation d'une Association des anciens élèves du Collège, le commandant d'Herville, en retraite à Marseille, envoya aussitôt son adhésion.

Depuis, à l'époque de l'Assemblée générale annuelle, il adressa régulièrement, à ses anciens

condisciples, une lettre de regrets poétiquement exprimée en vers.

Malgré tous ses efforts, M. le général de Seroux n'a pu consulter tous les bulletins, de 1873 à 1885, donnant les comptes-rendus de ces réunions annuelles, et les années 1875 et 1876 sont restées introuvables.

Hélas ! en 1884, le bureau de l'Association est informé du décès du commandant d'Herville, par le renvoi de la quittance de cotisation. Ce fut à l'Assemblée de 1885 que le Président prononça son éloge funèbre et, à propos de la décoration d'officier de la Légion d'honneur du Commandant d'Herville sur le champ de bataille de Solferino, il fit allusion à l'aïeul, l'écuyer de Jouengues, l'attourné de Compiègne, qui dut tressaillir dans sa tombe.

Mais, la meilleure oraison funèbre, pour lui comme pour toute cette descendance de la branche de Picardie, n'est-elle de pouvoir dire qu'ils furent tous de bons Compiègnois, en même temps que d'excellents parents, pour un nombre considérable de familles de Compiègne.

\*\*

M. J.-R. Lefèvre, continuant la lecture de son Histoire de Compiègne pendant la Guerre, nous montre bien la physionomie de notre ville pendant les premiers jours qui suivirent la mobilisation. Qui ne se souvient encore de ces journées si pleines d'événements, d'angoisses et d'espoirs ? C'est le rôle de l'historien de faire revivre le passé. Celui-là n'est pas loin de nous et M. Lefèvre, dont le style a toute la sobriété des faits, n'en néglige aucun de ceux qui sont nécessaires à son récit. Ainsi nous conduit-il jusqu'à la veille de l'arrivée des Barbares. Leur passage dans notre ville fera l'objet d'une prochaine lecture.

\*\*

Le remarquable rapport, envoyé par M. Escard,

sur le 56<sup>e</sup> Congrès des Sociétés savantes, tenu à Paris, du 3 au 6 avril 1923, a été lu par le secrétaire de la Société, M. Mestre.

Ce rapport nous signale heureusement quelques ouvrages ou études pouvant intéresser notre région et les travailleurs de la Société.

Citons entre autres le travail de M. le Dr Parmentier, Président de la Société archéologique de Clermont : « Histoire de Rousseloy au début du XIX<sup>e</sup> siècle. — L'administration d'une commune rurale de l'Oise (1801-1824) ».

\*\*

Le compte rendu de l'excursion de la Société Historique de Compiègne à Pierrefonds, Saint-Jean-aux-Bois, Béthisy et Vaudrampont, sera fait par M. Hémerly.

\*\*

La prochaine réunion de la Société aura lieu le mercredi 21 novembre, à 13 h. 30.

Pour la Société,

*Le Secrétaire* : J.-B. MESTRE.

---



# SOCIÉTÉ HISTORIQUE

DE COMPIÈGNE

*Séance du 21 Novembre 1923*

Présidence de M. le Comte J. de Breda.

Étaient présents :

MM. H. Ancel, Henry d'Aulnois, C. Barré, Mme J. de Breda, Mlle de Breda, J. Béreux, R. Chevallier, Daussy, Delaidde, Escard, Evliot, Hémcry, Mestre, Comte de Montbas, Chanoine Pihan, F. de Sesseval, Général de Seroux, Mme de Thannberg, J. Trabucco, Abbé Toillon.

Excusés : MM. Fournier Sarlovèze, H. Ragu, et J.-R. Lefèvre.

La séance étant ouverte, M. le Président propose l'admission comme membre de la Société de M. Ladan-Bochairy, présenté par M. le Comte J. de Breda et M. Teyssier.

Après dépouillement du courrier, M. le Président annonce les publications suivantes reçues par la Société et mises à la disposition de ses membres :

Bulletin de l'Académie Delphinale, 5<sup>e</sup> série, T. XII ;

Travaux de l'Académie nationale de Reims, 136<sup>e</sup> vol.

Vol. XL des Publications de la Section historique de l'Institut du Grand Duché du Luxembourg ;

Annales de la Société historique et archéologique de Saint-Malo, années 1921-1922 ;

Bulletin de l'Académie royale de Belgique, 1923 - I ;

Bulletin de la Société archéologique de Sens, T. XXXII ;  
 Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest, 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> trimestres 1923 ;  
 Bulletin mensuel de la Société d'Archéologie lorraine, nos 7 et 9 - 1923 ;  
 Bulletin de la Société historique des Antiquaires de la Morinie ;  
 Bulletin de la Diana, nos 5 et 6 - 1922 ;  
 Tables générales des Bulletins du Comité des Travaux historiques, 1883-1905 ;  
 Mémoires de l'Académie d'Amiens, T. 53 et 54 ;  
 Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie, 1922 n<sup>o</sup> 4 et 1923 n<sup>o</sup> 1 ;  
 Revue Mabillon, nos 51 et 52 ;  
 Comptes rendus et Mémoires de la Société d'Archéologie de Senlis, 5<sup>e</sup> série, T. IX ;  
 Essai iconographique sur Saint Come et Saint-Damien, par le Dr Jean Vergnet.

\*\*

La disparition prématurée du grand et laborieux savant qu'était M. Lefèvre-Pontalis, décédé à Vieux-Moulin, frappe cruellement la Société historique de Compiègne.

M. Lefèvre-Pontalis avait bien voulu accepter la présidence honoraire de la Société, mettant à notre service sa magistrale compétence des choses historiques et archéologiques.

Notre Président, qui rappelle tous ses titres, à nos regrets, après s'être fait l'interprète des sentiments de tous les membres de la Société envers sa famille si éprouvée, annonce que M. R. Chevallier a bien voulu se charger du pieux devoir de retracer la vie et l'œuvre de notre éminent collègue.

\*\*

Sur la proposition de M. le Comte de Montbas, qui signale l'excellente notice nécrologique consacrée à M. le Baron de Bonnault d'Houët

par le Bulletin trimestriel des Antiquaires de Picardie, M. le Président décide de donner lui-même lecture de ces quelques pages qui nous feraient mieux aimer, s'il était possible, celui dont le souvenir est encore si vivant parmi nous.

\*\*

M. R. Chevallier, l'un des organisateurs du 86<sup>e</sup> Congrès de la Société Française d'Archéologie, en a rédigé, pour la Société historique de Compiègne, un compte rendu parfait.

Après avoir finement tracé la physionomie de ces assises annuelles, le narrateur nous a conduits, à la suite des guides les mieux qualifiés, à travers le pays rhodanien, si riche, lui aussi, en vieux vestiges et en témoignages d'art.

Aussi, croyons-nous volontiers M. Raymond Chevallier lorsqu'il nous assure que, même après l'étude de la vallée du Rhin, celle du Rhône fut loin d'être une déception pour les congressistes, comme on aurait pu le craindre.

Les divers pèlerinages de ces amoureux du passé ne se sont pas accomplis sans que surviennent quelques péripéties, dont les incidents nous sont contés avec humour.

Avant le retour, M. R. Chevallier, en compagnie de M. Mareuse et de quelques autres collègues, a voulu consacrer quelques jours à la Savoie. Ce qui nous vaut encore une jolie description de la ville morte d'Albertville, dont le pittoresque abandon offre, paraît-il, une image semblable à celle de nos villes dévastées.

Hélas ! ajoute avec émotion, en terminant, M. R. Chevallier, c'était le dernier Congrès dont notre distingué Président de la Société française d'Archéologie devait diriger les travaux.

A peine âgé de 60 ans, M. E. Lefèvre-Pontalis

est décédé à Vieux-Moulin le 5 novembre dernier.

À l'occasion de ce douloureux événement, chacun s'associe religieusement aux paroles émues de M. R. Chevallier et prend sa part de la douleur d'une famille, de même qu'il voudrait lui voir trouver une consolation dans la sympathie qui l'entoure, suprême et juste hommage rendu à une mémoire vénérée.

\*\*\*

M. Hémery avait bien voulu se charger du compte rendu de l'excursion de la Société historique de Compiègne, à Pierrefonds, Morienvail, Béthisy - Saint - Pierre et Saint-Jean-aux-Bois, faite sous la conduite du Comte J. de Breda. L'érudition de notre actif collègue a su tirer des souvenirs de cette agréable journée, quelques pages dignes d'être relues avec fruit. D'ailleurs, il faut noter que les membres de notre Société n'avaient jamais été aussi nombreux en pareille circonstance.

\*\*\*

Ensuite, M. Hémery a fait part à la Société :  
1<sup>o</sup> D'une découverte d'ossements fossiles d'« Eléphas primigenius », dans une grévière, près de Choisy-au-Bac (Oise), Lieu dit « Le Pont des Rêts ».

Il présente une molaire de ce géant préhistorique ; elle passe de main en main et intéresse vivement ;

2<sup>o</sup> De découvertes de sépultures du moyen âge avec mobilier funéraire composé de coupes ou vases en terre vernissée, lors des fouilles exécutées, en 1923, à Dives et Antheuil (Oise), pour l'établissement des fondations des nouvelles églises.

Au sujet des monnaies, M. Daussy présente le dessin d'un écu d'or de Charles VI, trouvé à

Compiègne, et M. Hémary une monnaie de Charles VIII, trouvée, en 1923, à Breteuil (Oise). Il s'agit d'un « Karolus » en bas argent, variété assez curieuse du n° 19 des « Monnaies royales de France » de M. Hoffmann.

A l'issue de la séance, les membres de la Société se sont rendus au Musée Vivenel pour examiner les objets offerts par notre collègue. M. Daussy : une pierre tombale du XVI<sup>e</sup> siècle, trouvée près de l'église Saint-Antoine, et une lanterne en bronze du XVIII<sup>e</sup> siècle ayant servi à l'éclairage de la ville jusqu'en 1853.

\*\*

L'ordre du jour de la prochaine séance, qui aura lieu le mercredi 19 décembre, est fixé de la manière suivante :

M. J.-R. Lefèvre. — Histoire de Compiègne depuis 1914 (*suite*)

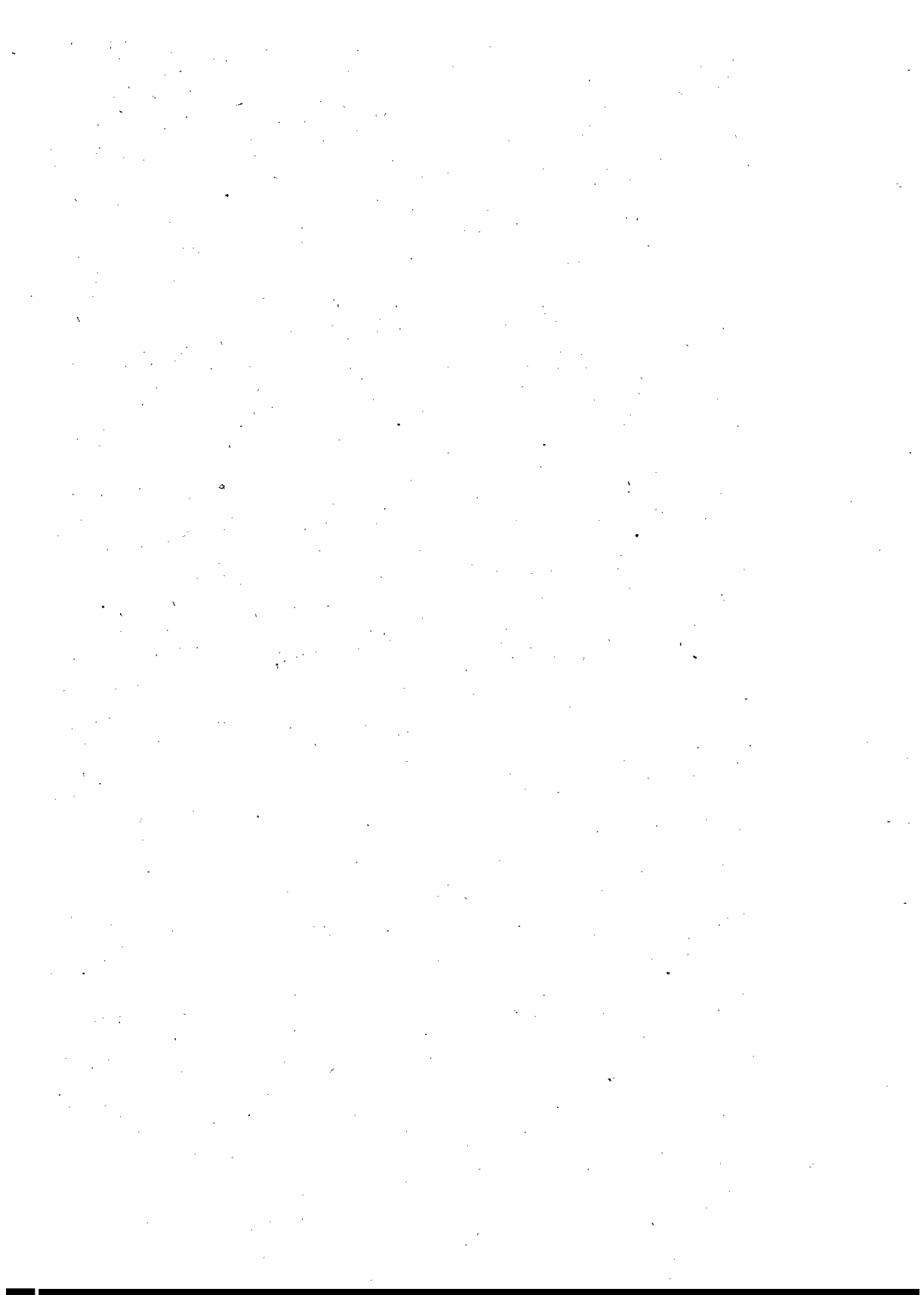
M. Hémary. — Notes pour servir à l'histoire archéologique de Nampcel.

M. Mestre. — Discours de Claudio Tolommei, ambassadeur de Siègne, prononcé devant le Très-Christien roi de France Henri II, à Compiègne, décembre 1552.

Pour la Société,

Le Secrétaire : J.-B. MESTRE

---



# SOCIÉTÉ HISTORIQUE

## DE COMPIÈGNE

Séance du 19 Décembre 1923

Présidence de M. le Comte J. de Breda

Étaient présents : MM. C. Barré, J. Béreux, Mme de Breda, Blondelle, Cauchemé, Daussy, Delaidde, Dous, Evilliot, Mme Flot, Hémerly, Mestre, Chanoine Pihan, Comtesse de Thannberg, Abbé Toillon.

Absents excusés : MM. Fournier Sarlovèze, J. Trabucco, Escard, R. Chevallier.

Le procès-verbal de la précédente séance est adopté après la lecture, par M. Hémerly, d'une lettre de M. Dieudonné au sujet de la pièce de monnaie déjà présentée et qui est bien réellement inédite.

Il est ensuite décidé de donner une suite favorable à la demande de M. de Nalèche et de tenir le *Journal des Débats* au courant des travaux de notre Société.

M. Léon Dous est présenté comme membre titulaire par MM. Cauchemé et Hémerly et, suivant l'usage, cette candidature est ratifiée en fin de séance.

\*\*

Sur l'invitation de M. le Président, M. J.-R. Lefèvre continue la lecture de son « Histoire de Compiègne depuis 1914 ».

Au moyen de nombreux documents et de tous les souvenirs qu'il a pu évoquer, jour par jour, heure par heure, il reconstitue la vie de

59

ant,  
leur  
om-

que  
nce  
eut  
nds  
vo-  
roi.  
em-  
pro-  
able

lans  
cle,  
râce

Roi  
et  
nois  
sont  
an-

dé-  
que  
ter-  
et  
rent  
eur.  
554,  
leur  
je  
ans  
in-  
vo-

lar-  
de  
oie,  
plo-

mate italien avait su intéresser à la cause de sa patrie.

\*\*

Mme la Comtesse de Thannberg présente quelques dessins d'habitations ligures existant encore dans les environs du Puy-en-Velay. Cette description d'antiques vestiges de notre sol et les explications qui les suivent, intéressent vivement.

\*\*

L'ordre du jour de cette séance étant épuisé, M. le Président annonce celui de la séance du mercredi 23 janvier 1924, ainsi établi :

1. Exposé de la situation financière de la Société par le Trésorier, Me Flamant.
2. Renouvellement du Bureau pour les années 1924-1925.
3. Histoire de Compiègne depuis 1914, par M. R. Lefèvre (*suite*).
4. Les vases grecs du Musée Vivenel, par Mme Flot.

Pour la Société,

*Le Secrétaire* : J.-B. MESTRE.

---



# UNE VISITE

## à l'Abbaye de Saint-Antoine-le-Viennois

Lu aux Séances du 20 Mars  
et 17 Avril 1914

---

### Saint-Antoine de Compiègne

Dans l'histoire de la paroisse de Saint-Antoine de Compiègne, de notre collègue M. Guynemer, nous voyons qu'en 1199, la ville de Compiègne fut divisée en trois paroisses, dont deux nouvelles.

Si, dès le principe, le patronage de saint Jean-Baptiste parut avoir la préférence pour l'une des églises à construire, c'est néanmoins celui de saint Antoine qui l'emporta.

Les motifs de ce choix nous paraissent simples, et s'expliquent facilement par la renaissance en France du culte de saint Antoine l'ermite.

Rechercher les origines du culte de saint Antoine en France, en suivre le développement dans le principal sanctuaire dédié à ce saint, tel est le but de cette étude.

Je m'excuserai tout d'abord d'entraîner mes auditeurs un peu loin de Compiègne, mais je ferai mon possible pour les y ramener, quand le développement du récit le permettra.

### Haut-Dauphiné

L'Isère, dans la dernière partie de son cours, est dominé au sud par la puissante

---

muraille du Vercors, qui ne laisse échapper par quelques échancrures que des torrents impétueux; c'est le Haut-Dauphiné avec ses pâturages et ses forêts de sapins.

### **Bas-Dauphiné**

Au nord, c'est le Bas-Dauphiné qui s'étend jusqu'à Lyon, renfermant des hauteurs de sept cents mètres au plus. De petites vallées, dont la direction est souvent nord-sud, donnent naissance à des cours d'eau d'une allure tranquille, jusqu'à leur réunion avec l'Isère.

Que le voyageur vienne de la direction de Lyon au nord ou de Saint-Marcellin au sud, il sera plus d'une fois enchanté par les sites qu'il traversera, les points de vue ravissants qui tout à coup se présenteront à ses regards.

Mais si chez lui l'amant de la nature se double d'un archéologue, et qu'il suive la route de Saint-Marcellin à Roybon, il s'arrêtera émerveillé, lorsqu'à un détour du chemin, il apercevra, à flanc de côteau, une église gothique, entourée de vastes bâtiments, et, plus bas, dans la vallée, les maisons d'un bourg.

Pour qui connaît le Dauphiné, l'apparition d'un monument gothique provoque un étonnement que suit un vif sentiment de curiosité.

Cette église est la basilique de Saint-Antoine, et les bâtiments qui l'entourent sont ce qui reste de la célèbre abbaye.

### **Origines du culte de Saint Antoine**

En 1070, un Dauphinois, nommé Jocelin,

fils de Guillaume le Cornu, seigneur de Châteauneuf, de l'Albenc et autres lieux, descendant des comtes de Poitiers, se rendit en Terre Sainte avec de nombreux compagnons d'armes, pour accomplir un vœu de son père et celui qu'il avait fait lui-même dans une grave circonstance, où sa vie était en danger.

#### **Le corps de Saint Antoine apporté en France**

Jocelin ayant eu l'occasion de rendre à l'empereur romain Diogène des services signalés, obtint de la munificence de ce souverain, le corps de saint Antoine ermite de la Thébaïde, que l'on conservait à Constantinople. Jocelin hâta son retour en France et, sur les conseils de l'archevêque de Vienne, conçut le projet d'élever au saint anachorète, en un lieu appelé la Motte des Bois, aujourd'hui Saint-Antoine, dont il était seigneur temporel, un temple digne de sa vaste renommée.

#### **Fondation de l'Eglise**

Ceci se passait vers 1080, et l'église actuelle de Saint-Antoine aurait été commencée cette année-là, mais, en attendant l'achèvement de cette vaste basilique, l'on fit construire un petit oratoire pour recevoir les reliques vénérées.

#### **Dévotion à Saint Antoine ermite**

Dès ce moment, les prodiges qui couronnèrent les premiers hommages publics que l'Occident rendit à saint Antoine donnèrent naissance à une dévotion souvent ardente,

---

qui s'est manifestée dans diverses régions par des fondations religieuses, dont quelques-unes subsistent toujours. Tout un quartier populeux de Paris porte le nom de saint Antoine, et il est peu de provinces où ce nom n'ait été donné à une église, à une chapelle, à une maladrerie, à une rue, à un sentier.

On peut même dire qu'il fut un temps où la dévotion à saint Antoine ermite était presque universelle. Guignes, successeur de Jocelin, hérita de sa dévotion pour saint Antoine.

Des flots de population vinrent vénérer les reliques du saint à La Motte des Bois.

#### Le feu Saint-Antoine

L'ordre hospitalier de Saint-Antoine de Viennois naîtra de cette affluence de pèlerins.

Un mal terrible, connu des Grecs et dont Virgile a parlé, vint fondre sur l'Occident. Le Dauphiné en fut particulièrement atteint. Il débutait par une tache noire ; puis ce mal, que la médecine empirique du temps était impuissante à guérir, couvrait tout le corps des malades de pustules noires, recélant un feu dévorant ; et les malheureux pestiférés mouraient en quelques heures, sans secours, sans consolations, car nul n'osait s'approcher d'eux.

C'était le feu sacré, *ignis occultus*, ou mieux, suivant l'appellation vulgaire, le feu Saint-Antoine.

#### Les Hospitaliers

Les Dauphinois, se souvenant des mira-

---

cles opérés à la translation du corps de saint Antoine, coururent en foule à l'oratoire de La Motte des Bois, pour enrayer le fléau qui décimait la province. Ceci se passait en 1090. Deux notables personnages, Gaston, seigneur de la Valloire, et son fils Gérin, s'étant rendus à La Motte pour remercier le patriarche des cénobites de les avoir délivrés de graves maladies, et voyant l'encombrement de l'oratoire, ainsi que l'abandon où se trouvaient les pèlerins, furent émus, et ils résolurent de se consacrer désormais au soulagement des pestiférés.

Ils s'adjoignirent huit autres personnages, et c'est ainsi que prit naissance l'œuvre des Antonins.

Guignes, seigneur de La Motte des Bois, leur concéda une maison rapprochée de l'oratoire pour servir de monastère et d'hôpital. Puis il fit venir de l'abbaye de Montmajour, près Arles, vingt bénédictins à qui il confia le prieuré et l'achèvement de la basilique.

À Gaston et aux neuf hospitaliers le soin des malades, aux bénédictins de Montmajour la sollicitude des choses spirituelles.

Désormais, l'œuvre est assurée, l'ordre hospitalier de Saint-Antoine est fondé.

« L'ordre hospitalier de Saint-Antoine  
« de Viennois, dit M. Adrielle, à qui nous  
« faisons de fréquents emprunts, a le pre-  
« mier, entre tous les ordres, créé et déve-  
« loppé en France, sur de larges bases,  
« l'assistance publique. C'est là un fait  
« acquis à l'histoire.

« Pendant plus de six cents ans, cette  
« corporation a eu l'insigne honneur de  
« la bravoure, du désintéressement, du  
« courage moral, et l'Europe entière a vu  
« ses membres se dévouer sans relâche au  
« soulagement des populations atteintes si  
« fréquemment du feu Saint-Antoine.  
« Aussi, le nom des Antonins est-il resté  
« partout synonyme de bienfaiteurs.

« Ils ont disparu quand leur œuvre a  
« paru terminée, mais les générations sui-  
« vantes ont gardé de leur mémoire une  
« vénération exempte de préjugés et de  
« faiblesse. »

#### **Le Pape Calixte II consacre la Basilique**

Nous arrivons au commencement de l'année 1119. Guy de Bourgogne, archevêque de Vienne, voyait avec une vive satisfaction l'ordre nouveau prospérer et les progrès de la construction de l'église.

Le 29 janvier, le pape Gélase II mourait à Cluny. Elu aussitôt pape sous le nom de Calixte II, l'archevêque de Vienne était couronné le 9 février dans sa métropole.

Le 20 mars, nous le trouvons à Saint-Antoine. Il vient, avant de partir pour le concile de Toulouse, consacrer solennellement la nouvelle basilique en présence de plusieurs prélats, de plusieurs chefs d'ordre et de toute la noblesse du pays.

#### **Il reconnaît les Reliques du Saint**

Les annalistes de l'ordre de Saint-Antoine rapportent, qu'à cette occasion, Calixte II fit une reconnaissance des reliques du saint. La châsse qui les renfer-

mait fut ouverte et l'on y constata la présence, outre l'ossature du pieux ermite, d'un drap de soie blanc, sur lequel on apercevait une légère poussière de couleur brune, mêlée de paillettes qu'on supposa devoir être le résidu de l'habit de palmes que saint Paul avait donné au pieux anachorète.

Une membrane roulée portait en caractères grecs cette légende : *Hoc est corpus Sancti Antonii abbatis ex Egypto. Amen, Amen.*

Le tout fut ensuite placé dans une châsse en bois de cyprès.

#### **Reconnaissance par le Pape du nouvel Ordre**

Avant de quitter la maison de l'Aumône, le pape Calixte II promulgua une bulle en faveur de l'ordre naissant, qui était dirigé par un grand maître comme l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem.

Les frères hospitaliers vivaient côte à côte avec les bénédictins, mais, tandis que ceux-ci étaient tout à l'honneur, ceux-là étaient exclusivement à la peine. Cette situation se prolongea jusqu'en 1297, époque à laquelle les bénédictins de Montmajour quittèrent à tout jamais le prieuré de Saint-Antoine.

#### **Le Pape Boniface VIII érige les Hospitaliers en Congrégation régulière**

En cette même année 1297, Boniface VIII, pénétré de cette pensée que c'est un devoir pour lui d'environner d'honneurs le corps

glorieux de saint Antoine et la demeure que le Seigneur lui a choisie, érige le prieuré en abbaye, exempte tous les religieux de l'ordinaire et décide qu'ils seront soumis immédiatement au Souverain Pontife.

Cette bulle d'érection de 1297 est le titre constitutif et primordial de la congrégation de Saint-Antoine.

On remarquera, en effet, que Boniface VIII, en transformant les Hospitaliers, qui n'étaient alors que de pieux et illustres laïques, consacrés à secourir les malades, en congrégation régulière, les érige en chanoines réguliers sous la règle de Saint-Augustin et donne la qualité d'abbé au chef de cette congrégation.

#### **Le premier Chapitre général Statuts — Costume**

Le chapitre général de la nouvelle congrégation, réunie le 13 avril 1298, régla les nouveaux statuts de l'ordre et les fit ratifier par le Souverain Pontife.

Ces constitutions portaient notamment que les religieux seraient divisés en trois catégories : prêtres, laïques, convers. Qu'il y aurait, sous le nom d'abbé, un chef suprême, et dans chaque commanderie un chef nommé commandeur.

Que le costume serait simple, qu'il se composerait d'une tunique noire surmontée d'un gros capuchon, d'un manteau se joignant au cou par une agrafe et que sur la tunique et sur le manteau serait placé, du côté gauche, un *tou* en camelot d'azur.

---



### **Suppression de l'Ordre des Hospitaliers de Saint-Antoine**

L'ordre des Antonins subsista après différentes vicissitudes jusqu'en 1775, époque à laquelle le ministre Loménie de Brienne obtint sa suppression. Il se fondit dans l'ordre de Malte.

A cette date de 1775, il existait sept prieurés : France, Aquitaine, Champagne, Toulouse, Saint-Gilles, Auvergne et Allemagne, comprenant trente commanderies.

Le prieuré de France comprenait les commanderies de Paris, Rouen, Reims et Troyes.

Les religieux étaient au nombre de 210. En 1789, il n'en existait plus que 66, trois seulement prêtèrent le serment d'obéissance à la Constitution civile du clergé. Les autres terminèrent leur vie sur l'échafaud, dans les prisons ou en exil.

### **L'Ordre de Malte hérite des Antonins**

Par l'éclat plusieurs fois séculaire de sa renommée, l'ordre hospitalier de Saint-Jean de Jérusalem ou de Malte pouvait assurer la perpétuité des fondations antoniennes. Malheureusement, il n'en fut pas ainsi.

### **Dames Chanoinesses de Malte**

Le parlement de Grenoble avait obtenu du roi, en 1779, l'établissement d'un chapitre de filles nobles aux lieu et place des Antonins. Les chevaliers de Malte cédèrent leur nouvelle acquisition à des dames chanoinesses de leur ordre.

Toutefois, désireux de profiter le plus

longtemps possible des revenus abbatiaux; les chevaliers de Malte retardèrent jusqu'en avril 1787 l'investiture des dames chanoinesses, et encore fallut-il qu'un arrêt du parlement de Grenoble les y obligeât enfin.

Ces dames étaient animées d'excellentes intentions; elles prirent possession des bâtiments qu'elles firent réparer et des domaines de l'abbaye qu'elles firent exploiter; elles acquittèrent les fondations pieuses imposées par les anciens donateurs, et reprirent autant qu'elles purent les traditions d'hospitalité qui avaient été la gloire des Antonins.

Constituées en communauté, elles attirèrent à elles beaucoup de novices venues de diverses parties de la France.

#### **Dames Chanoinesses**

Borel d'Hauterive nous a conservé les noms des premières dames chanoinesses, elles étaient au nombre de treize, la grande prieure était Mme Gallien de Chabons.

#### **Novices**

Déjà, en 1789, les novices étaient au nombre de 350.

M. le baron de Leusse, dans une notice consacrée à son arrière-grand-père, le marquis de Leusse, conseiller au parlement de Grenoble, guillotiné le 14 janvier 1794, publie la liste de ces novices. Parmi les noms de familles connues à Compiègne, nous relèverons ceux de Mmes Barthou de Montbas, de Mun, de Piolenc; enfin, trois dames de Jumillac, de trois familles différentes.

---

Le décret du 2 novembre 1789, en confisquant au profit de la nation les biens du clergé et des couvents, acheva la ruine de cet établissement. Les dames chanoinesses de Saint-Antoine durent alors produire un dénombrement de leurs biens qui furent presque tous vendus ou morcelés.

La Révolution poursuivit son œuvre, et bientôt il ne sera plus question, ni des Antonins, ni des chevaliers de Malte, ni des dames chanoinesses.

Tout ce monde, qui n'avait pourtant fait que du bien aux malheureux, sera dispersé ou finira ses jours sur l'échafaud révolutionnaire.

#### La Basilique

Au commencement du xiv<sup>e</sup> siècle, quand les Antonins eurent acquis la seigneurie du lieu, ils firent construire autour du bourg, au sud et à l'ouest, de fortes murailles percées de plusieurs portes et dont on retrouve des vestiges importants.

Les bâtiments de l'abbaye formaient, à l'est et au nord, une véritable citadelle renfermant l'église.

Des rues étroites, bordées de maisons parfois assez élevées, pressées les unes contre les autres, et éclairées souvent par des croisées à meneaux ou garnies d'énormes barres de fer, donnent au bourg une apparence moyen-âge très curieuse.

Pour se rendre à la basilique, on peut prendre la grand'rue, on longe à droite l'agglomération de maisons appelées le faubourg, et de l'autre la masse imposante du gros mur, rempart bâti en forte maçonnerie.

rie et à grand appareil descendant à une profondeur de plus de 20 mètres. En haut de la montée se trouve le grand escalier, aux degrés monumentaux, conduisant devant le portail de l'église; il est couronné par une porte du xvii<sup>e</sup> siècle, et faisant face à un autre de la même époque donnant accès, au nord, aux jardins et bâtiments de l'abbatiale.

Entre ces deux portes s'étend devant l'église une longue terrasse, s'appuyant sur le gros mur, d'où l'on jouit d'une belle vue sur la vallée.

L'église actuelle fut certainement commencée avant la consécration en 1119 par Calixte II, mais, à cette époque, les travaux devaient être fort peu avancés. Les fondements du sanctuaire et des deux piliers méridionaux de la première travée sortaient probablement à peine de terre. Les bases carrées de ces piliers sont du pur romain et ceux du sud portent encore très apparentes des griffes, marque distinctive du commencement du xii<sup>e</sup> siècle. Mais le reste du monument est franchement gothique et date des xiii<sup>e</sup>, xiv<sup>e</sup> et xv<sup>e</sup> siècles.

Sans transept proprement dit, il se compose, à l'intérieur, de trois nefs de huit travées séparées par deux rangs de piliers, d'une abside très allongée et de nombreuses chapelles entourant les collatéraux.

Les dimensions sont de 62 mètres de longueur sur 32 de largeur; la hauteur sous voûtes s'élève à 22 mètres.

Nous sommes loin des dimensions de nos grandes cathédrales du Nord.

---

En contemplant la basilique, on ne peut s'empêcher de constater l'influence de l'art italien, cherchant à faire ressortir la nef centrale.

Celle-ci, en effet, domine fortement les latérales, tout en leur laissant une allure élancée par les contreforts très saillants, surmontés de pinacles. Elle est, en outre, coupée dans toute sa longueur par une galerie courant à la hauteur des collatéraux et marquant une préférence assez sensible pour les lignes horizontales, et la prédominance du principe de stabilité sur celui de la direction en hauteur, constaté dans presque toutes nos églises gothiques françaises des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles.

Chacune des trois portes du grand portail est surmontée d'un fronton aigu ou gable orné de crosses végétales ; malheureusement, celui du milieu a été abattu au niveau de la galerie. Au-dessus et par côté sont 62 niches finement sculptées, mais privées des saints et des anges qui les décoraient autrefois.

Les portes latérales de la basilique n'étaient point primitivement où elles se trouvent maintenant ; celle du midi, la plus intéressante, est un beau spécimen de l'architecture du XV<sup>e</sup> siècle.

D'après le plan primitif, l'église devait avoir deux clochers ; celui de gauche n'a été élevé qu'à hauteur des collatéraux. On retrouve dans celui qui subsiste les caractères du XIII<sup>e</sup> siècle ; avant les guerres de religion, il se terminait probablement par une terrasse.

Les combles au-dessus des collatéraux,

anciennement recouverts de larges dalles de pierre ou de lames de plomb, n'étaient pas la partie la moins intéressante du monument.

Une forêt de pinacles variés de forme s'y élevant, l'enchevêtrement gracieux des arcs-boutants, les fines sculptures des chapiteaux des colonnettes des croisées et des retombées d'arc, les balustrades ajourées, devaient en faire de splendides terrasses à promenoir.

Parmi les églises du Dauphiné, aucune n'offre plus de régularité des proportions et de beauté dans l'ensemble. Du seuil de la porte principale, le regard plonge dans une perspective vaste et plus lointaine que l'abside.

Les voûtes reposent sur les gracieuses colonnettes de l'abside et sur seize piliers en croix double dans la nef.

Un triforium et une galerie supérieure circulent autour de l'enceinte; le premier est orné d'arcades géminées dans le chœur et ternées dans la nef.

Dans plusieurs chapelles et dans les nefs latérales, les sculpteurs ont semé les produits merveilleux de leur ciseau et des meilleures époques de l'art. La flore locale a fourni presque tous les modèles de l'ornementation extérieure et intérieure.

La basilique contenait, d'après des témoignages certains, pour le moins 30 chapelles, dont quatorze latérales, quatre s'ouvrant sur la première travée et tournées comme le maître-autel, une sur le côté du chœur. Elle a encore 18 autels.

M. Henri Ferrand, auteur de plusieurs

ouvrages sur le Dauphiné, considère l'église abbatiale de Saint-Antoine comme la plus complète représentation du gothique flamboyant en Dauphiné.

« Avec une allure moins imposante, « dit-il, moins grandiose que la cathédrale « de Vienne, il semble que ses construc- « teurs aient voulu compenser ce caractère « par la profusion des ornements et des « sculptures. Si bien comme sa rivale en « beauté elle paraît incomplète et inache- « vée; elle s'impose à l'admiration par la « perfection de l'art dont elle est émanée « et par le souci minutieux de tous les « détails qui concordent à son ornementa- « tion.

« Malheureusement, la délicatesse même « de ses sculptures l'a, plus que bien « d'autres, exposée au vandalisme, et il « faut par la pensée reconstituer, recom- « pléter ces statues, toutes ces scènes « mutilées, pour en saisir l'harmonieuse « beauté. »

Le maître-autel, construit en 1667 par Jacques Mimerel, sculpteur à Lyon, est en marbre noir, revêtu d'ornements en bronze ciselé.

Deux lions en bronze étaient autrefois de chaque côté de l'autel. La Révolution les a enlevés, ainsi que six statues également en bronze. Les lions se trouvent actuellement au musée de Grenoble.

#### **Reliques de Saint Antoine**

Dans l'autel se trouve la châsse renfermant les restes de saint Antoine. Elle est en poirier façon ébène et presque entière-

ment recouverte de lames d'argent très finement repoussées.

Des documents d'une incontestable authenticité établissent que le personnage que l'Eglise catholique romaine vénère sous le nom de Saint-Antoine, abbé ou le Grand, ou encore Saint-Antoine ermite, est né dans le village de Côme, près d'Héraclée (Haute-Egypte), l'an 251, qu'il a passé toute sa vie dans le désert de la Thébaïde, qu'il y est mort le 17 janvier 356, et qu'il fut enseveli avec une tunique de feuilles de palmiers, qui avait appartenu à un autre anachorète nommé Paul. On sait aussi, à n'en pas douter, que le corps de saint Antoine ayant été découvert en 561, sous l'empereur Justinien, fut transféré solennellement à Alexandrie et de là, vers 635, à Constantinople, où il reposa au milieu de nombreux corps de saints jusqu'en 1070, époque où il fut donné à Jocelin et transporté par lui, en 1080, dans sa terre de La Motte des Bois, depuis Saint-Antoine.

A diverses reprises, en 1119, en présence du pape Calixte II, puis en 1237, il fut procédé à l'ouverture de la châsse qui renfermait le précieux corps, et toujours la présence de ce corps fut constatée.

Quand les bénédictins de Montmajour quittèrent Saint-Antoine, ils furent accusés d'avoir emporté avec eux, sinon le corps entier de saint Antoine, au moins une relique insigne.

Quoi qu'il en soit, il n'en reste pas moins vrai que la plus grande partie du corps du saint repose encore dans la châsse;



sous le maître-autel de l'ancienne abbaye antonienne.

Le procès-verbal de 1307, les vérifications postérieures faites en 1533, 1619, 1648, 1696, 1805 et 1844, ne laissent aucun doute à ce sujet.

#### **Ossuaire de la Basilique**

L'ossuaire de la basilique de Saint-Antoine est certainement l'un des plus riches de France ; avant les guerres de religion, les reliques possédées par l'abbatiale étaient nombreuses et bien précieuses, elles appartenait à plus de 80 saints ; si, à cette époque, il en disparut plusieurs, elles furent remplacées par des reliques extraites des catacombes de Rome, ou données par de pieux personnages.

#### **Objets d'Art**

Il existe encore dans l'église de belles peintures murales, des tapisseries de valeur, ainsi que des tableaux appartenant aux écoles françaises, italiennes, espagnoles et flamandes.

Je signalerai encore les sculptures sur bois de la sacristie abbatiale, les stalles du chœur, des grilles en fer forgé, des vases sacrés et des livres de chant manuscrits.

#### **Christ en ivoire**

Il est cependant un objet qui mérite une mention spéciale, c'est un Christ en ivoire d'un caractère étrange par son excessive maigreur. On ne peut voir sur la croix un combat plus violent entre la vie et la mort, ni contempler sans saisissement et émotion

---

verture d'un chemin de fer d'intérêt local entre la côte Saint-André et Saint-Marcellin.

L'église abbatiale de Saint-Antoine est aujourd'hui église paroissiale.

#### Abbaye

L'abbaye, dans laquelle on pénètre, en venant du bourg, par une porte monumentale du XVII<sup>e</sup> siècle, date de différentes époques, les bâtiments ayant été plusieurs fois incendiés, pillés et saccagés par les Huguenots.

Aujourd'hui, on trouve réunis dans cette même abbaye, un petit séminaire, des écoles communales, la mairie et ses dépendances; quelques logements sont même habités par des particuliers.

Et maintenant on s'explique facilement pourquoi nos ancêtres ont choisi, pour la nouvelle paroisse de Compiègne, le patronage de saint Antoine. Le XII<sup>e</sup> siècle était un siècle de foi, l'immense retentissement des prodiges survenus à Saint-Antoine-le-Viennois était arrivé jusque dans nos régions.

Il ne faut pas chercher ailleurs l'origine du nom de Saint-Antoine de Compiègne.

Comte DE BRÉDA.

---

# UNE VISITE

## à l'Abbaye de Saint-Antoine-le-Viennois

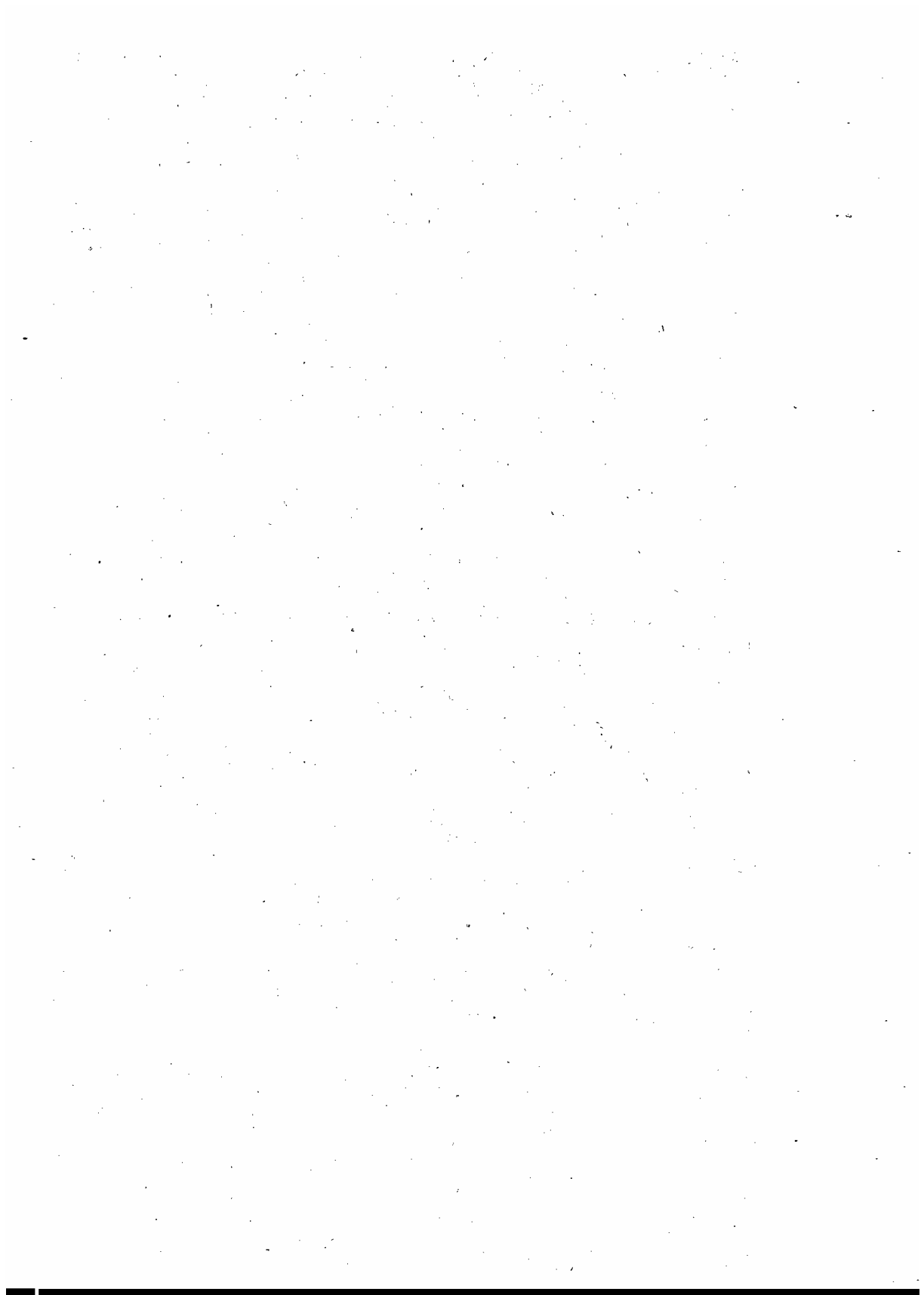
---

### ADDITIF

---

#### Principaux Ouvrages consultés

- 1° *Histoire de l'Ordre hospitalier de Saint-Antoine de Viennois*, par Victor ADRIELLE. — (Aix, Guitton-Talamel, éditeur, 1883).
  - 2° *Visite à la Basilique de Saint-Antoine (Isère)*, par l'Abbé LAGIER, curé de Saint-Antoine, 1902. — (Il a été fait de larges emprunts à cet ouvrage).
  - 3° *Vie du Marquis de Leusse, conseiller au Parlement de Grenoble*, par son arrière-petit-fils, le Baron DE LEUSSE DE SYON. — (Grenoble, 1907).
  - 4° *Grenoble, capitale des Alpes Dauphinoises*, par H. FERRAND. — (Rey, éditeur, Grenoble, 1914).
  - 5° *Les Moines d'Occident*, par le Comte DE MONTALEMBERT.
-



ORIGINE  
DES  
**Reliques de Saint-Antoine**  
DE COMPIÈGNE

---

*(Lu à la Séance du 15 Mai 1914)*

Un petit office propre de Saint Antoine de l'année 1832, à l'usage de l'église royale et paroissiale de Compiègne, contient des détails assez curieux sur l'origine des reliques de ce saint.

Ce sont ces détails que je vais rapporter en comblant autant que possible les lacunes du récit et en rectifiant quelques inexactitudes grâce à d'autres documents, tirés de l'histoire de l'abbaye de Saint-Antoine de Viennois.

La paroisse royale de Saint-Antoine de Compiègne possède depuis l'année 1652 une partie de l'os du bras de son saint Patron, qu'elle a tiré de l'église Saint-Jacques de Meulan, où l'os entier était conservé.

Ainsi s'exprime la 6<sup>e</sup> leçon des matines de la Translation de Saint Antoine :

Un procès-verbal, dont l'original est à Compiègne, montre comment M. Nicolas Périn, conseiller et aulmonier du Roy, Curé dudict Saint Anthoine, obtint cette précieuse relique.

Il s'adressa au Prieur de Saint-Nicaise à Meulan, de qui dépendait l'église de

Saint-Jacques de la même ville, et lui envoya en députation Monsieur Anthoine Pculain, Prestre chanoine de Saint-Maurice de Compiègne, habitué et officier de l'église paroissiale de Saint-Anthoine.

« A la quelle requeste nous inclinant, dit le Prieur, leur aurions favorablement accordé le partage dudict ossement et pour cet effet, en la présence dudict procureur député nous en aurions fait la section en sa longueur qui fut la moitié dudict ossement, dont nous avons délivré l'une audict procureur député, pour la porter auxdits sieurs Curé et Marguilliers, pour la faire enchasser dans un bras d'argent, pareil à celui qu'ils nous ont envoyé en reconnaissance de cet octroy. »

Les Reliques apportées à Compiègne étaient exposées aux principales fêtes de l'année sur la table du banc d'œuvre. Mais le reliquaire d'argent qui les contenait tenta l'avarice et l'impiété en 1793, et ce précieux trésor fut détruit ; le même malheur arriva à Meulan.

Comment et à quel titre le prieuré de Saint-Nicaise de Meulan possédait-il une partie importante des reliques de Saint Antoine, c'est ce que nous allons examiner.

Ce prieuré dépendait de la congrégation bénédictine de Saint-Maur.

Dans l'histoire de l'abbaye de Saint-Antoine de Viennois, nous avons vu que lorsque les bénédictins de Montmajour quittèrent le prieuré de Saint-Antoine, ils furent accusés d'avoir emporté une partie des reliques du pieux ermite. Or, Montma-

jour près Arles était aussi une abbaye de la congrégation de Saint-Maur.

Le prieuré de Meulan dépendait-il de cette abbaye, je n'ai pu, faute de document, établir la filiation, mais la chose n'est pas impossible.

Nous avons dans notre région des exemples de prieurés fort éloignés de l'abbaye dont ils dépendaient.

Je citerai d'abord le prieuré de Saint-Amand de Machemont, filiale de l'abbaye de Saint-Martin de Tournai, et surtout le prieuré de Saint-Léger-aux-Bois qui relevait de l'abbaye de La Sauve-Majeure, à vingt kilomètres de Bordeaux. Or, Meulan n'est pas plus éloigné de Montmajour que Saint-Léger de La Sauve-Majeure.

Quoi qu'il en soit, il est probable que les reliques de Meulan provenaient de Montmajour, d'une abbaye du même ordre, or à défaut de subordination, il pouvait exister entre les deux maisons des relations d'amitiés.

Voyons maintenant ce qu'étaient devenues les reliques de saint Antoine dans l'abbaye du même nom pendant la Révolution.

Disons de suite qu'elles furent mises en sûreté dans les circonstances suivantes, grâce au dévouement des habitants de Saint-Antoine.

Nous avons vu dans une étude précédente, qu'au moment de la Révolution, l'abbaye était occupée par des dames chanoinesses de l'ordre de Malte.

En 1793, Mme de Montcla, grande Prieure, avait été décrétée d'arrestation

et conduite à Grenoble pour y être jugée par le tribunal révolutionnaire. Mais la population de Saint-Antoine et des environs, se souvenant de tout ce qu'elle devait à cette vertueuse femme, délégua auprès du Tribunal une députation dont le chef, M. Vicat, était chargé de remettre une protestation signée de plusieurs centaines de personnes, parmi lesquelles figuraient les notables du pays. Cette protestation fut bien accueillie et valut à Mme de Montcla sa mise en liberté.

Mais il n'y avait plus rien à faire, car le torrent révolutionnaire continuait sa route furibonde.

Mme de Montcla et ses saintes filles le comprirent et se retirèrent où elles purent trouver un refuge.

Avant de partir, les Dames chanoinesses laissèrent les archives et le trésor en dépôt aux mains de M. Vicat, qui, pour plus de sûreté, les fit enfermer dans un caveau muré.

A l'époque du Concordat, en 1802, les ornements, les vases sacrés, l'argenterie et certaines valeurs furent rendus à Mme de Montcla, les papiers passèrent en diverses mains; quant aux reliques, elles furent remises à l'évêque de Grenoble, car Saint-Antoine était passé du diocèse de Vienne, supprimé, dans celui de Grenoble.

Vers 1831, un fléau semblable au feu sacré du onzième siècle menaçait la France: C'était une nouvelle raison pour se rappeler les miracles opérés autrefois par l'intercession de saint Antoine, quand les peuples couraient en foule à la Basilique

---



dé la Motte, où étaient ses principales reliques.

Il appartenait à un évêque du Dauphiné, successeur des illustres prélats du moyen-âge, de consoler la ville de Compiègne qui n'avait pu conserver les reliques dont elle était d'abord enrichie. Un extrait de la réponse adressée par Mgr Philibert de Bruillard, évêque de Grenoble, à M. Auger, chanoine honoraire de Beauvais, curé de Saint-Antoine de Compiègne, fera voir quels ont été à cet égard les desseins de la Providence :

« Votre lettre m'a donné occasion de traiter sérieusement la question de l'authenticité des reliques de saint Antoine. De ce que j'ai lu et entendu, il résulte : que les restes précieux du saint Patriarche ont été conservés sous le maître-autel de la magnifique église de Saint-Antoine, dans une châsse d'argent, jusqu'en 1793; qu'à cette époque, les reliques ont été retirées avec les plus grandes précautions; qu'en 1805, mon prédécesseur en a fait la translation sous le même maître-autel en bronze, où je les ai vues et vénérées...

Heureusement pour mon diocèse et pour vous, mon prédécesseur a fait enlever, à l'époque susdite, une portion suffisante des saintes reliques, pour que j'aie pu aujourd'hui même (7 novembre 1831) en mettre en réserve pour votre paroisse... »

Ainsi la perte que Compiègne avait faite est réparée et, placée dans un beau reliquaire en bronze doré, cette portion des reliques du saint Patriarche offrira aux pieux fidèles les moyens d'honorer plus

Sa science historique et archéologique le firent bientôt remarquer de ses confrères, et il fut élu Président pour l'année 1891. Elu de nouveau pour la période 1898-1899, il dirigea une troisième fois la Société de 1908 à 1911. Entre temps il avait bien voulu accepter, de 1900 à 1907, les fonctions plus modestes de secrétaire.

Il est impossible de résumer en quelques mots le travail considérable de M. le Baron de Bonnault à la Société Historique. Je me contenterai de citer parmi les publications les plus remarquables, le Pèlerinage de deux Picards à Saint-Jacques de Compostelle, et une histoire locale de la Ligue.

Quand, pendant la grande guerre, une partie de notre territoire subit l'invasion, M. le Baron de Bonnault ne fut pas épargné. En 1918, la destruction de son château d'Hailles et le pillage de sa magnifique bibliothèque furent pour lui de dures épreuves. Mais, trouvant dans l'étude un réconfort et une diversion à ses malheurs, il mit au jour son dernier ouvrage, dont l'audition fut un régal pour les membres de notre Société. Pendant plusieurs séances, l'Histoire de Mme de Maignelay, Duchesse d'Halewyn, nous tint sous le charme. L'attention avec laquelle chacun écoutait ce récit prouve l'intérêt que nous y attachions.

D'une remarquable intelligence, travailleur infatigable, d'une érudition hors de pair, doué d'une mémoire étonnante, M. le Baron de Bonnault était en même temps un vrai gentilhomme, serviable, de bon conseil, d'un dévouement à toute épreuve, mais, par dessus tout, d'une modestie singulière. La Société Historique de Compiègne ne suffisait pas à son activité; il était membre de la Société française d'Archéologie et Inspecteur divisionnaire de cette Société. A Compiègne même, il était Conservateur de la Bibliothèque municipale, qu'il contribua à réorganiser après la guerre.

Mais, à côté de l'érudit et du savant, je croi-

rais manquer à ma tâche si je ne saluais en Monsieur le Baron de Bonnault le grand chrétien et l'homme de bien. Il avait réservé les rares loisirs que lui laissaient ses études aux œuvres de la paroisse Saint-Jacques. Il était en particulier Président du Comité des Ecoles libres.

Enfin, il avait accepté la Présidence du Comité national de Jeanne d'Arc.

Ne faisant pas les choses à demi, il s'était donné de toute son âme et de tout son cœur à son Dieu et à son prochain.

Les Pères et les Docteurs de l'Eglise nous enseignent que l'âme, séparée du corps, ne reste pas passive dans les souffrances du purgatoire ou dans les délices de la vision béatifique. Désormais, à l'abri des passions terrestres, l'âme conserve la charité, elle aime ses parents et ses amis, elle prend part à leurs joies, elle s'intéresse à leurs travaux, elle les désire heureux, et les recommande à Dieu.

Confiants dans ces pensées consolantes, nous continuerons dans notre Société nos travaux et nos études, sous le regard de celui qui fut un maître pour beaucoup d'entre nous. Nous tâcherons de faire revivre le passé de notre ville et de notre province, et nous nous efforcerons, en faisant connaître et admirer le pays qui nous a vu naître, de développer l'amour de la plus grande patrie.

Au nom de la Société Historique de Compiègne, je salue avec respect la mémoire de notre regretté confrère M. le Baron de Bonnault, et je prie M. et Mme de Fayolle d'agréer l'expression de notre douloureuse sympathie.

#### **Discours de M. Raymond CHEVALLIER**

*au nom de la Société Française d'Archéologie*

M. Eugène Lefèvre-Pontalis, Directeur de la Société Française d'Archéologie, retenu à Paris par ses fonctions de Professeur à l'Ecole des

rempli d'anecdotes et de souvenirs, il nous a laissé un délicieux portrait de cette vieille maison où il reçut le jour. Son cœur lui resta profondément attaché, ainsi qu'au château de Hailles, autre demeure familiale où il connut tant de jours heureux. Hélas ! l'ouragan a tout emporté, les murs de pierre comme les grands arbres, aussi facilement que les papiers de famille et les vieux souvenirs. De la maison où il est né, de l'Eglise où il fut baptisé, des foyers amis qui accueillirent son enfance, il ne reste que des ruines, tout a été broyé, détruit ; et autour du cimetière qui garde ses morts, s'étend le vaste cimetière des choses, plus lugubre et plus désolé encore, sans la divine promesse de la Résurrection.

Sa Mère, femme de haute valeur morale, exerça sur lui un empire qui garda jusqu'au bout son ascendant souverain. Avec quelle émotion il en parle dans ses mémoires. « Il est inutile, il est presque malséant, dit-il, de vanter chez une mère l'amour maternel, et c'est presque un sacrilège de remuer ces chères reliques du cœur. Mais chez toutes, cet amour est-il aussi élevé dans son inspiration et dans son but, exempt de toute recherche personnelle ? » Et après avoir tracé le portrait de sa Mère avec son visage pâle encadré de cheveux noirs sur lesquels la neige hésite à tomber et fond sous la douceur caressante du sourire, il termine par cet aveu : « Ce qu'il y a de bon en moi vient de ma Mère, le reste est de moi. »

Aussi, quel chagrin quand il dut la quitter pour rejoindre ses frères au Collège. « Je n'y entrais qu'en pleurant, écrit-il, je sentais que mon enfance, ma douce enfance était finie, je quittais ma mère pour la première fois, et je ne reverrais plus qu'en passant la vieille maison, cadre de tant d'affections mortes, symbole vivant d'un passé toujours cher. »

De brillantes études donnèrent à sa vie son orientation définitive. C'est là qu'il contracta

cet amour ardent pour les recherches historiques, qui passionnèrent toute sa vie. Des voix plus autorisées parleront sans doute de ces nombreux ouvrages où l'érudition la plus sûre s'unit à la distinction d'un style toujours châtié. Ils parleront de cette magnifique bibliothèque où s'entassaient les documents les plus rares, et que la guerre n'a pas épargnée. J'ajouterai seulement que ce travail acharné qui absorbait tous ses instants fut aussi pour lui une consolation quand vint à sonner l'heure de l'épreuve et de la souffrance. Car après tant d'autres, M. de Bonnault dut gravir un jour l'âpre montée du Calvaire.

De l'épouse que son cœur avait choisie, il avait eu deux enfants, sa fierté et sa joie. Les brillants succès de son fils légitimaient toutes les espérances. Il venait d'être reçu le premier à l'École des Chartes. L'heureux père se sentait revivre en lui, et déjà il voyait un peu de gloire nouvelle rejaillir sur le vieux blason des ancêtres. La mort, d'un coup d'aile, brisa tous ces espoirs. Le jeune homme disparaît à vingt ans, et la pauvre mère, frappée au cœur, ne peut survivre à sa douleur, elle s'endort à son tour, pour aller rejoindre là-haut l'enfant qu'elle a perdu. Déjà sa fille l'a quitté pour fonder un foyer, et le voilà seul désormais dans sa demeure en deuil, seul avec ses livres et tous ses rêves évanouis. Insister serait cruel, et ne pourrait qu'augmenter encore les regrets cuisants de ceux qui le pleurent.

Quand la terre leur manque, les grandes âmes se tournent du côté du ciel. C'est là que la foi profonde de M. de Bonnault va vivre désormais dans l'attente des biens éternels. Cette foi, il la devait aux leçons et surtout aux exemples de ses parents. « J'entrevois aujourd'hui, a-t-il écrit, tout ce que je dois à ceux qui m'ont appris le chemin de l'Église, et prêché d'exemple. En m'agenouillant à cette place où les miens ont si longtemps prié, je les retrouve mieux que

---

dans le cimetière qui ne garde d'eux qu'un peu de cendre ; ici devant ce chœur désert, et cette chaire muette, leur âme me parle et me guide....., ici vraiment j'ai trouvé la foi. »

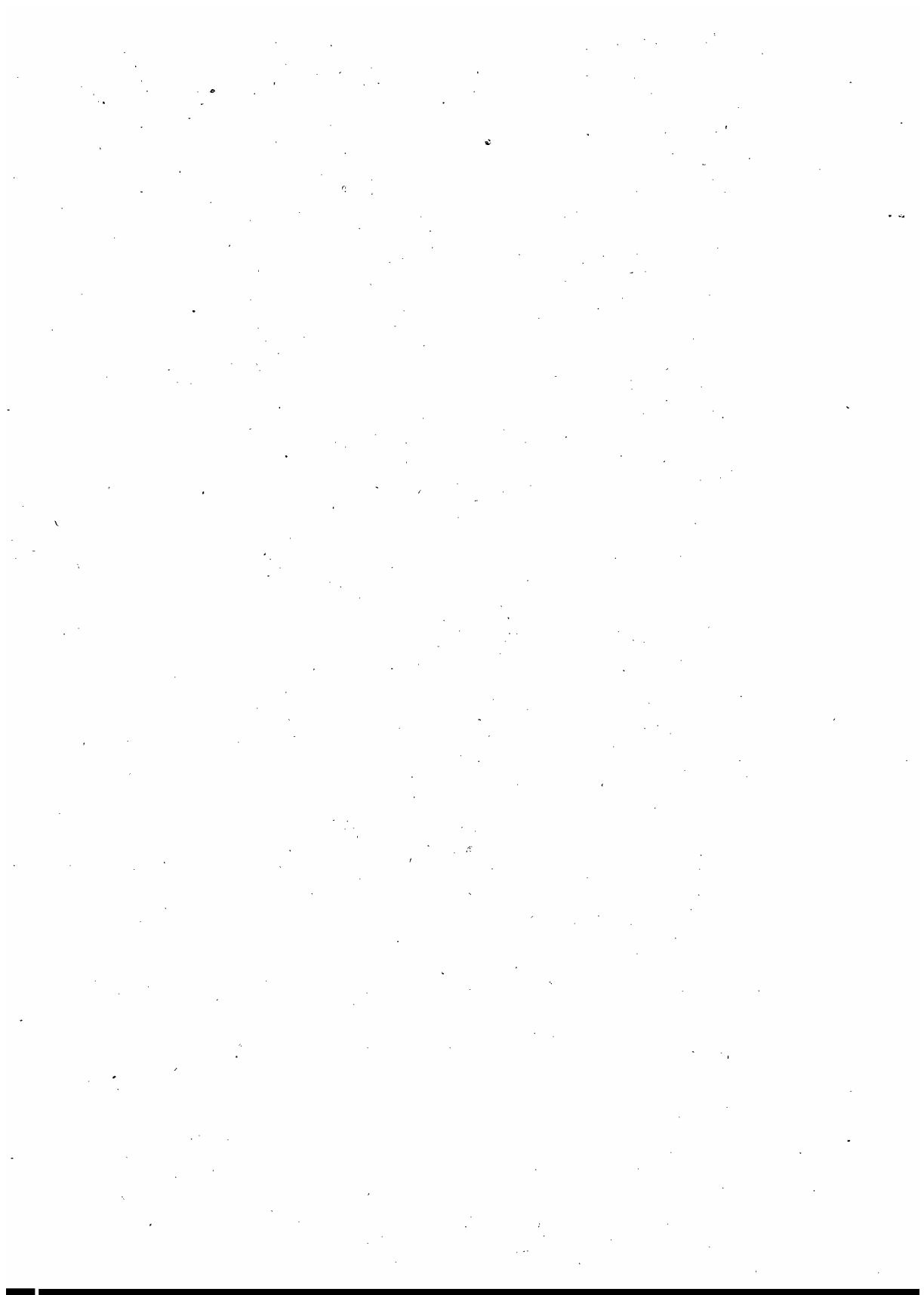
Quand il était à Compiègne, presque chaque matin il assistait à la Messe, et dans ces derniers temps y faisait la sainte communion. Il aimait notre Eglise, et mieux que personne en connaissait l'histoire. Il m'aidait de ses conseils et de ses lumières pour panser ses blessures et hâter sa restauration ; il faisait partie de toutes nos œuvres qu'il soutenait de ses larges aumônes. Il n'ignorait pas que la plus noble et la plus sûre des sciences est celle de la bonté. Mais pour lui, l'œuvre par excellence était celle de nos écoles libres. Que n'a-t-il pas fait pour elles ? C'est que, dans sa pensée, l'école libre c'était la gardienne de l'Evangile, la gardienne du respect, de l'obéissance, du dévouement filial, la gardienne des intérêts supérieurs et sacrés de la religion et de la société.

Et c'est fini ! En le frappant, la mort lui a permis du moins de mourir auprès de sa chère enfant, elle a réservé à cette dernière la douloureuse consolation de lui fermer les yeux. Mais si c'est fini, si c'est un deuil, quel couronnement pour une telle vie ! Quel concert d'éloges se mêle à nos larmes ! Pas un cœur ici qui ne pense à lui ; pas un de ceux qui l'ont connu qui n'ait voulu lui faire escorte. Oui, c'est un triomphe ; c'est le triomphe de l'homme modeste qui fut avant tout un homme de devoir, qui a vécu et qui est mort en excellent chrétien. La mort l'a pris en effet dans la paix d'une conscience sereine, et déjà sans doute il a retrouvé au Ciel tous ceux qu'il aimait. Pour nous m. f., gardons fidèlement dans notre reconnaissance sa mémoire et son nom. Aux pieds de son cercueil, apprenez à mépriser la mort, et pour cela vivez comme lui dans la charité et dans la foi. Que vos bonnes œuvres vous

suivent un jour, et vous ouvrent le Ciel. Enfin, à cette heure suprême de la séparation, faisons monter vers Dieu dans une fervente prière le cri de nos cœurs attristés, et avec l'Eglise, disons-lui : « Seigneur, à celui que nous pleurons donnez le repos éternel, et faites briller à ses yeux la lumière qui ne s'éteint plus : « *Requiem æternam dona ei, domine, et lux perpetua luceat ei.* » Amen

---

---





## APERÇU

SUR LE

### 56<sup>e</sup> Congrès des Sociétés Savantes <sup>(1)</sup>

---

Ces assises annuelles des Sociétés savantes de Paris et des départements se tiennent maintenant alternativement dans la capitale et en province. L'an dernier, le 55<sup>e</sup> Congrès eut lieu à Marseille; celui-ci devait donc réunir les participants à la Sorbonne. Et il en fut ainsi du mardi 3 avril au vendredi 6 (2), sous la présidence générale de M. Aulard, assisté de nombreuses personnalités, membres de l'Institut, archéologues, etc. Parmi les délégués, relevons avec plaisir le nom de l'un de nos membres, M. Edgar Mareuse, l'historien bien connu de Paris.

Les séances groupent, on le sait, les sujets en diverses sections. Celles de géographie et des sciences mathématiques, physiques ou naturelles, médicales — voire économiques et sociales — ne nous intéressent pas directement; nous nous arrêtons, au contraire, quoique assez rapidement, aux sections de philologie et histoire, d'histoire moderne et surtout d'archéologie. Disons tout de suite que l'Oise y prend peu de place; nous n'aurons donc

(1) Lu à la Séance du 18 juillet 1923.

(2) En voir le compte rendu détaillé (auquel nous empruntons ces extraits) dans le *Journal Officiel* des 4, 5 et 7 Avril 1923, pages 3393-3398, 3436-3450 et 3518-3522.

à glaner que quelques communications d'intérêt général, ou d'actualité — par exemple concernant l'Alsace-Lorraine ou les régions envahies pendant la guerre.

\*  
\*\*

C'est à M. le docteur PARMENTIER, président de la Société archéologique de Clermont, que nous devons l'unique rapport relatif à notre département : *Histoire de Rousseloy au début du XIX<sup>e</sup> siècle*, l'Administration d'une commune rurale de l'Oise (1801-1824).

Cette communication a été rédigée grâce au dépouillement des registres de délibérations du conseil municipal de Rousseloy du 5 vendémiaire an VIII au 21 novembre 1824. Cette étude porte successivement sur la constitution de la municipalité, les séances de ce conseil et le siège de l'assemblée dans une carrière située sous l'église et servant autrefois d'école, les actes du maire et de l'adjoint, particulièrement au moment des invasions ; un certain nombre de rapports particuliers faits aux chefs de la municipalité et concernant des votes, disputes et autres faits de la vie municipale permettent d'étudier la vie privée des habitants de cette époque.

Notre région, ou plutôt la province voisine, est mentionnée aussi par M. Joseph Durieux, membre de la Société archéologique et historique du Périgord, qui précise la conduite — « *Aux Tuileries, le 20 juin 1792* » — de trois gardes nationaux, originaires l'un de Picardie et les autres du Périgord :

Le comte d'Abzac de Cazenac, ancien offi-

cier, défendit « avec le courage d'un vrai chevalier français » l'accès de l'appartement du roi à l'irruption populaire. Le sous-officier Claude-Magloire Debrye ne quitta pas Louis XVI de toute la soirée; il monta avec lui sur l'estrade du salon de l'Œil-de-Bœuf, attacha la cocarde tricolore au bonnet rouge et reçut de ses mains la bouteille quand il eut bu à la santé de la nation; il ne quitta le bras du roi qu'à la porte de son cabinet. Enfin, Jean de Canolle détourna de Louis XVI un bâton armé d'un dard et terrassa le « brigand » qui en était porteur. Mme de Lamballe annonça au comte d'Abzac qu'il recevrait la décoration de l'ordre de Saint-Louis; Debrye obtint un brevet de sous-lieutenant le 7 août, et Canolle fut nommé, le 8, chevalier de Saint-Louis. L'intrépidité de quelques personnes de son entourage contribua à donner confiance à Louis XVI qui, comme le reconnaissent les historiens, ne se montra jamais plus roi qu'au 20 juin.

C'est la section d'Histoire moderne et contemporaine qui nous valut ces deux études, dans la même journée du 3 avril. Y appartiennent également : *Les Loges maçonniques du Nivernais* au XVIII<sup>e</sup> siècle, par MM. Auclair et Desforges; la biographie (par M. Deries, de la Manche) d'un haut fonctionnaire de la Révolution et du 1<sup>er</sup> Empire : Charles Caillemet (1757-1843) qui, dans la magistrature, la police et les Chambres, traversa tous les régimes et mit fin, notamment, en 1813, à une conspiration à Toulon. La Révolution occupe sa place habituelle avec : d'une part, *L'Inventaire du cabinet d'histoire naturelle de Clairvaux*, par M. Maury, bibliothécaire-archiviste de la ville de Bar-sur-Aube.

La bibliothèque de l'abbaye de Clairvaux

était célèbre. Nous connaissons son importance et sa valeur par les études qui en ont été faites. Mais on ignorait que la fameuse maison de saint Bernard possédât un cabinet d'histoire naturelle. M. Eugène Maury a retrouvé l'inventaire qui en a été fait à la Révolution. On sait qu'au dix-huitième siècle, les sciences étaient à la mode. Les grands seigneurs réunissaient dans leurs hôtels des collections d'histoire naturelle à côté de leurs galeries de tableaux. Le cabinet de Clairvaux était plus modeste. L'« état des objets » qui y furent trouvés comprend 26 articles. Malgré sa concision, nous voyons que les moines s'intéressaient aux nouveautés scientifiques, puisqu'ils possédaient deux corps qui venaient d'être découverts ou isolés : le molybdène et le tungstène. Quant au sort de ces « objets », on ne sait ce qu'il en advint.

D'autre part, M. Parès, archiviste de la ville de Toulon, parle des « *curiosités de l'état civil à Toulon pendant la Révolution* » qui contiennent quantité d'anecdotes amusantes et précieuses : suicides de conventionnels, la nomenclature des prénoms révolutionnaires usités à Toulon (par exemple celui de Napoléon dès le 6 mars 1798) ; et nous avons l'histoire de deux sociétés populaires : celles de Dunes-en-Condomois, 1793-1794 (par M. Bigourdan, de l'Institut), et du district d'Ervy (Aube), par M. Destainville.

En Philologie et Histoire (ancien régime jusqu'en 1715) :

M. Mallet attire l'attention du congrès sur l'état fréquent d'abandon dans lequel se trouvent les archives communales et propose à la section le vœu suivant :

« La Société historique du Vexin envisage

comme désirables le récolement et le classement des archives municipales.

« Grâce au concours des archivistes départementaux chargés de les inspecter, et des autorités compétentes, des catalogues en pourraient être dressés et publiés en fascicules, par cartons ; ils pourraient être mis à la disposition du public dans les mêmes conditions que l'annuaire départemental.

« Il est présumable que les communes ne se refuseraient pas si elles y étaient invitées à apporter une modique contribution à la publication du fascicule les concernant, dont il leur serait remis des exemplaires.

« Les pièces qui présentent un intérêt historique seraient signalées aux Sociétés savantes régionales, en vue d'une publication que les conseils généraux voudraient sans doute encourager. »

*M. l'abbé Meunier*, de la Société de linguistique de Paris, apporte à l'appui des remarques présentées les observations qu'il a pu faire du Nivernais.

*M. Lesort*, archiviste du département de Seine-et-Oise, dit qu'il faut distinguer suivant les départements et les localités, il expose l'état des archives communales du département de Seine-et-Oise et montre que dans ce département comme dans d'autres, nombre de dépôts d'archives communales sont en bon état de conservation.

*M. Vidier*, inspecteur général des archives, expose ce que l'administration des archives a déjà fait pour le bon ordre des archives communales et commente les diverses parties du vœu présenté. Il fait l'historique du classement des archives communales et énumère les différents instruments de travail dont nous disposons déjà pour travailler dans ces archives. Il lui paraît que le danger le plus grand qui menace les archives communales vient moins

---

de leur manque de *classement* que du manque de soin dans leur *conservation*. Il fait part du projet de loi déposé par M. le ministre de l'Instruction publique pour remédier à cette situation et demande que, par un vœu, le congrès aide au succès de ce projet.

*M. J. de Font-Réaulx*, archiviste du département de la Drôme, montre que les papiers d'intérêt historique souffrent de l'encombrement des dépôts par des papiers inutiles et demande que la destruction de ceux-ci soit réglementée.

*MM. Vidier, Lesort et Parès*, archiviste de la ville de Toulouse, ajoutent quelques observations.

L'assemblée adopte le vœu suivant proposé par M. Vidier :

« La section d'histoire et de philologie du congrès des Sociétés savantes remercie M. le ministre de l'Instruction publique de la sollicitude qu'il veut bien montrer pour la conservation et le classement des archives historiques en général et pour la sauvegarde des archives communales en particulier. Elle émet le vœu que le Gouvernement use de toute son influence pour faire aboutir le projet de loi, déposé le 24 janvier 1923, concernant les archives communales ;

« La section d'histoire et de philologie du congrès des Sociétés savantes émet le vœu que le Parlement sanctionne le plus rapidement possible le projet de loi conservant les archives communales, déposé par M. le ministre de l'Instruction publique le 24 janvier 1923 ;

« La section d'histoire et de philologie du congrès des Sociétés savantes engage les sociétés savantes à intervenir, par une démarche de leurs bureaux respectifs, auprès des représentants du département à la Chambre et au Sénat en vue d'obtenir promptement le vote du projet de loi concernant les archives communales, déposé par M. le ministre de l'Instruction

publique à la Chambre des députés le 24 janvier 1923. »

La question linguistique des noms de lieux terminés en *ange* est envisagée, cette année, par M. Perrenot, du lycée de Marseille, pour le Jura, la Lorraine, le Luxembourg et la Belgique.

En Archéologie :

La Gaule romaine fait l'objet des nombreuses communications : du commandant ESPÉRANDIEU, sur les *fouilles d'Alésia* en 1914 et 1922 (découverte de monnaies des 2 premiers siècles et de mosaïques) et sur une statue en marbre blanc, d'une déesse Tutèle sous les traits de l'impératrice *Elo-tine, femme de Trajan*, acquise en 1891 par la ville de Nîmes; de M. Corot, sur quelques *poteries du mont Auxois* (Côte-d'Or) dues aux recherches du commandant Espérandieu et du docteur Epery; de M. Besnier, sur les *grandes routes de la Gaule romaine à Lyon* : sortant de la cité, elles la reliaient à la Narbonnaise, à l'Aquitaine, à l'Océan, au Rhin, à l'Helvétie, à l'Italie; M. Besnier les compare aux routes nationales et aux voies ferrées actuelles; M. le commandant Lalance démontre, de son côté, que la *voie romaine de Metz à Trèves*, par Ritzing et Saarburg, fut d'abord la piste gauloise frayée du nord vers le sud par les premiers immigrants qui traversèrent la grande forêt de Kalenhosen, dont le nom — qui vient d'eux — peut s'assimiler à celui de Calédonie, région de l'Ecosse où ont émigré des celtes gaéliques, environ 1,000 ans

avant notre ère; on trouve encore, au débouché sud de la forêt, le village de Kalemburg, dont l'origine est la même. A Virtault (Côte-d'Or), a été faite une importante trouvaille de poteries gallo-romaines, dites « belges », datant du 1<sup>er</sup> siècle, et dont entretient le Congrès M. Lorimy, président de la Société du Châtillonnais. M. l'abbé Santel trouve, dans les *édifices de la ville de Vaison*, construits après les invasions des Barbares, de nombreuses survivances des procédés d'architecture romaine, qui sont copiés à cette époque; il signale ensuite de nouvelles inscriptions romaines trouvées à Vaison. M. Adrien Blanchet avait envoyé un mémoire sur un groupe de pierre, trouvé en 1852 à Champagnat et dont la principale figure — qui tient de la main droite une roue à cinq rayons et dont la gauche s'appuie sur un personnage agenouillé — représente sans doute Jupiter combattant l'anguipède. Enfin, le canton de Tournus (Saône-et-Loire) est l'objet d'une bibliographie et d'un inventaire des découvertes antiques qui y ont été faites, et les peintures murales romaines d'Amiens forment un recueil (avec aquarelles et descriptions) dû à M. Pierre-Marie Sagnez, prématurément disparu.

Une question d'histoire de l'art religieux, auquel, avec sa compétence si charmante, nous a initiés pour la Grèce notre collègue Mme Flot — celle de la coloration des sculptures — mérite que l'on s'arrête au travail de M. Robert Forrer, conservateur du musée préhistorique et gallo-

---



romain de Strasbourg, sur les monuments mithriaques.

Le point de départ de ce travail est le beau bas-relief de Mithra Tauroctone, de près de 3 mètres de côté, dont les débris, trouvés en 1911 et 1912 à Koenigshoffen, près de Strasbourg, dans les ruines d'un sanctuaire du dieu, furent patiemment rapprochés et complétés par M. Forrer lui-même avec l'aide d'un sculpteur de talent, Mlle Ursule Neumann.

Une inscription accompagnant ce bas-relief indique qu'il fut *repeint par un vétérân de la VIII<sup>e</sup> légion*. M. Forrer, en se fondant sur les faibles traces de coloration qu'il a remarquées et de nombreux exemples fournis par d'autres monuments, arrive à cette conclusion que l'on fit usage de deux styles, très différents l'un de l'autre, pour la coloration des bas-reliefs mithriaques. Dans l'un, qui est oriental, on dore les mains et le visage du dieu et même quelquefois toute la sculpture. Le *rouge pourpre* est la seule couleur dont on ait consenti à se servir pour les différents détails. Dans l'autre, style pratiqué en Occident, on associe à la couleur *rose chair*, employée pour les mains et les visages, des teintes diverses, qui tendent au réalisme.

Le premier de ces deux styles fut en usage à Rome, probablement parce que les Orientaux y étaient assez nombreux, mais il ne pénétra pas en Gaule, ni en Germanie. Le second a dû prendre naissance en Syrie ou à Alexandrie, sous l'influence de l'art grec, et s'intensifier en se propageant vers l'Ouest.

M. Forrer suppose que l'usage de la *dorure* tire son origine des lames d'or qui, dans le principe, recouvraient probablement les bas-reliefs mithriaques de pierre ou de bois. Deux causes, le réalisme et l'économie, firent remplacer l'or par la dorure et celle-ci, aussi largement que possible, par le pourpre, qui con-

s'entoura d'une enceinte de murailles encore existante quant à son tracé.

De nouvelles violences de guerre amenèrent à Mézières, au quinzième siècle, une seconde colonie de Liégeois à la suite du sac de leur ville par Charles-le-Téméraire. Ils augmentèrent les industries de la ville (tanneries, etc.), et créèrent tout un quartier nommé Berthaucourt. En 1521, le siège fameux soutenu par Bayard contre les troupes de Charles Quint, contraintes à fuir sans avoir osé livrer l'assaut, malgré les larges brèches pratiquées aux murailles, laissa la ville en ruines. Elle se relevait péniblement quand, à la fin du même siècle, les troubles de la Ligue lui portèrent un nouveau coup : le fameux ligueur, le maréchal de Saint-Paul, voulant se ménager une place de sûreté, construisit la Citadelle en expropriant tout le quartier de Berthaucourt dont il chassa les habitants.

Le rétablissement de la paix publique ne rendit pas à Mézières sa prospérité première. Malgré la promesse de Henri IV, lors de sa visite à la ville, le quartier de Berthaucourt ne fut pas rétabli. En 1606, la création de Charleville par Charles de Gonzague porta à Mézières un nouveau coup, les privilèges accordés à la nouvelle ville y attirant la population de la vieille cité.

Depuis lors, Mézières, en l'espace d'un siècle, a subi trois bombardements : en 1815, en 1870 et en 1918. Avec une persévérante énergie, elle répare à nouveau ses ruines. Sur ses 762 maisons détruites par les Allemands dans les dernières heures de la guerre, au moment même où leur commandement en chef sollicitait une suspension des hostilités, 450 ont déjà été rendues habitables, et les quartiers anéantis vont se reconstruire sur un plan nouveau.

Ces régions si souvent dévastées avaient pourtant connu jadis des siècles de longue paix. Pour qu'elles renaissent, pour que Verdun, Mézières, Dinant, Liège, sœurs de souffrances,

redeviennent des sœurs de prospérité, il faut, en face de la barbarie vaincue, que les civilisés refassent la paix romaine.

\* \* \*

Le grand discours prononcé à la séance générale de clôture fut consacré par M. Aulard à la *Théorie de la violence et la Révolution française*. D'après l'orateur, qui s'est spécialisé, on le sait, dans l'étude des documents de cette époque fameuse, l'établissement de la souveraineté populaire se serait réalisé par l'organe de lois nouvelles plus que grâce à des mesures brutales, et le plus souvent sans l'intervention de la multitude, sauf quand une résistance acharnée entraînait une riposte analogue; pour M. Aulard, c'est, au contraire, Napoléon, « en tant qu'il institua un régime de violence, un régime de tyrannie, qui fut le contradictoire, le désorganisateur de la Révolution... et qui mena la France à une culbute catastrophique ». On connaît l'antienne...

Pour terminer, M. Gaston Deschamps, président de la Commission d'Enseignement de la Chambre des députés, qui présidait cette réunion solennelle, paya son tribut à l'actualité en retraçant le rôle civilisateur de la France, dès la Chanson de Roland, alors que l'Allemagne se vante, en plein xx<sup>e</sup> siècle, de pratiquer une savante brutalité qui prime tout droit :

« Mes frères, soyons durs ! » disaient les immoralistes d'outre-Rhin aux surhommes soi-disant nietzchéens qui se vantaient d'organiser par la terreur une guerre d'anéantissement, — ce qu'ils appelaient dans leur jargon la « guerre

mée en réduit ou en blockhaus, barricadée précipitamment par un rempart de fortune, blindée avec des stèles funéraires ou des sarcophages sculptés, c'est signe que les habitants de cette élégante demeure, jadis ornée, égayée par l'art des peintres et des poètes, ont péri dans une irréparable catastrophe, sous les coups des envahisseurs d'alors, comme ont péri plus récemment, dans nos départements ravagés, dévastés, ensanglantés, les victimes des envahisseurs d'hier.

Vous nous avez appris qu'en des temps lointains, obscurs, où l'intelligence humaine était menacée de tous côtés par l'obsession de la barbarie envahissante, il y avait déjà en France des sociétés savantes, véritables conservatoires des lettres, des sciences et des arts, abri de toutes les reliques vivantes du gai savoir, transmises d'âge en âge, parmi les ruines et par delà les deuils. Tradition qui s'est maintenue, au cours de l'histoire de France, et qui s'affirme dans cet acte d'amour, adressé, du fond de l'exil, à la douce France, par un poète de la pléiade, par l'auteur de la *Défense et illustration de la langue française* :

France, mère des arts, des armes et des lois,  
Tu m'as nourri longtemps du lait de ta mamelle,  
Ores, comme un agneau que sa nourrice appelle,  
Je remplis de ton nom les antres et les bois.

Tradition qui, dans le siècle suivant, faisait dire à notre La Fontaine, au milieu des triomphes et des trophées :

Plus fait douceur que violence.

Le président rappelle ensuite les noms des travailleurs enlevés à la science et à l'histoire durant l'année 1922-1923, et donne rendez-vous aux membres des Sociétés Savantes, pour le 57<sup>e</sup> Congrès qui s'ouvrira à Dijon, le 22 avril 1924.

Paul ESCARD.

## 86<sup>e</sup> CONGRÈS

DE LA

# Société Française d'Archéologie

Valence et Montélimar (Drôme)

30 Mai — 7 Juin 1923

Le Conseil de la Société avait décidé depuis longtemps de tenir le Congrès de 1923 dans la vallée du Rhône malgré les pronostics de quelques esprits chagrins qui prétendaient, sans motif bien sérieux, qu'un congrès rhodanien serait bien pâle après la brillante chevauchée des bords du Rhin l'année dernière, suppositions mal fondées d'ailleurs, car nous nous trouvions réunis à Valence au nombre de plus de 130, dont environ 50 dames et jeunes filles, toujours pleines d'entrain.

Pour continuer les traditions, j'avais devancé l'appel de trois jours, afin de faire quelques escales; un heureux hasard me fait rencontrer au départ, à la gare P. L. M., mon vieil ami Maurice Pinoteau avec qui je roule jusqu'à la capitale de la Bourgogne, heureux de revoir encore une fois, à Dijon, les églises Sainte-Bénigne, Saint-Michel et Notre-Dame, sans oublier l'ancien palais des ducs de Bourgogne, avec le musée orné des magnifiques tombeaux de Philippe le Hardi, de Jean sans

Peur et de Marguerite de Bavière, qui font toujours songer à la puissance de la Maison de Bourgogne aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles.

Je quittais Dijon en songeant aussi à notre excursion de mai 1914 et à la très amicale réception de notre ami le vicomte d'Avout, un de nos plus anciens confrères à qui nous devions, hélas ! serrer les mains pour la dernière fois, à cette époque.

Après Dijon, il faut toujours regarder au passage les fameux vignobles de Chambertin du Clos Vougeot, de Romanée, de Nuits, pour faire un arrêt à Beaune, et admirer encore le curieux hôpital du Saint-Esprit, que fonda, en 1453, le chancelier de Bourgogne Nicolas Rodin ; je ne puis malheureusement plus y saluer la très distinguée supérieure, sœur Jardot, à qui nous avons remis une médaille d'or, lors de notre visite de 1914 ; elle y est décédée l'année dernière, chargée d'ans et d'honneurs.

De Beaune, je devais arrêter à Villefranche-sur-Saône et aller faire aux environs, à Lacenas, une visite à une nièce, veuve de guerre avec deux enfants, victime de l'occupation allemande aux environs de Saint-Quentin, et réfugiée depuis lors dans le Beaujolais.

Mon dernier arrêt avant le Congrès fut à Lyon, où, après la visite de Saint-Jean et de Saint-Nizier, je n'ai pas omis de faire l'ascension de Fourvières, dont l'horizon est toujours chargé de brume ; j'ai eu assez de temps pour y aller voir un de nos plus anciens inspecteurs divisionnaires, M. Lucien Bégule, puis le général de

---

la Maisonneuve, colonel du 1<sup>er</sup> chasseurs à cheval en 1914, et qui avait cantonné au Bois-de-Lihus avec son régiment pendant les mois terriblement critiques de juin, juillet et août 1918, à quelques kilomètres du front seulement, douloureuse époque qu'on ne saurait oublier, attristée en plus pour moi par la cruelle perte d'un gendre plein d'avenir, mort au champ d'honneur, à la tête de son bataillon, laissant après lui sept jeunes enfants.

Mais je n'avais pas le loisir de séjourner plus longtemps à Lyon, car je tenais à arriver à Valence la veille du Congrès pour jeter, avec le trésorier Banchereau, un dernier coup d'œil sur les préparatifs de la séance d'inauguration et les détails de l'organisation des excursions.

Selon le protocole ordinaire, la séance d'ouverture eut lieu en présence des principales autorités de la ville, civiles et ecclésiastiques; notons au hasard, sur l'estrade, la présence de M. Vatrln, préfet, de Mgr Paget, évêque de Valence, du premier adjoint remplaçant le maire.

La séance très nombreuse, au foyer du Théâtre, était présidée par le commandant Espérandieu, membre de l'Institut, délégué au Congrès par M. le Ministre de l'Instruction publique, accompagné du vénérable Mgr Bellet et du très érudit chanoine Ulysse Chevalier, du grand collectionneur de Montélimar, M. Vallentin du Cheylard, et de l'archiviste de la Drôme, M. de Font-Réaulx; séance fort longue, du reste, et abondamment remplie par les souhaits de bienvenue de M. l'Adjoint, les discours de

---

Mgr. Bellet, de M. Saintenoy, délégué du Gouvernement belge, du commandant Espérandieu et de M. Lefèvre-Pontalis; je m'en voudrais de les résumer même sommairement, puisqu'ils paraîtront dans le volume du Congrès.

La sortie du théâtre fut naturellement gaie et bruyante, il fallait renouer connaissance avec les vieux amis de France et de l'étranger, nous avions 5 confrères de Belgique, mais surtout 3 d'Angleterre avec qui il était opportun de faire des efforts utiles pour resserrer l'entente cordiale; il fallait aussi faire les vérifications de cantonnement, et je dois reconnaître qu'à Valence surtout, le logement fut plutôt sommaire pour un grand nombre, mais l'amitié aidant, et la bonne humeur aussi, la vie y fut encore supportable pour tous.

Sans perdre de temps, on voit les curieuses maisons des Têtes et Dupré-Latour avant le déjeuner; l'après-midi fut longuement occupée à la visite de l'église romane de Champagne Saint-Désirat, cependant que quelques gourmets archéologues s'inquiétaient de goûter au célèbre vin mousseux de Saint-Péray.

Le jeudi 31 fut occupé tout entier par la visite de l'antique cité de Vienne, en Isère; il faudrait plusieurs jours pour en admirer les curieux monuments romains et les églises; nous avons pour guide des plus avisés notre distingué confrère et ami, M. Formigé, inspecteur général des Monuments historiques, qui, avec une bienveillance sans pareille, comme M. Faure, l'archiviste, nous expliqua le temple d'Au-

---



guste et de Livie, le présumé Forum; l'Obélisque, la cathédrale Saint-Maurice, où nous étions reçus par l'évêque de Grenoble, Mgr Caillot, puis l'église Saint-Pierre et son musée lapidaire; je dois noter au passage que la belle pyramide de l'Aiguille avait dû avoir une influence sur les congressistes qui firent largement honneur au déjeuner organisé au restaurant voisin de l'Obélisque, tout à fait couleur locale, le dit déjeuner agrémenté de quelques bouteilles du célèbre vignoble Côte Rôtie, offertes d'une façon discrète par l'érudite et aimable archiviste, M. Maurice Faure; je ne saurais passer sous silence les toasts de MM. Lefèvre-Pontalis, Saintenoy et Paget, ni la photographie du groupe du Congrès sur le parvis de la Cathédrale.

Le vendredi 1<sup>er</sup> juin fut une journée des plus intéressantes; le premier arrêt était à Romans, ville jadis rendue célèbre par le fameux discours de Gambetta, mais la collégiale de Saint-Barnave, ses détails de construction et ses tapisseries, les vieilles maisons, attiraient bien davantage notre attention, sans oublier le marché aux légumes qui nous faisait voir les différents types du pays, sur les bords de l'Isère; après un copieux déjeuner à l'hôtel de France, nous escaladions, par un chemin de fer vicinal, la colline de Saint-Antoine, justement célèbre par son église abbatiale des Antonins, qui passait pour conserver le corps de l'illustre ermite du Moyen-Age et devint ainsi un pèlerinage célèbre; de la façade du x<sup>v</sup><sup>e</sup> siècle aux voussures,

d'ailleurs finement sculptées, on a un joli point de vue sur les Alpes.

A la séance du soir, à Valence, M. de Font-Réaulx nous a montré des projections des monuments du Die, M. Lefèvre-Pontalis les chapiteaux de la Cathédrale de Vienne, M. Boinet nous a entretenus d'un manuscrit de la vie de saint Antoine, conservé à la bibliothèque de Florence, et le commandant Lefebvre des Noettes a fait une dissertation très documentée sur un bas-relief du musée Calvet, à Avignon, à propos des ferrures à clous qui datent non pas de l'antiquité, mais du Moyen-Age.

La matinée du samedi 2 juin a été consacrée à la visite du musée, avec explications du commandant Espérandieu et de M. Lefèvre-Pontalis, puis de la Cathédrale et d'un curieux monument du xvii<sup>e</sup> siècle, dénommé le Pendentif, expliqué par M. de Font-Réaulx ; mais, après le déjeuner, il fallait opérer le déménagement pour Montélimar et s'y installer pour la seconde partie du Congrès.

Le Bureau de la Société avait mis à l'étude précédemment ce voyage par le Rhône, de Montélimar au Teil, mais il n'avait pas pu aboutir à cause des grosses prétentions de la Compagnie de Navigation, fort heureusement peut-être, car les dieux de l'Archéologie veillaient sans doute sur nous pour faire avorter ce projet ; en effet, le grand bateau de plaisance dénommé « La Ville de Lyon », qui nous était destiné, en remontant le Rhône d'Avignon à Lyon, venait littéralement, la veille, de se couper en deux sur une arche du pont

---

au Teil; nous avons pu le contempler tristement, l'arrière plongé dans le fleuve, l'avant dressé perpendiculairement hors de l'eau; qui sait si nous n'étions pas tous destinés à faire le formidable plongeon, fin glorieuse peut-être pour les congressistes, mais, du moins, non prévue dans notre programme!

Dès l'installation terminée dans les divers hôtels de Montélimar, nous parcourons rapidement la ville, émaillée partout de nombreux fabricants de nougats, pour nous rendre à l'invitation de notre collègue M. Vallentin du Cheylard qui nous exhibe, avec son entrain méridional, ses innombrables collections de tous genres: médailles, parchemins, autographes, sculptures en pierre, en bois; il y en a partout, dans le jardin, dans la maison, dans l'escalier, toute la maison en est encombrée, ce qui n'empêche pas notre aimable inspecteur de nous offrir à quelques-uns un très succulent dîner, empreint de la plus grande cordialité.

Le dimanche, nous donnons toujours congé aux congressistes qui s'égrènent dans diverses directions, à Vaison, à Orange, à Avignon et même à Arles; une bande de vingt confrères veulent bien m'accompagner pour accomplir une vaste tournée en autocar dans la vallée de l'Ardèche; en traversant le Rhône sur le pont du Teil, en contemplant encore l'infortuné bateau naufragé, puis nous filons sur Villeneuve-de-Berg, saluons de loin Aubenas, visitons en courant le petit village de Vogué, berceau de l'illustre famille de ce nom; il ne

---

reste, du château, que quelques tours bien démantelées; nous continuons à remonter le cours de l'Ardèche et poussons jusqu'à l'entrée du fameux bois de Païolive, dénommé ainsi on ne sait pourquoi, car ce n'est pas un bois, mais un labyrinthe chaotique d'énormes rochers, à l'aspect sauvage, et disséminés dans tous les sens d'une façon parfois fantastique; le temps nous manque pour le parcourir en détail; il nous faut revenir à Ruoms; heureusement, un déjeuner réconfortant nous attend à l'hôtel Théodore, car les monts du Vivarais ont aiguisé nos appétits; la petite ville a une église romane et conserve encore des restes de remparts intéressants; mais nous avons hâte de voir les fameuses gorges de l'Ardèche, non sans un court arrêt à Vallon, où nous pouvons admirer à l'Hôtel de Ville d'anciennes tapisseries des Gobelins; puis nous cotoyons la rivière, puisque nous n'avons pas le temps de la descendre en bateau, mais la route latérale a reçu les éboulements de la falaise voisine, il nous faut gagner à pied le pont d'Arc, arcade naturelle creusée par les eaux de 60 mètres d'ouverture environ et de même hauteur au-dessus de la rivière; le soleil est ardent, et pourtant nous y croisons notre infatigable président, toujours chargé de son énorme appareil photographique, qui fait, avec un de nos amis, une laborieuse randonnée dans la région; il nous faut revenir prendre la car, après avoir contemplé le val resserré de l'Ardèche très pittoresque, mais cependant moins grandiose que les gorges du

---

Tarn; l'aspect en est d'ailleurs tout différent; nous revenons par Saint-Remèze, puis descendons la vallée du Rhône par des lacets interminables et impressionnants jusqu'à Bourg-Saint-Andéol, pour reprendre à Pierrelatte la célèbre route nationale de Paris à Antibes; et revenir dîner à Montélimar, après une longue journée que mes compagnons de route ne paraissent pas regretter.

Le lundi 4 juin, nous prenions le train le matin jusqu'à la gare de Pierrelatte, où nous attendaient les cars de la maison Prosper Aubert, d'Avignon, qui devaient nous véhiculer pendant quatre jours sans le moindre accroc du reste; nous faisons notre premier arrêt à Bourg-Saint-Andéol, relié à Pierrelatte par un énorme pont suspendu; c'est un bourg très bien situé sur les bords du fleuve; nous sommes reçus à l'Hôtel de Ville par M. Labrély, archiviste municipal, et par la Municipalité qui nous offre un Saint-Péray d'honneur; puis nous visitons l'église du XII<sup>e</sup> siècle qui renferme le tombeau de saint Andéol, l'église Saint-Polycarpe et plusieurs anciennes maisons.

Le déjeuner nous attendait à l'hôtel du Luxembourg, sous des tonnelles délicieusement fleuries; mais le ciel, déjà douteux depuis le matin, nous abreuve soudainement d'une abondante cataracte; la maîtresse d'hôtel offre rapidement à chaque dame une serviette destinée à leur servir de parapluie en manière de turban; nous pouvons alors continuer à déguster à l'intérieur les mets excellents, arrosés cette fois d'un cru de Châteauneuf du Pape, offert par un négociant de l'endroit.

---

Mais le temps est rasséréiné; il nous faut remonter en car pour arriver à la ville épiscopale de Viviers; nous ne pouvons qu'y saluer la mémoire de l'évêque, Mgr Bonnet, récemment décédé; notre trésorier, M. Banchereau, nous fait escalader la colline, au sommet de laquelle il nous décrit la cathédrale du XII<sup>e</sup> à nef unique, et M. Réau les tapisseries des Gobelins du XVIII<sup>e</sup> siècle; après avoir vu la chapelle de Saint-Michel et la maison des Chevaliers, nous nous dirigeons sur Mélas, avec une église romane agrémentée d'un baptistère octogone qui donne lieu à d'intéressantes dissertations; c'est la dernière station de la journée, mais nous devons assister le soir, encore à l'Hôtel de Ville de Montélimar, à l'assemblée générale de la Société et y entendre formuler un grand nombre de vœux qui devront rester stériles, comme beaucoup de ceux qui les ont précédés.

Le mardi 5, dès l'aube, les cars nous transportaient à quelques kilomètres seulement, à Saint-Marcel-lès-Sauzet, connu par son église du XII<sup>e</sup>, pour revenir aussitôt à Montélimar visiter l'ancien château transformé en prison, où, fort heureusement, aucun des nôtres n'a été oublié dans les cachots.

L'après-midi était consacrée à Cruas, fièrement campé sur la rive droite du Rhône; dans le bas, se trouve une église romane avec des cryptes très intéressantes des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, et des mosaïques dans l'abside commentée par l'abbé Walter; sur la hauteur, se trouvent les res-

tes très considérables d'un château fort ; cette visite me rappelait la fin d'une laborieuse randonnée avec M. Heuzé, après le Congrès d'Avignon, en 1909, commencée par Volx, Ganagobie, Veynes et Cruas, pour se terminer à Valence. De Cruas, le Congrès terminait l'excursion au château de Rochemaure, perché au-dessus du Rhône comme un nid d'aigle, et qui peut faire supposer la puissance de ses possesseurs ; avec quelques confrères, nous le comparions comme moyen de défense du Vivarais, au colossal donjon de Coucy que les Allemands, dans leur haine sauvage, ont eu tant de peine à faire sauter au cours de la guerre, lamentable spécimen de nos dévastations dans le nord de la France.

Pour nous reposer des fatigues de la journée, il nous fallait aller passer la soirée au Cinéma Palace, où la Municipalité nous recevait, entendre la proclamation du palmarès, toujours abondamment fourni, puis une conférence avec projections, de notre président, sur la cathédrale de Reims.

Le mercredi 6, à 7 heures, nous prenions les autos pour nous diriger sur la Garde-Adhémar, joliment située sur une colline très escarpée ; l'église romane a deux absides, l'une à l'est, l'autre à l'ouest ; nous avons vu cette particularité précédemment à Nevers et à Cologne ; on y remarque aussi un clocher octogone ; à une certaine distance du bourg, on va visiter les ruines de l'église du Val-des-Nymphes, qui paraît rappeler les origines du

---

paganisme ; nous pénétrons ensuite en Vaucluse, dans le canton de Valréas, enclavé dans la Drôme ; les hôteliers de Valréas n'ayant voulu mettre aucun empressement à nous recevoir, nous avons pris la précaution d'emporter des vivres, et nous avons pu ainsi faire un déjeuner champêtre charmant, dans un pré entouré de rochers, dénommé Pré-Vauria ; mais il nous fallait néanmoins visiter, à Valréas, l'église du XII<sup>e</sup>, une chapelle de la Confrérie des Pénitents Blancs, les restes d'une église et d'un château du XIV<sup>e</sup> siècle.

De Valréas, nous n'avions pas de temps à perdre pour aller à Grignan ; d'abord, le maire, M. Crozat, nous recevait dans son parc et nous offrait aimablement le café pour compléter le déjeuner agreste de Valréas ; le château de Grignan, très ruiné, a été acheté, en 1912, par Mme Fontaine, qui l'a fait restaurer d'une façon remarquable par M. Julien, architecte à l'Isle-sur-Sergure ; énorme de dimensions, il paraît pouvoir être daté du milieu du XVI<sup>e</sup> siècle ; on y montre la chambre mortuaire de la célèbre marquise de Sévigné et, après elle, nous contemplons avec une réelle émotion le magnifique paysage dont on jouit du haut de la terrasse de cette princière demeure, que nous décrit sur place M. de Font-Réaulx ; nous visitons ensuite la petite église de Saint-Vincent, au cimetière, et, avec M. Marcel Aubert, les tapisseries d'Aubusson au doyenné ; nous quittons à regret Grignan, plein des souvenirs de Mme de Sévigné, pour regagner Montélimar.

---



Le jeudi 7 juin était la dernière journée du Congrès, mais non la moins intéressante; nous la commençons par la visite de la chapelle Barbara du XII<sup>e</sup> siècle, servant actuellement de grange et tombant en ruine chaque jour; plus d'un collectionneur souhaiterait pouvoir la transporter chez lui; de là, nous allons à Donzère, voir une petite église du XII<sup>e</sup> voisine d'un monument carré du IX<sup>e</sup> siècle peut-être, qui devait renfermer le tombeau de saint Restitut et donne lieu à de longs commentaires; nous devons ensuite déjeuner à Saint-Paul-Trois-Châteaux, dans une dépendance de l'hôtel de la Gare, où nous sommes servis très médiocrement, avec une désespérante lenteur, mais ce sont là les hasards de nos grandes manœuvres archéologiques annuelles, et nous nous en consolons grâce à l'aimable sympathie qui nous réunit ainsi pendant quelques jours.

Le temps presse cependant; la cathédrale de ce modeste chef-lieu de canton mérite une visite approfondie; le Grand Séminaire tout entier vient nous y rejoindre pour y écouter les explications détaillées de notre président, sur l'architecture provençale de ce beau monument du XII<sup>e</sup>, sa décoration et sa frise; pour terminer le programme, nous montons jusqu'au château de Suze-la-Rousse, du XVI<sup>e</sup>, avec les quatre façades de la cour décorées de riches sculptures de la Renaissance, comme les cheminées à l'intérieur.

C'est la dernière étape du 86<sup>e</sup> Congrès de la S. F. A. Notre zélé président, toujours sur la brèche, nous y adresse ses adieux

---

en termes toujours très amicaux, remerciant tous ses collaborateurs les uns après les autres, et nous donne rendez-vous pour l'année prochaine, à Clermont-Ferrand, au milieu de l'intéressante et pittoresque province d'Auvergne.

Cependant, l'un des anciens de la Société croit devoir user du privilège peu enviable de l'âge pour adresser, au nom du Congrès tout entier, la vive expression de la gratitude de tous au dévoué président qui se dépense, pour la Société, sans compter, depuis plus de vingt ans, et l'engage à ménager ses forces pour l'avenir, dans son intérêt et aussi dans le nôtre; nous quittons nos cinq autocars à la gare de Bollène-la-Croisière, où a lieu la dislocation définitive; les uns repartent de suite sur Lyon et Paris, les autres rentrent à Montélimar.

Il serait difficile de nommer tous ceux qui ont apporté leur contribution à M. Lefèvre-Pontais pour la réussite du Congrès, MM. Deshoulières, Heuzé, Banchereau, Marcel Aubert, de Font-Réaulx, Maurice Faure, Formigé, Boinet, Réau, l'abbé Sautel, l'abbé Walter; mais, une fois de plus, nous nous plaisons à constater les aimables relations anciennes et nouvelles dues à nos amicales réunions annuelles; nous avons, d'ailleurs, été favorisés par une température idéale; bien qu'à la porte du Midi, le soleil nous avait généralement ménagé l'ardeur de ses rayons, et la pluie nous avait épargnés, à part le court orage de Bourg-Saint-Andéol qui nous avait douchés pendant le déjeuner, sans grand dommage du reste.

---

La dislocation officielle est donc prononcée, mais non définitive pour vingt d'entre nous, qui, sur la convocation de notre collègue Mareuse, osent entreprendre une excursion supplémentaire de cinq jours en Savoie : réunis à la gare de Valence dès le matin du vendredi 8 juin, nous montons dans les cars envoyés d'Aix-les-Bains à notre intention, nous saluons à nouveau au passage Romans, Saint-Marcellin, pour suivre toujours la vallée de l'Isère par Tullins jusqu'à Grenoble où, après un déjeuner réparateur au Grand-Hôtel, nous visitons rapidement le Palais de Justice, élégante construction du xvi<sup>e</sup> siècle, Saint-André, la cathédrale et son curieux tabernacle du xv<sup>e</sup> siècle, et surtout la crypte de Saint-Laurent, en forme de croix avec deux absides, qui donne lieu à une intéressante conférence de M. l'abbé Walter; mais le temps presse; il nous faut remonter la vallée du Graisivaudan jusqu'à Montmélian pour arriver en temps utile à Chambéry, d'où nous devons rayonner pendant quatre jours aux quatre points cardinaux, avec les deux cars dénommés les « Malles de France » qui nous ont donné toute satisfaction.

La plus grande partie de la journée du 9 juin a été consacrée à la visite de Chambéry, sous la conduite d'un cicerone aussi documenté qu'aimable, M. Gabriel Pérouse, le très distingué archiviste de la Savoie, qui nous a d'ailleurs dirigés dans nos excursions.

Nous avons commencé la visite de la vieille capitale du duché de Savoie par le

---

château des xiv<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> siècles, où sont maintenant réunis les divers services de la Préfecture, puis la Sainte-Chapelle du xv<sup>e</sup>, et ses vitraux, le portail de Saint-Dominique et la tour de la Trésorerie, en continuant par la visite des très nombreuses vieilles maisons de la basse-ville, et de la Cathédrale, beau vaisseau gothique des xv<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> siècles; le Musée Savoisien, dans l'ancien couvent des Franciscains, renferme une collection locale d'antiquités fort importante; la journée se continue à l'ancien prieuré de Lémenc, avec une crypte, qui donne lieu à d'intéressantes dissertations de M. Pérouse et de M. l'abbé Walter, sur sa destination, baptistère ou non baptistère.

Pour terminer cette première journée, nous croyons devoir faire, sans enthousiasme du reste, le pèlerinage traditionnel des Charmettes, humble logis de campagne rendu célèbre par le séjour qu'y fit le philosophe Jean-Jacques, sur le compte duquel notre groupe conserve une sage réserve d'appréciation.

Il nous faut revenir à Chambéry, toujours à la place Octogone, le point perpétuel de ralliement, voisine de la bizarre fontaine des Eléphants, surmontée, on ne sait pourquoi, de la statue du général de Boigne, aussi célèbre ici que la famille de Maistre.

Le dimanche 10, nous abrégeons la matinée à Chambéry pour visiter, au passage au Bourget-du-Lac, l'église bien renommée, sa crypte, ses restes de jubé, et l'ancien prieuré clunisien transformé, à regret peut-

---

être, en habitation très modernisée, peut-être trop modernisée.

Une très courte distance nous séparait d'Aix-les-Bains, où nous attendait un excellent déjeuner — qui le croirait — à l'hôtel de la Cloche; après un coup d'œil à l'arc romain de Campanus et aux bains également romains, nous escaladons l'ancien château d'Aix, devenu l'Hôtel de Ville, puis le Musée, où nous saluons le gardien, glorieux mutilé de la guerre, un ancien du 7<sup>e</sup> alpins, qui vit tomber à côté de lui, dans la Somme, en septembre 1914, son lieutenant, précisément un de mes proches parents de Compiègne.

Mais, les rayons du soleil aidant, la petite troupe s'égrèna dans le parc ombragé de la célèbre cité thermale, plusieurs même vont canoter sur le lac du Bourget, où nous nous retrouvons tous pour regagner Chambéry.

Le lundi 11 a été une longue et intéressante chevauchée; la première étape était pour Conflans, faubourg d'Albertville, ancienne ville déchue, perchée sur un rocher dominant le confluent de l'Isère et de l'Arly; M. Pérouse nous en explique d'abord l'histoire, puis nous conduit à travers toutes les petites ruelles garnies de maisons en ruines; pour un peu, on les croirait détruites par le vandalisme teuton; mais nous sommes en outre ravis du panorama que nous contemplons de la place de la Grande-Roche, à l'arrêt des deux vallées.

Albertville n'offre rien de particulier, et il fallait nous hâter pour escalader pénible-

ment, avec les cars, la colline qui porte le château de Miolans, au-dessus de Saint-Pierre-d'Albigny; la montée est rude, les chemins fort étroits pour les cars; nous arrivons néanmoins au pied de cet imposant château féodal, dont la Savoie est justement fière, nous visitons les tours, les souterrains, tout, en un mot, y rappelle les souvenirs d'une Bastille véritable.

Nous remontons ensuite, pendant de nombreux kilomètres, la jolie vallée de l'Arc, par la Chambre, pour arriver enfin à Saint-Jean-de-Maurienne, ville construite en gros blocs noirs de granit, d'un aspect sévère et triste; cette petite sous-préfecture de 3,000 âmes, siège d'un évêché, possède une vaste cathédrale que nous visitons sous la conduite d'un chanoine; nous y remarquons de très belles stalles sculptées et un certain nombre de mausolées en marbre qui gagneraient à être mieux soignés comme le reste de l'édifice; on ne saurait, du reste, exiger des montagnards de Savoie la propreté des Hollandais; mais nous avons au moins quatre-vingts kilomètres de retraite, aussi rentrons-nous dans nos pénates à la nuit close, après avoir bien employé les douze heures de l'excursion.

La dernière journée, mardi 12 juin, a commencé par la visite du curieux château de Montrottier, joliment situé dans les gorges du Fier, - actuellement propriété de l'Académie Florimontaine, dont un des conservateurs, M. Joseph Sérand, sera notre guide à travers ce beau manoir de la Renaissance transformé en musée d'armu-

res, de meubles, de tapisseries, de dentelles.

Nos organisateurs nous avaient réservé pour le dernier repas, un déjeuner des plus pittoresques, juste au-dessus des gorges du Fier, très bien aménagées, avec passerelle et rampe, que nous ne manquons pas de parcourir dès l'arrivée; nous quittons à regret ces pittoresques gorges du Fier pour aller rapidement visiter la coquette ville d'Annecy, assez pauvre en monuments; nous y visitons cependant la cathédrale du xv<sup>e</sup>, l'église Saint-Maurice du xiv<sup>e</sup> et le château datant du xiv<sup>e</sup>, transformé en caserne; mais la promenade du Paquier et surtout le lac attirent notre admiration; à quelques-uns, nous avons même le temps d'y faire un tour en barque; on comprend facilement que, par son aimable situation, Annecy attire chaque été un grand nombre de visiteurs français et étrangers.

Mais, cette fois, a sonné l'heure de la séparation définitive; les uns partent sur Aix-les-Bains et Lyon, les autres sur Paris, la minorité reste, mais la très petite minorité; après de rapides effusions, les deux cars emmènent les partants à vive allure.

Ainsi se termina cette charmante excursion de Savoie, favorisée, comme le Congrès, par un temps idéal; l'idée première en revient sans conteste à notre ami Mareuse, qui en avait confié les détails d'organisation à la plus aimable compagne de voyage, Mlle Guilan, fille de son médecin et ami d'Aix, et qui, d'ailleurs, ne devait pas tarder à s'enrôler dans nos

---

rangs; au nom de nos vingt excursionnistes elle me permettra de lui adresser ici nos meilleurs remerciements, non moins qu'à l'érudit archiviste de Chambéry, M. Gabriel Pérouse, qui a été pour nous un guide absolument idéal.

Nous ne saurions oublier non plus de mentionner le concours particulièrement gracieux que nous avons trouvé auprès de M. Margot, directeur de la Compagnie P. L. M., avec les facilités de transport qu'il nous a accordées pour le Congrès et pour la Savoie, et qui a ainsi grandement contribué à la réussite de notre voyage.

Mais il était écrit qu'il resterait encore deux intrépides à Annecy, l'un jeune, et l'autre plein d'une verte vieillesse, et que le premier entraînerait encore pendant deux jours le second jusqu'à Chamonix, et même à la Mer de Glace; cette fois, du moins, j'ai pu contempler le célèbre Mont-Blanc autrement que par des télescopes à longue portée, et nous n'avons pu nous lasser, pendant une journée toute entière, d'admirer cette masse de neige imposante qui paraît, du haut de son sommet, défier les pauvres humains qui gravitent à ses pieds, comme de bien misérables mouches, et non comme d'immenses Perrichons au pied d'un tout petit Mont-Blanc, selon l'immortelle comédie du spirituel Eugénie Labiche.

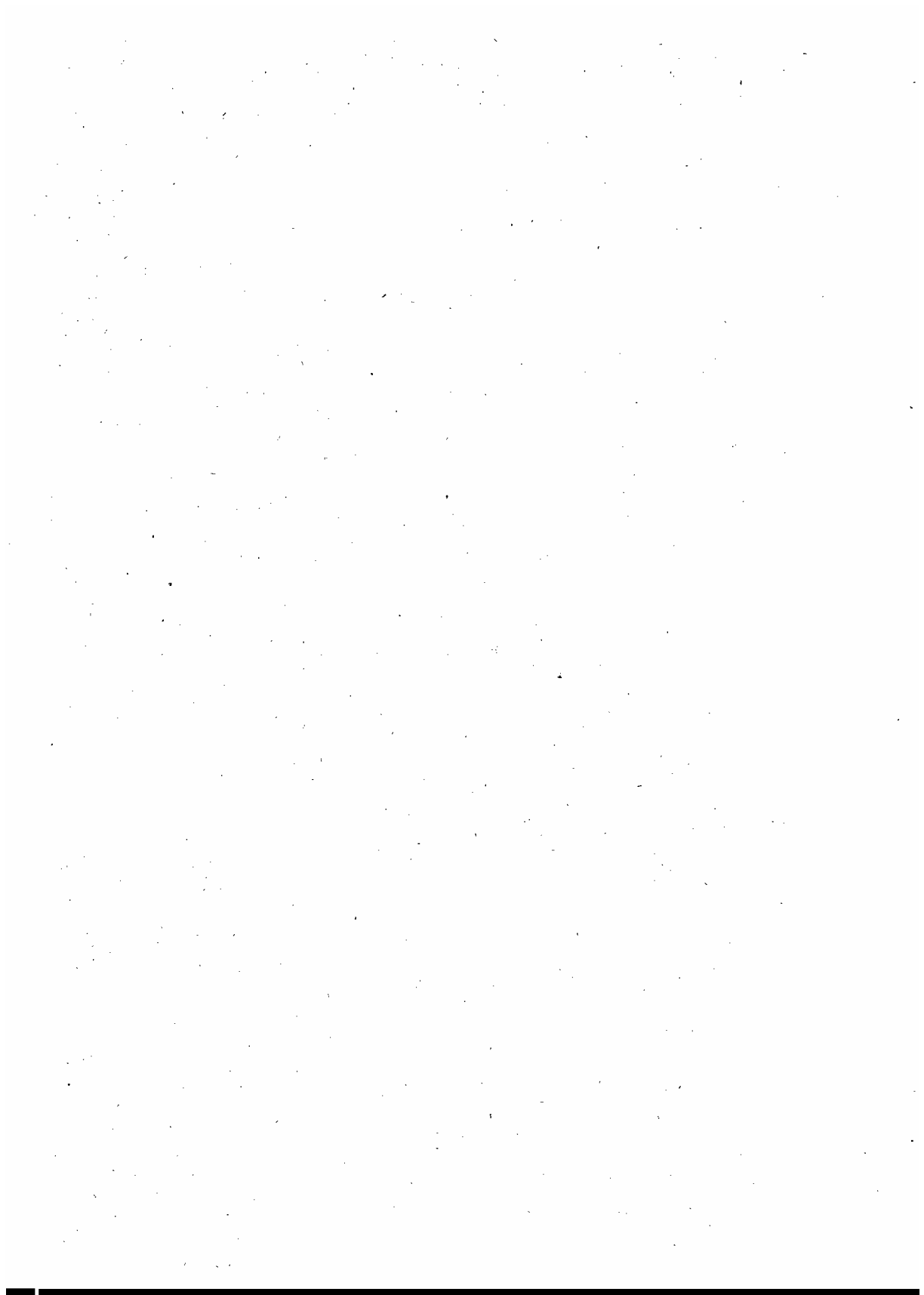
A regret, il nous faut quitter Chamonix et prendre définitivement le chemin du retour : directement par Annecy, Aix-les-Bains, Culoz, Ambérieu et Lyon; là, mon



compagnon estime qu'il doit aller revoir en détail l'antique cité de Vienne, pendant qu'un rapide de la Compagnie P. L. M., à travers les ombres de la nuit, me ramène sain et sauf sur les bords de la Seine, et me permettait de récupérer mes pénates aux premières heures de la matinée du lendemain.

Ainsi se termina cette intéressante odys-sée de trois semaines, comprenant un trente-cinquième Congrès pour un vétéran de la Société française d'Archéologie qui ne saurait oublier les aimables relations créées successivement depuis tant d'années au sein de cette grande et amicale Compagnie, cruellement éprouvée par la guerre, mais redevenue, depuis, plus florissant que jamais, grâce au directeur qui préside à ses destinées depuis plus de 23 années, avec un inlassable dévouement.

R. CHEVALLIER.



## Mort de M. Eugène Lefèvre-Pontalis

---

Ma relation du Congrès de Valence-Montélimar était à peine rédigée quand me parvenait la nouvelle de la maladie de M. Lefèvre-Pontalis; dès son arrivée à Vieux-Moulin, je me hâtais de l'aller voir, à la fin de septembre, et le trouvais déjà bien souffrant, mais les visites que je lui fis ensuite ne me laissaient guère d'illusion sur la gravité du mal et le faible espoir de la guérison; l'émotion n'en a pas été moins vive pour moi à la nouvelle de sa mort, survenue le 31 octobre.

Dès avant sa nomination comme directeur de la Société française d'Archéologie, le 30 août 1900, nous avions noué d'amicales relations qui ne devaient que se fortifier dans la suite, grâce à nos rapports constants pour l'administration de la Société; il était pour moi, non pas le président, mais l'ami sincère doué des plus grandes qualités du cœur, le confident de nos joies et de nos tristesses mutuelles dans les bons comme dans les mauvais jours; je ne saurais oublier le bienveillant intérêt qu'il m'a toujours témoigné, aux miens comme à moi-même, en toute circonstance, et j'en conserverai toujours le plus vivant souvenir.

Je prie Mme Lefèvre-Pontalis et ses enfants, M. Germain Lefèvre-Pontalis, de

---

vouloir bien agréer l'expression émue de  
ma vive reconnaissance à l'égard de l'ami  
dévoué qui vient d'être ravi à l'affection  
de tous ceux qui l'ont connu et aimé au  
cours de cette existence si bien remplie.

R. CHEVALLIER.

---

## M. Eugène LEFÈVRE-PONTALIS

Un deuil cruel vient d'atteindre le monde savant de notre pays en la personne de M. Eugène Lefèvre-Pontalis, qui vient de s'éteindre le 31 octobre, à 61 ans, après une courte maladie, dans son hospitalière ville de Vieux-Moulin, où il venait chaque année passer ses vacances et se reposer quelque peu de ses laborieuses occupations.

Brillant élève du lycée Condorcet, où il obtenait plusieurs nominations au concours général, il avait déjà la vocation de l'archéologie et entra, au sortir du lycée, à l'École des Chartes, où il obtenait, à 23 ans, le diplôme d'archiviste paléographe avec un sujet de thèse très remarqué : « L'Architecture religieuse dans l'ancien Diocèse de Soissons au XI<sup>e</sup> et au XII<sup>e</sup> siècles », thèse remaniée et augmentée plus tard, et qui lui valut le prix Fould à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres.

Membre du Comité des Travaux historiques, il fut pendant quelques années bibliothécaire de la bibliothèque des Sociétés savantes, puis devint, à plusieurs reprises, suppléant du cours de M. de Lasteyrie, son ancien maître, pour le cours d'archéologie du Moyen-Age, à l'École des Char-

139

ent

14,

nos

trut

ou-

ail-

une

on-

an-

ire;

ndé-

pou-

lors

aire

dán-

ête-

ren-

anti-

dans

les

ut à

at et

e si

mple

çait

ses

s de

-Age,

bout

tran-

es de

r, et

crut

nou-

ance,

puis en Auvergne, pour préparer notre Congrès de 1924; c'est peu après son retour qu'il ressentit les premières atteintes du mal implacable qui devait bien rapidement le mener à la tombe; il se fit bientôt transporter à Vieux-Moulin, où il pouvait, du moins, jouir d'une vie plus reposante qu'à Paris, mais les soins les plus dévoués ne purent enrayer la maladie; lui-même dut sentir la gravité de son état, en réclamant sans tarder les secours de la Religion dont il avait si souvent étudié les églises et les chapelles, et succombait quelques jours après, plongeant sa famille et ses nombreux amis dans une morne tristesse.

Après un premier service à l'église de Vieux-Moulin, en présence seulement de la famille et de quelques intimes, suivis de toute la population du bourg, les obsèques furent célébrées, le 7 novembre, en l'église Saint-Charles de Monceau, à Paris, au milieu d'une affluence énorme, où l'on remarquait plusieurs membres de l'Institut, des notabilités du monde littéraire et savant, le Bureau et de nombreux membres de la Société française d'Archéologie, des délégations des sociétés de province, dont la Société historique de Compiègne; Mgr Le Senne, évêque de Beauvais, absent de son diocèse, s'était fait représenter par M. le chanoine Baudry, archiviste de son évêché.

Le deuil fut conduit par M. de Rincquesen, inspecteur des Finances, M. Surleau-Goguel, conseiller référendaire à la Cour des Comptes, ses gendres; M. Germain

---

Lefèvre-Pontalis, son frère, accompagné des autres membres de la famille.

Après l'absoute, donnée par M. le chanoine Clément, vicaire général de l'Archevêché, représentant le cardinal Dubois, cinq discours furent prononcés :

Par M. Paul-Léon, directeur des Beaux-Arts, au nom de M. le Ministre de l'Instruction publique;

Par M. Prou, directeur de l'Ecole des Chartes;

Par M. Marquet de Vasselot, président de la Société des Antiquaires de France;

Par M. Deshoulières, directeur-adjoint de la Société française d'Archéologie;

Par M. Gabriel Henriot, président de la Société de l'Ecole des Chartes.

Tous ont retracé avec une vive émotion la laborieuse et trop courte carrière de notre président, rappelant avec quel dévouement il suivait ses anciens élèves dès leur sortie de l'Ecole des Chartes, leur prodiguant ses conseils et son appui, sans craindre ni la fatigue, ni les démarches pour les seconder dans leurs travaux.

La fin prématurée de M. Eugène Lefèvre-Pontalis cause un immense chagrin à tous les membres de la Société française d'Archéologie, que nous appellions sa grande famille, et c'est avec une indicible émotion que nous déplorons tous la disparition du directeur incomparable qui présida aux destinées de notre Société pendant près d'un quart de siècle avec un dévouement

---

142 M. EUGÈNE LEFÈVRE-PONTALIS

inlassable que nous ne saurions oublier, et dont nous garderons pieusement et fidèlement la mémoire.

R. CHEVALLIER.

*(Rapport lu à la séance de la Société historique de Compiègne, le 21 novembre 1923.)*

---



## COMPTE RENDU

DE

# L'Excursion Archéologique

de la Société Historique de Compiègne

du 5 Juillet 1923

---

Dans sa séance du mercredi 20 juin 1923, la Société historique de Compiègne décidait, sur la proposition de son président, de fixer au jeudi 5 juillet 1923 la date de son excursion archéologique annuelle. Elle eut lieu par un clair soleil, et ce temps idéal incita les membres de notre Société et leurs familles à assister nombreux à cette agréable excursion ; aussi, ce jour-là, dès 8 heures du matin, une trentaine de personnes se trouvaient-elles réunies place Saint-Jacques, près d'un confortable autocar de la maison Voyenne.

Les membres titulaires de la Société qui prirent part à cette promenade archéologique furent : MM. de Bréda, président, Hippolyte Ancel, Henry d'Aulnois, Mme de Bréda, MM. Chevallier, Daussy, Evilliot, Hémery, Lallement, Mme Desauves, MM. J.-Robert Lefèvre, Michon, de Montbas, Ragu.

A 8 heures un quart, l'autocar, presque complet, prenait la route de Crépy-en-Valois en passant par la rue Saint-Lazare et le carrefour Napoléon. A cette heure matinale, l'air embaumé de la forêt, où se mêlaient l'odeur des pins et les effluves

des fleurs sauvages, semblait délicieux à respirer. Après avoir laissé sur la droite le hameau de la Brevière, l'autocar atteignait Malassise, autre petit hameau perdu au milieu de la forêt et dépendant du village de Saint-Jean-aux-Bois que nous apercevions quelques instants après. Là, les occupants de l'autocar retrouvèrent Mme et M. de Bréda, ainsi que Mme et M. de Montbas et leur famille, qui les avaient devancés avec leurs automobiles.

\*\*

Saint-Jean-aux-Bois, ainsi nommé à cause de la forêt qui l'environne de toutes parts, est le lieu où était située la maison royale de Cuise, si célèbre sous nos premiers rois et dont il ne reste plus traces (1).

En arrivant au centre du village, on aperçoit, non loin de l'église, les restes de l'enceinte de l'ancien monastère fondé par la reine Adélaïde, vers 1152, sur l'emplacement de la maison royale. Une porte en plein cintre, couronnée de machicoulis et flanquée de deux tours du plus gracieux effet, permet de pénétrer dans l'ancienne enceinte où se trouve l'église, élégant édi-

(1) La plupart des renseignements historiques et archéologiques contenus dans ce compte rendu ont été empruntés aux statistiques cantonales de Graves. Nous renvoyons à cet excellent auteur, pour plus amples détails sur l'histoire des divers villages cités.

Pour l'histoire de Saint-Jean-aux-Bois, consulter la savante étude de l'abbé Dangu, in-Bulletin de la Société historique de Compiègne, t. XIV, page 201.

fice du temps des lancettes ou ogives primaires, maintenant placée sous la protection des Beaux-Arts. Elle fut construite dans la deuxième moitié du XII<sup>e</sup> siècle, sur l'ordre de la reine Adélaïde, dont le tombeau est situé sur la façade nord de l'église, entre les contreforts du transept (1).

Après avoir écouté la causerie de M. de Bréda sur les origines de Saint-Jean et les particularités architectoniques de cette cure où Jeanne d'Arc vint faire ses prières le matin du malheureux jour où elle fut faite prisonnière à la sortie du pont de Compiègne par le bâtard de Vendôme — 23 mai 1430 (2) — et après un coup d'œil rapide au calvaire du cimetière et à la tombe du poète Duvauchelle dont la muse chanta les beautés de ce pays sylvestre, nous continuâmes notre route. A 9 h. 1/2, la caravane s'arrêtait sur la place de la Mairie de Pierrefonds, après avoir traversé les hautes futaies de la partie sud-est de la forêt.

La visite complète du château féodal reconstruit par les soins de l'architecte Viollet-le-Duc, sur l'ordre de l'empereur Napoléon III, intéressa vivement les excu-

(1) D'après les auteurs anciens, notamment Graves — M. l'abbé Dangu (ouvr. cité, p. 233) conteste cette assertion et ne voit dans le tombeau de Saint-Jean-aux-Bois que la sépulture de Agathe de Pierrefonds, décédée en ce lieu en 1202.

(2) A. Peyrecave. Notice historique et archéologique d'Elincourt-Sainte-Marguerite. Note. p. 123.

sionnistes, car elle s'étendit depuis les caves et oubliettes jusqu'aux divers appartements du seigneur, en passant par nombre de petits couloirs obscurs et d'interminables escaliers.

Une description détaillée de ce beau monument dépasserait le cadre de ce modeste compte rendu; aussi renvoyons-nous le lecteur qui désirerait connaître l'histoire et la description du château de Pierrefonds, à l'ouvrage de Viollet-le-Duc (1).

Cette visite se termina par l'ascension de la tour du guet, d'où la vue s'étend bien loin sur les forêts de Compiègne et de Villers-Cotterets, ainsi que sur toute la contrée; malheureusement, une légère brume régnait alors sur l'horizon et ne permit pas de jouir du merveilleux panorama qui se déroulait sous nos yeux.

Enfin, vers 11 h. 1/2, nous reprenions les autos qui nous emmenaient rapidement vers Morienvall en passant par le château de la Folie et le village de Palesne.

\*\*

Morienvall, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, était déjà habité à l'époque néolithique; il le fut également à l'âge du bronze (2), puis à l'époque gallo-

(1) Viollet-le-Duc, Description du château de Pierrefonds. — Paris, Morel et Cie, Éditeurs, 1863.

(2) Une hache à talon en bronze trouvée à Lessart-Labesse, commune de Morienvall, est déposée au Musée Vivien, à Compiègne.

romaine. Graves (1) rapporte pour certain que Dagobert I<sup>er</sup> (602-638) avait en cet endroit une maison de chasse et qu'il y fonda une des plus célèbres abbayes de l'ancienne France, dans l'ordre de Saint-Benoit, dont il ne reste que quelques vestiges sans grand intérêt archéologique.

L'église est le seul édifice remarquable du pays; classée comme monument historique, elle était, au moment de notre visite, en période de restauration, mais nous pûmes, malgré les travaux, admirer à loisir le chœur et son curieux déambulatoire, les pierres tombales des abbesses inhumées dans cette église, ainsi que le sarcophage situé dans le latéral gauche, sur lequel repose la statue couchée de Florent de Hangest, sire de Viré, mort en 1191, en terre sainte (2).

Deux croix latines, encastrées dans un mur près du portail de l'église, attirèrent également notre attention, puis nous reprîmes les voitures qui devaient nous conduire à Vaudrampont, petit hameau de la forêt de Compiègne, où le déjeuner devait avoir lieu à l'hostellerie du Bon Accueil.

Le repas, servi sous les grands hêtres de Vaudrampont, fut des plus agréables et des plus animés et, au dessert, MM. de Bréda et Chevallier prirent successivement la parole pour constater combien nous étions nombreux autour de la table, compa-

(1) Graves : Précis statistique sur le canton de Crépy-en-Valois, 1843, p. 130.

(2) Lefèvre-Pontalis : L'architecture religieuse dans l'ancien diocèse de Soissons, t. I, 1894.

rativement aux excursions d'avant guerre, montrant ainsi que notre Société, appelée jadis par dérision « la Société des Pots Cassés », avait conservé, malgré la tourmente dernière, son charme et son activité, en dépit des vides trop nombreux, hélas ! qui se sont produits dans son sein depuis 1918. Pour remplacer des érudits tels que M. le chanoine Morel, MM. Guynemer, Capelle, le baron de Bonnault d'Houët, dont nous conservons pieusement la mémoire, notre Président invita, en quelques mots, les personnes que passionnent la préhistoire, l'archéologie, la numismatique et l'histoire, à venir se grouper autour de lui, afin que notre Société puisse conserver cette activité et ce bon renom que beaucoup de sociétés savantes de province désiraient avoir.

Le déjeuner terminé, nous prenions tous le chemin de Champlieu où nous arrivions bientôt sous un soleil brûlant, vers 14 h. 1/2.

\*

\*\*

Les ruines gallo-romaines de Champlieu (1), bien que très connues des Compiégnois et des membres de notre Société, attirent toujours l'attention des archéolo-

(1) Pour plus amples renseignements sur les ruines de Champlieu. consulter :

Peigné-Delacourt : Le théâtre de Champlieu. Noyon, 1858 ;

C. Marchal : Les ruines gallo-romaines de Champlieu, près Pierrefonds. Paris, 1860 ;

Commandant Espérandieu : Recueil des bas-reliefs ornés de la Gaule romaine. Paris, t. V, p. 94.

gues par les belles proportions de son théâtre, de son temple et de son balnéaire, maintenant ruinés. Le théâtre, exhumé de son linceul de terre grâce à l'empereur Napoléon III, montre une partie de ses gradins de pierre qui connurent encore, il y a quelques années — 1907 — les grandes foules d'autrefois à l'occasion de la représentation d'*Iphigénie*, dont le succès fut considérable.

Après avoir jeté un coup d'œil rapide sur l'église ruinée de Champlieu, de l'époque de transition, que le récent classement comme monument historique permettra peut-être de sauver d'une ruine complète, nous prenions le chemin d'Orrouy où nous devions nous arrêter au château de M. le comte Doria. Mais l'absence de notre confrère nous priva du plaisir de visiter sa propriété et sa magnifique galerie de tableaux.

Tout en regrettant de ne pouvoir satisfaire notre curiosité, nous poursuivîmes notre excursion en passant par Béthisy-Saint-Martin, village qui ne possède aucun monument remarquable, et bientôt après les autos nous déposaient à la porte de la magnifique église de Béthisy-Saint-Pierre dont nous avons admiré la beauté intérieure, le riche autel et le banc d'œuvre sculpté dans le style flamboyant. Quelques vitraux portent le millésime de 1567 et, sur le premier cordon de la tour, se voit, en lettres gothiques, une inscription indiquant que le clocher fut commencé en 1520 par les soins de Renaud Bouché, vicaire de Béthisy, sous la conduite des

---

maîtres maçons Jehan Brulé et Jehan Charpentier.

Nous visitâmes ensuite le château de la Douie où nous fûmes reçus par le R. P. Onfroy, aumônier d'une congrégation religieuse des Filles du Saint-Esprit dont les membres se destinent à porter la civilisation européenne dans notre nouvelle colonie du Cameroun.

Ce château montre des parties construites aux <sup>xiv</sup><sup>e</sup> et <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècles; on y remarque notamment, dans la partie connue sous le nom de « Grand Hôtel », deux tours polygonales à pyramides avec deux portes ogivales à rentrants et à colonnettes, des fenêtres à meneaux croisés et à frontons dentelés.

Après avoir écouté la causerie de M. de Bréda sur les origines et l'histoire de Béthisy, nous quittâmes le château de la Douie, en traversant son parc sous la conduite du R. P. Onfroy, et nous arrivions aussitôt après au château de la Tour, où nous fûmes gracieusement accueillis par la propriétaire de céans, Mme Alliolx, qui nous montra les vestiges de la tour de Béthisy, ancien château-fort construit par la reine Constance, femme de Robert le Pieux (996-1031), et démantelé en 1618 par ordre de Louis XIII. Le donjon était entouré d'une triple enceinte, et de vastes souterrains, par lesquels on pouvait sortir au loin dans la campagne, existent encore sous ses ruines.

De cet endroit, une vue magnifique s'étend sur la vallée de l'Automne et la vallée de l'Oise, mais l'horizon était encore

---



couvert, comme à Pierrefonds, d'une brume légère qui nous empêcha de jouir du panorama qui s'étendait à nos pieds.

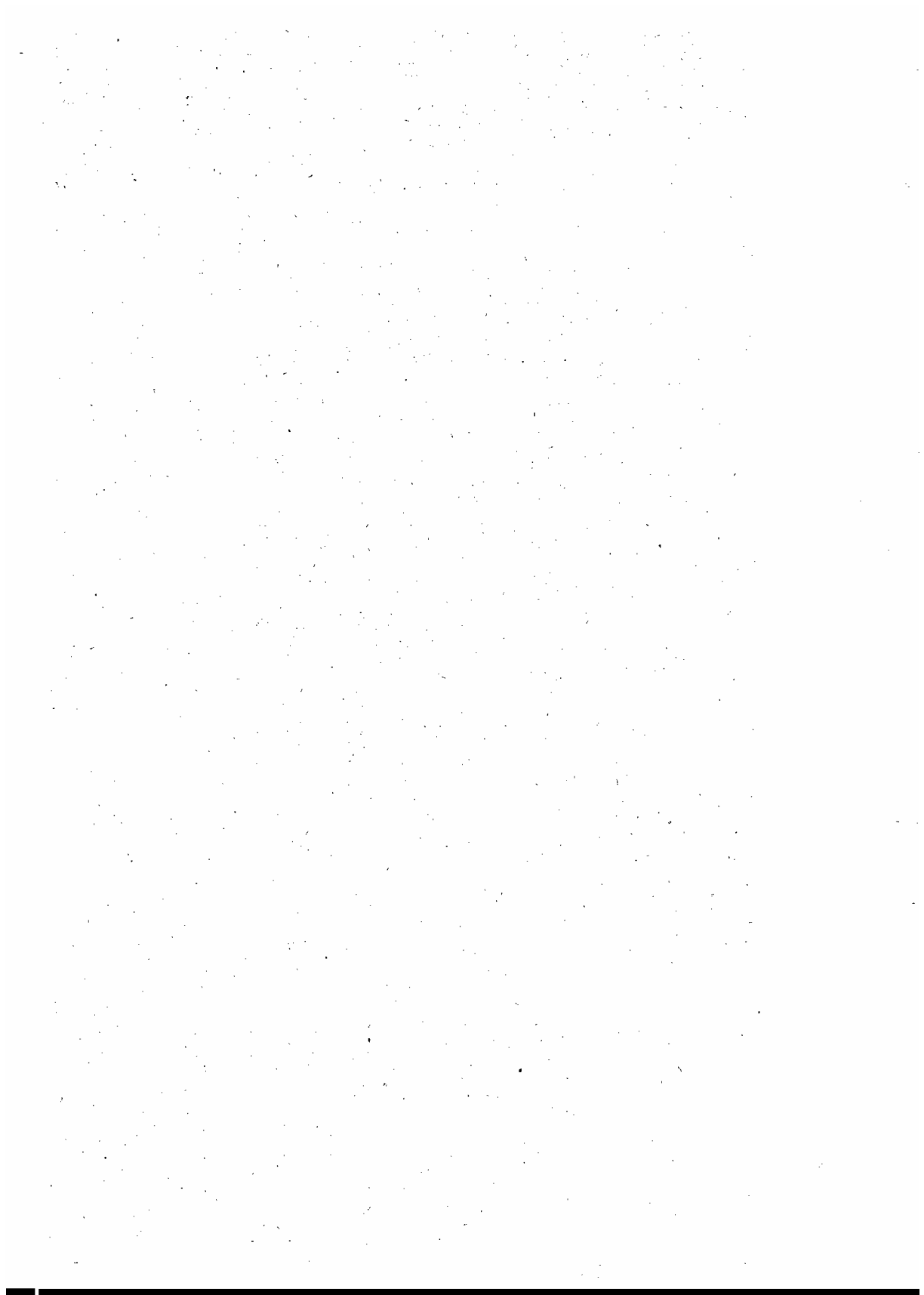
Au château de la Tour sont conservés des vases, médailles, monnaies, objets en fer et en bronze trouvés dans les fouilles de la vieille forteresse et dont quelques-uns sont assez intéressants à voir.

Ayant pris congé de Mme Allioli, après l'avoir remerciée de son amabilité à notre égard, nous reprenions les autos qui nous conduisirent ensuite au village de Saint-Sauveur, où l'heure déjà avancée ne nous permit pas de voir tout ce qui était au programme. Nous jetâmes néanmoins un coup d'œil rapide sur l'église de Saint-Sauveur au portail formé d'une large ogive à crochets et dont l'intérieur, élevé et de belle apparence, possède des verrières remaniées, avec le millésime de 1543.

A 18 heures, nous quittions Saint-Sauveur et, vingt minutes plus tard, après avoir traversé le village de Lacroix-Saint-Ouen et Royallieu, l'autocar nous déposait sur la place Saint-Jacques, où nous nous séparâmes, satisfaits de notre excursion qui, grâce au beau temps, fut des plus réussies, et en nous donnant rendez-vous à la prochaine sortie de notre Société.

M. HÉMERY.

---



# La Montinette du Bois de la Montelle

à JONQUIÈRES (Oise)

---

M'inspirant de la maxime qui devait être suivie par tous les préhistoriens et archéologues sans exception, à savoir que « toute fouille fructueuse ou non, préhistorique ou archéologique doit être décrite et publiée », je signalerai à la Société historique de Compiègne l'existence d'une « motte artificielle » dans le bois de la Montelle, à Jonquières (Oise) (1), à environ 300 mètres au nord de la dernière maison nord de ce village et à 200 mètres à l'O.-N.-O. du sommet du mont Clergé — cote 150, qui domine au nord le village de Jonquières.

Sa situation géographique est la suivante :

Latitude nord : 54° 88' 17".

Longitude est : 0° 43' 50".

(1) Il existe aussi un tumulus sur le territoire de Jonquières, près du hameau de Montplaisir, qui est connu sous le nom de « tombe Issoire ». Cette tombelle a 15 mètres environ de diamètre et 2 m. de hauteur. Elle a été complètement bouleversée par les fouilles qui y ont été faites à plusieurs reprises, notamment par celles que signale Graves dans sa notice archéologique du département de l'Oise, 1856, p. 37, et qui amenèrent la découverte de deux sarcophages ? (23 décembre 1826).

Cette motte qui, à notre connaissance, n'a jamais été signalée à une société archéologique, est située sur un terrain sableux légèrement déclive — cote 96 — et est constituée de sables argileux glauconieux, provenant des environs immédiats de cette butte. Elle est connue dans le pays sous le nom de « Montinette », surtout à cause des nombreuses bêtes fauves — renards et blaireaux — qui y ont élu domicile en y creusant de profondes galeries et qui rôdent la nuit autour des habitations.

Ce nom figure d'ailleurs sur un plan du bois de la Montelle levé en 1777 et 1778 par M. Gambier père, géomètre à Jonquières, plan qui m'a été obligeamment communiqué par M. Lucien Dervillé, géomètre-expert à Compiègne.

Les dimensions de la Montinette, d'après un plan levé par M. Dervillé père, ancien géomètre à Jonquières, propriétaire du terrain, sont les suivantes :

Diamètre nord-sud : 48 m. 71.

Diamètre est-ouest : 50 m. 25.

Sa hauteur, en prenant le zéro du côté nord, est de 8 m. 72; le terrain sur lequel repose cette butte étant en déclivité, la différence de niveau entre le côté nord et le côté sud est de 4 m. 65.

Le propriétaire actuel du bois de la Montelle, M. Dervillé père, intrigué par la présence de cette motte sur sa propriété et croyant peut-être y découvrir un trésor! forà à son sommet, vers 1908, un puits de

1 m. 50 de diamètre et descendit jusqu'à la profondeur de 7 mètres (?) sans rencontrer le sol naturel.

Découragé de n'y avoir trouvé aucune trace de sépulture, il abandonna ses recherches et, depuis cette époque, la fouille a été presque complètement rebouchée par des éboulements.

Ayant loué la chasse, en 1921, sur le bois de la Montelle, d'une contenance d'environ 15 hectares, M. Dervillé me montra la « Montinette », me fit part du résultat négatif de ses fouilles et m'incita à y faire de nouvelles recherches.

J'entrepris donc, au mois de février 1922, d'y creuser une tranchée de 0 m. 90 de largeur dans la direction sud-nord, de façon à pénétrer dans la butte en suivant le sol naturel.

Rien de particulier ne fut remarqué dans la tranchée jusqu'à la distance de 23 mètres du bord sud; pas le moindre petit caillou ou silex, seul un fragment d'une poterie rougeâtre de 1 centimètre d'épaisseur, à texture grossière et dont la pâte intérieure était grisâtre, tachée de points noirs (1).

Mais, arrivé à la profondeur de 5 m. 25, en suivant le sol naturel dont le sable gris noir tranchait sur le jaune verdâtre du sable glauconieux, je découvris une sorte de voûte faite en gros rognons silico-cal-

(1) Ce fragment ressemble beaucoup comme facture aux tessons céramiques de la première moitié du premier millénaire avant J.-C.

caires provenant des sables glauconieux du pays.

L'intérieur de cette voûte, dont la hauteur était de 1 mètre et d'un diamètre de 2 mètres environ, était rempli de sable jaunâtre et rougeâtre, mais ne contenait aucun ossement, ni objet permettant de considérer la Montinette comme un tumulus.

Bien qu'arrivé en profondeur, à la hauteur du puits creusé par M. Dervillé, je n'ai rencontré aucune trace de fouilles anciennes ou récentes permettant de dire que la partie centrale de la motte avait été déjà explorée d'une autre façon que par les renards ou les lapins de garenne.

Bien que la tranchée d'accès fut étayée par endroits sur toute sa hauteur, il devenait dangereux de continuer les fouilles et, sur les conseils du docteur Théry, de la Société historique de Compiègne, qui était venu visiter mes travaux, j'abandonnai mes recherches avant d'avoir éclairci le pourquoi de l'édification de la butte du bois de la Montelle, que je considère être un tumulus; car l'idée d'une motte féodale doit être vraisemblablement écartée, vu la proximité du mont Clergé à 200 mètres E.-S.-E., dont le sommet conique, d'une altitude supérieure de 55 mètres à celle de la Montinette, aurait pu constituer un lieu de défense exceptionnel pour les habitants de la région.

Un moulin à vent, appelé moulin de la Montagne de Jonquières, existait encore il y a quelques années sur ce sommet d'où l'on jouit d'une vue magni-

fique sur Compiègne et tout le pays environnant (1).

J'ai peut-être abandonné mes fouilles près de toucher au but de mes recherches, mais j'espère qu'un jour, un hardi fouilleur, s'inspirant de mes travaux, sera plus heureux que moi et élucidera la question de savoir si la Montinette du bois de la Montelle, à Jonquières (Oise), a été élevée jadis comme monument funéraire pour abriter les restes d'un vieux gaulois, ou bien à la mémoire d'un de nos lointains ancêtres, chef de clan, disparu à jamais dans un sanglant combat (2).

(1) En 1792, la butte du Moulin de Jonquières fut le théâtre d'incidents regrettables, lors des travaux de triangulation effectués par les Astronomes Méchain et Delambre pour leurs recherches sur la longueur de la méridienne, opérations ayant pour but, comme chacun sait, la détermination de la base du système métrique.

Voici le récit que rapportent les Annales du Conservatoire des Arts et Métiers des tribulations de Delambre dans notre département :

« Il se rend alors à Compiègne et arrive le 12 Juillet (1792) au moulin de Jonquières. emplacement d'un signal, mais en présence des inquiétudes manifestées par les habitants, il juge nécessaire d'aller à Beauvais, pour réclamer une autorisation du département de l'Oise. Muni de cette pièce, il revient à Jonquières, où il est bien reçu, mais il ne retrouve plus les anciens signaux nécessaires pour relier les opérations. »

(2) Cette dernière hypothèse paraît être la plus vraisemblable, car les tumulus élevés à la mémoire de personnages disparus sont assez fréquents en France, principalement dans la

158 LA MONTINETTE DE JONQUIÈRES

Côte-d'Or et le Jura, régions riches en vestiges préhistoriques qui furent explorées méthodiquement par de savants archéologues. Le Midi de la France a fourni aussi quelques exemples de cette vieille coutume.

M. HÉMERY.

---

---



## QUELQUES MOTS

SUR DES

# Antiquités Préhistoriques

*trouvées dans des Dragages de l'Oise*

J'ai l'honneur de déposer aujourd'hui sur le bureau de notre Société un certain nombre d'antiquités offertes au musée Vivenel par Mme Dubuisson-Duchemin, de Compiègne, et provenant de trouvailles faites lors des dragages de l'Oise exécutés entre Compiègne et Creil, il y a quelque vingt ans (1).

Avant que ces objets n'aillent enrichir les vitrines de notre Musée, je crois devoir dire quelques mots sur certains d'entre eux qui, au point de vue archéologique, ont une réelle valeur.

Voici d'abord une pièce assez rare, en bois de cerf, que nous avons fait silicater pour la préserver d'une désagrégation complète et imminente. Cet objet, en forme de bec de canard, se compose de la couronne de la ramure gauche d'un cerf élaphe

(1) De nombreux objets préhistoriques ont été retrouvés à cette époque dans l'Oise, surtout près du confluent de l'Oise et de l'Aisne. A signaler notamment une hache en silex poli emmanchée dans un bois de cerf (Collection Boulet, à Senlis) et un couteau en silex muni de son manche en corne, qui fut acheté par M. Léognany, de Clairoux (Oise).

(cervus elaphus) et du maître andouiller taillé en biseau à sa partie supérieure (fig. 1). Il mesure 188<sup>m/m</sup> de longueur, 60<sup>m/m</sup> dans sa plus grande largeur, 57<sup>m/m</sup> d'épaisseur à la couronne et 23<sup>m/m</sup> au milieu de l'andouiller basilaire qui possède à sa naissance un trou d'emmanchement dont les bords sont légèrement évasés et présentent encore des traces circulaires du travail de perforation effectué probablement avec un perceur en silex, puis figolé à l'aide d'une tarière de même matière (1).

Ce trou d'emmanchement, qui a 20<sup>m/m</sup> de diamètre et 24<sup>m/m</sup> de diamètre transversal, est presque cylindrique et était destiné à recevoir un manche en bois (2).

On remarque sur certaines parties de la corne des traces que l'on pourrait prendre, à première vue, pour des traces de polissage, mais qui sont dues à l'enlèvement

(1) Les tarières préhistoriques sont des instruments en silex destinés à creuser cylindriquement et à parachever l'œuvre des perceurs. Elles sont souvent appelées grattoirs sur bout de lame. (Voir à ce sujet les articles de G. Poulet dans Bull. S. P. F., tome XII, 1915, p. 426 et dans Bull. Archéologique du Ministère de l'Instruction Publique, 1917, 1<sup>re</sup> livraison, p. 69.

(2) Voir Déchelette. Manuel d'Archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine, tome I, 1908, p. 533 : Dessin d'une hache en corne de cerf avec son manche en bois provenant de la palafitte de Clairvaux (Jura). — Voir aussi de nombreux dessins de haches-marteaux en bois de cerf trouvés dans le lac de Chalain (Jura), dans Congrès Préhistorique 1913, page 856.

Dragages de l'Oise près de Compiègne

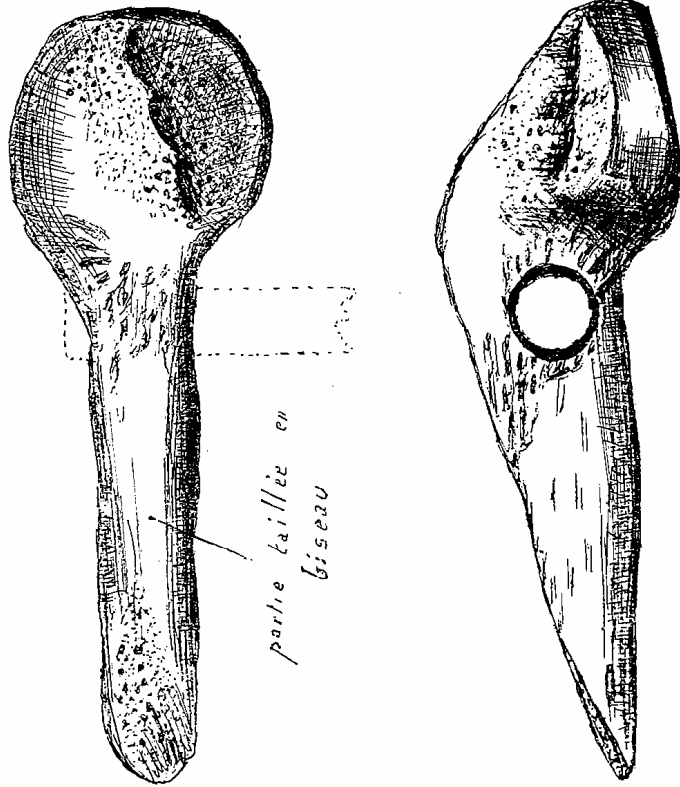


Fig. I

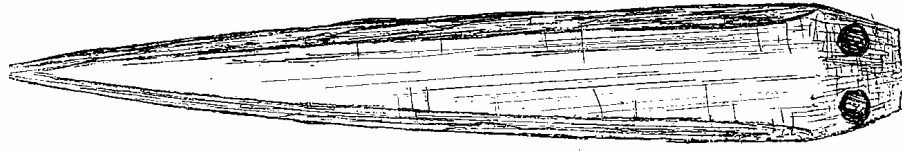


Fig. II



M. H. 172

TORQUES 161

des pierrures  
 K.  
 actuel est de  
 que très rare-  
 rance, mais a  
 ns les stations  
 a Suisse, du  
 de Laybach  
 ablement pas  
 nous devons  
 s haches-mar-  
 La base de  
 partie conten-  
 taillée en  
 En résumé,  
 pour l'archéo-

Demi-Grandeur réelle

de remarque  
 dont la base  
 rivets (fig. 2)  
 gueur, 29<sup>m</sup>/<sub>m</sub>  
 et 18<sup>m</sup>/<sub>m</sub> de  
 pas rectiligne  
 de coulage ;  
 son poids de  
 intue et cou-

174.

station lacustre  
 Besançon 1870,  
 me préhistor.-

p. 537.

ompiègne, pos-  
 provenant des  
 à celle figurée  
 fig. 192.

pante des deux côtés et possède deux nervures longitudinales; la partie médiane est légèrement bombée.

Ce poignard, admirablement conservé et patiné, doit être classé, par sa forme et ses dimensions, au début de l'âge du bronze III de Déchelette (1).

Parmi les objets présentés, nous remarquons une petite hachette néolithique en diorite dont l'une des faces est plane et l'autre bombée; cet objet, bien poli, n'a certainement pas servi comme hachette, mais a été employé à un tout autre usage, probablement celui de la préparation des peaux (2). Ses caractéristiques sont les suivantes :

Longueur : 82 m/m ;  
Largeur du tranchant : 43 m/m ;  
Largeur au talon : 12 m/m ;  
Épaisseur : 19 m/m.  
Poids : 0 k. 105.

Nous pouvons encore signaler quelques belles haches polies néolithiques en silex gris ou pyrômaque et en grès, haches si communes dans notre département, mais qu'il est difficile de recueillir dans un état de conservation aussi parfait.

Leurs longueurs sont de : 162 m/m, 137 m/m, 136 m/m, 133 m/m. et 90 m/m.

Leurs poids sont respectivement de :

(1) Déchelette (ouv. cit.), tome II, 1<sup>re</sup> partie, p. 195.

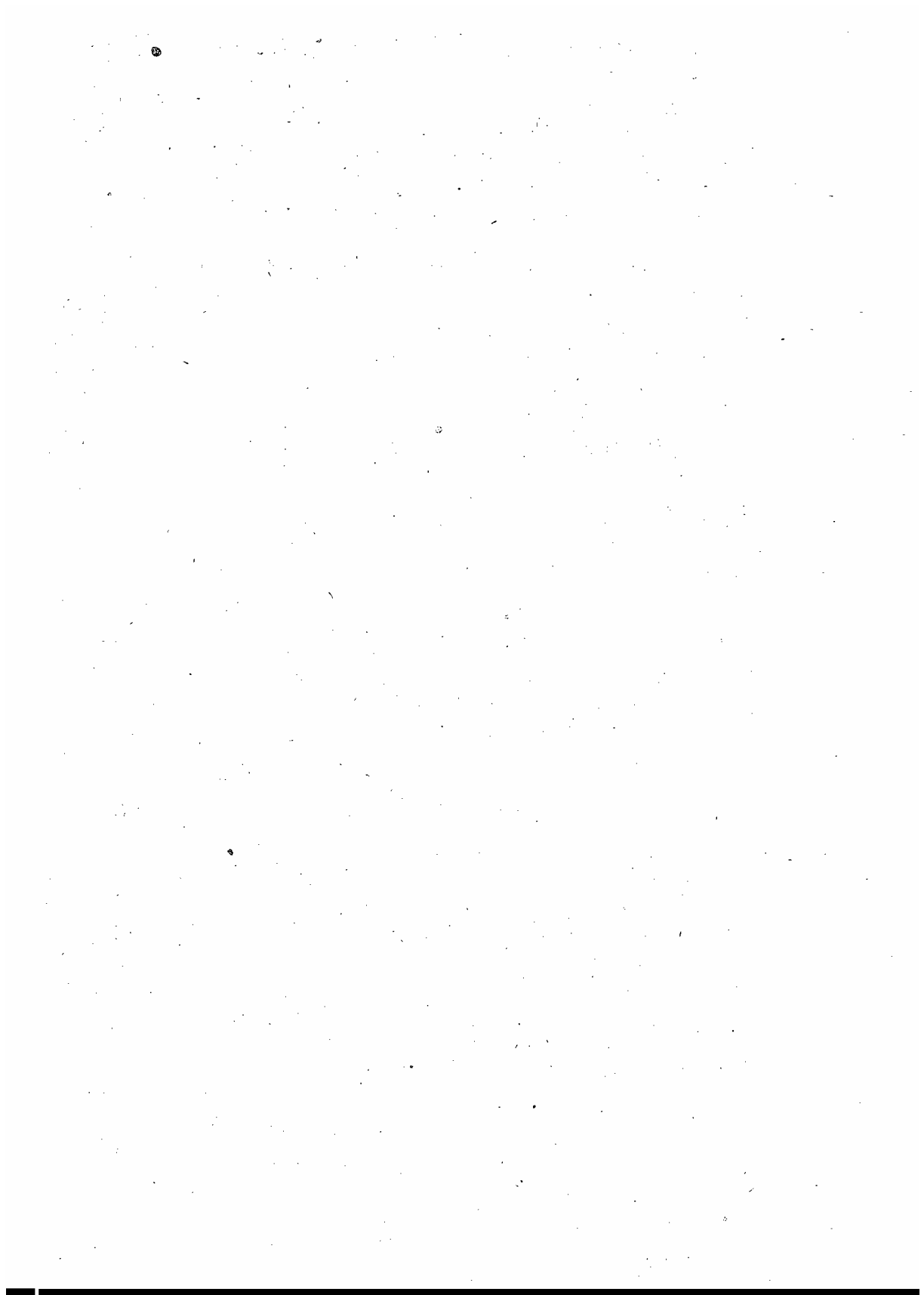
(2) Voir à ce sujet Pagès-Allary. Bull. S. P. F., tome X, page 304. — Baurain. Bull. S. P. F., tome X, p. 322.

O k. 360, O k. 440, O k. 330, O k. 265 et  
O k. 165.

En terminant cette communication, nous  
demanderons à la Société historique de  
bien vouloir adresser ses remerciements  
aux donateurs, car il serait à souhaiter  
que cet exemple soit suivi afin que le  
musée Vivenel puisse devenir, pour les  
archéologues, un lieu d'études comparati-  
ves digne de notre vieille cité.

M. HÉMERY.

---



## TABLE

	Pages
Séance du 19 janvier 1923 .....	5
— 16 février — .....	11
— 21 mars — .....	21
— 18 avril — .....	29
— 16 mai — .....	35
— 20 juin — .....	41
— 18 juillet — .....	47
— 21 novembre — .....	51
— 19 décembre — .....	57

### COMMUNICATIONS

La Famille de Jouenne d'Esgrigny à Compiègne, par M. le Général DE SEROUX	15
Une Visite à l'Abbaye de Saint-Antoine- le-Viennois, par M. le Comte DE BRÉDA.	61
Origine des Reliques de Saint-Antoine de Compiègne, par M. le Comte DE BRÉDA.	81
Discours prononcés aux Obsèques de M. le Baron de Bonnault, par M. le Comte DE BRÉDA, M. Raymond CHEVAL- LIER et M. le Chanoine HUMBERT. . . . .	87
Aperçu sur le 56 <sup>e</sup> Congrès des Sociétés Savantes, par M. Paul ESCARD. . . . .	97
86 <sup>e</sup> Congrès de la Société Française d'Archéologie, par M. Raymond CHE- VALLIER .....	113

	Pages
Mort de M. Eugène Lefèvre-Pontalis, par M. Raymond CHEVALLIER.....	133
M. Eugène Lefèvre-Pontalis, par M. Ray- mond CHEVALLIER.....	137
Compte rendu de l'Excursion archéolo- gique de la Société Historique de Compiègne du 5 juillet 1923, par M. Marcel HÉMERY.....	143
La Montinette du Bois de la Montelle, à Jonquières, par M. Marcel HÉMERY. . .	153
Quelques Mots sur des Antiquités Préhis- toriques trouvées dans des Dragages de l'Oise, par M. Marcel HÉMERY.....	159

